image
not
available





SOUVENIRS D'ITALIE, D'ANGLETERRE ET D'AMÉRIQUE,

SUIVIS DE

Morceaux Divers

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE,

PAR

F. A. DE CHATEAUBRIAND.

TOME I.

LONDRES:
CHEZ HENRI COLBURN, LIBRAIRE,
CONDUIT STREET, HANOVER SQUARE.
1815.



De l'Imprimerie de Schulze et Dean,
13, Poland Street.

TABLE DES MATIÈRES.

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Si la réputation de M. de Châteaubriand, déjà établie par des ouvrages du plus grand mérite, a reçu des accroissemens considérables de son *Essai sur les Révolutions anciennes et modernes* que nous venons de publier, ses *Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique*, et les beaux morceaux de Littérature et de Morale dont ils sont suivis, sont sûrs d'y ajouter encore.

On retrouve partout dans ce recueil cette force de pensées, cette belle imagination, cette touche pittoresque, ces rapprochemens ingénieux, et ces tours originaux qui répandent un charme particulier sur les écrits de M. de Châteaubriand. Aucun auteur de nos jours n'a, comme lui, connu l'art de rattacher la littérature à la morale par un style abondant en images et riche en sentimens. Cet heureux talent se montre à chaque page,

et il y a même des endroits où il se manifeste mieux encore que dans ses grands ouvrages.

Plusieurs des morceaux détachés parurent dans le *Mercure de France* entre les années 1800 et 1807. L'auteur venait d'achever son *Génie du Christianisme*, et il s'apprêtait à élever un nouveau monument à la religion de ses pères. Aussi reconnaît-on en plusieurs endroits une âme encore toute émue des beautés du culte chrétien. Son voyage à *la Palestine* nous procura le Poëme des *Martyrs* et l'*Itinéraire* de ce pays; et après son retour M. de Châteaubriand se serait peut-être décidé à reprendre son travail pour le *Mercure*, s'il n'avait trouvé l'esprit de la rédaction de ce journal entièrement changé, et si le despotisme de l'homme qui opprimait la France et qui voulait commander non-seulement les écrits, mais les discours et les pensées mêmes de ses sujets, surtout des auteurs distingués, ne l'en eût dégoûté. Il est vrai que M. de Châteaubriand avait loué ce même despote; mais ce fut à une époque où il était encore excusable de se méprendre sur le véritable caractère de Buonaparté. Tous les esprits n'avaient pas assez de

pénétration pour deviner dans le général de l'expédition d'Egypte, le futur oppresseur des droits de l'humanité; et ce qui excuse encore davantage M. de Châteaubriand, c'est que lorsque les hommes d'état et les écrivains en France commencèrent à rivaliser de bassesse et à s'avilir aux pieds du trône, l'auteur du *Génie du Christianisme* cessa de se prosterner devant l'indigne idole d'un culte passager, se releva peu à peu, et reprit en silence la noble attitude qui lui convenait. Ce fut alors le tour du despote à s'humilier devant le plus grand écrivain de son empire; il fit des démarches pour entraîner M. de Châteaubriand dans la tourbe de ses esclaves; mais en vain; toute sa puissance ne put ébranler l'âme noble et ferme d'un simple particulier à qui une fausse grandeur ne put plus en imposer. A force d'instances on parvint pourtant à l'attirer dans le premier corps littéraire de la France. Il fallut dès lors qu'il se préparât à une harangue publique; et M. de Châteaubriand fit l'éloge de la liberté qu'on lira dans le discours inséré dans ce Recueil. Sa hardiesse frappa d'étonnement l'Institut et le Gouvernement. On l'empêcha

de prononcer son discours, et on n'osa plus insister sur sa voix qu'on désespérait de gagner dorénavant. Depuis ce temps son cœur, nâvré de douleur à la vue du deuil répandu en France et de l'avilissement des lettres et des arts, n'exhalait plus que des soupirs cachés : mais il se sentit soulagé dès que le despote commença à perdre le pouvoir de ruiner et d'avilir les peuples. Ceux qui n'auraient jamais eu le courage de M. de Châteaubriand ont beaucoup critiqué son beau morceau oratoire* en faveur des Bourbons, comme un ouvrage passionné. Ils l'auraient peut-être écrit avec plus de sang-froid, parce que leurs yeux s'étaient déjà familiarisés avec les horreurs qu'ils voyaient se renouveler sans cesse. Mais l'âme ardente d'un grand écrivain peut-elle rester froide à l'aspect de la première aurore de liberté qui se lève sur sa malheureuse patrie ? Cicéron et Démosthène restèrent-ils froids quand ils eurent à mettre dans tout son jour, l'un, les forfaits d'un incendiaire, l'autre, les artifices et l'ambition d'un roi conquérant ? Et qu'étaient

* De Buonaparté et des Bourbons, 8vo., 1814.

ces sujets en comparaison des grands intérêts qui s'agitèrent en Avril, 1814, dans la capitale de la France? Les hommes de sang-froid sont souvent utiles; mais alors un seul homme énergique et pénétré d'indignation fit plus de bien que des milliers d'âmes froides. Lorsqu'enfin elle eut été opérée, cette révolution si ardemment désirée par tous ceux dont le cœur n'avait pas encore été avili par l'esclavage, les *Réflexions politiques* de M. de Châteaubriand eurent aussi plus de calme, et ne portèrent plus que sur le bonheur dont allait jouir la France sous le règne des Bourbons.

Ce bonheur, hélas! n'a été que de courte durée. Le régime révolutionnaire est rétabli en France, et M. de Châteaubriand a de nouveau quitté sa patrie pour suivre son roi et dévouer sa plume à éclairer ses malheureux compatriotes par des écrits semblables à ceux dont l'Europe admire encore l'énergique éloquence.

Si M. de Châteaubriand a recueilli les applaudissemens de toutes les nations civilisées,

et si ses ouvrages, imprimés un nombre de fois dans sa langue maternelle, ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, il faut dire aussi, qu'au sein même de sa patrie il s'est formé un parti nombreux de détracteurs qui l'ont accablé de critiques, de parodies, de satyres et même d'injures. Ils n'ont pu, à la vérité, diminuer la réputation de l'auteur, mais ils ont réussi à jeter dans les esprits de l'incertitude sur le rang qu'il faut lui assigner dans la littérature. Son imagination trop vive entraîne quelquefois sa raison et le fait tomber dans des expressions bisarres et des argumens plus spécieux que solides. Ses détracteurs, s'attachant à ces légères imperfections, les représentent comme le fond même de ses écrits; ils ne veulent pas voir qu'une belle imagination est, malgré quelques écarts, infiniment supérieure à tous ces esprits ordinaires dont les écrits paraissent sages, parce que les règles de la grammaire y sont observées, et les idées du jour exactement reproduites. Ces auteurs pourront plaire, mais leur réputation ne s'etendra pas au-delà des limites de leur patrie, et de leur

siècle. Ce n'est qu'en prenant pour modèles les grandes beautés du style de M. de Châteaubriand, et en évitant ses défauts, qu'ils pourront espérer d'égaler sa gloire, et d'exciter comme lui l'enthousiasme de tous les hommes d'un esprit cultivé.

SOUVENIRS

D'ITALIE.

SOUVENIRS

D'ITALIE.

ROME ET SES ENVIRONS.

LETTRE À M. DE FONTANES.

J'ARRIVE de Naples, mon cher ami, et je vous porte des fruits de mon voyage, sur lesquels vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. "*Tenet nunc Parthenope.*" Il y a long-temps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un esprit comme le vôtre ; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome, sans vous dire quelques mots de cette ville fameuse. Nous étoins convenus que

je vous écrirais, au hasard et sans suite, tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous marquais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous donner une idée générale des *dehors* de Rome, c'est-à-dire, de ses campagnes et de ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet: mais je ne sais pas si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du Prophète: *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas**. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus per-

* "Deux choses te viendront à-la-fois dans un seul jour, stérilité et veuvage."—*Isaïe.*

sonne ; quelques traces desséchées des torrens de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres : mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent dans une grande plaine j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais, et ce n'était que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil ; sous ces moissons stériles, on distingue quelquefois les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs ; les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans ; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux aban-

donnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale et que vous voyez ces champs, tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout-à-coup au milieu de ses *royaumes vides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *quasi aspectus splendoris**. La multitude des souvenirs, l'abondance des

---

* « C'était comme une vision de splendeur.'' *Ezéch.*

sentimens vous oppressent, et votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.*

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines ? vous vous tromperiez beaucoup : elles ont une inconcevable grandeur ; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm ! †

Si vous les voyez en économiste, elles vous

---

* « Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome, telle qu'elle était il y a environ deux cents ans.

« Nous avions loin, sur notre main gauche, l'Apennin, le prospect du pays mal plaisant, bossé, plein de profondes fandasses, incapable d'y recevoir nulle conduite de gens de guerre et ordonnance ; le terroir nu sans arbres, une bonne partie stérile, le pays fort ouvert tout autour, et plus de dix milles à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons."

† Terre féconde en fruits, en conquérans fertile ;
Salut ! DELILLE, *Géorg.*

déplairont; mais si vous les contemplez en artiste, en poëte, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un côteau de vigne ne donnerait pas à votre âme d'aussi fortes émotions, que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyans des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les côteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets, et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages, où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singu-

lièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ; eh bien, c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassais point de voir à la *Villa Borghese*, le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Marius* ou sur les pins de la *Villa Pamphili*, plantés par le Nôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte Mode*, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparaissent alors de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitans de l'Olympe sous ce ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans

l'occident toute la pourpre de ses Consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne disparaît pas aussi vite que dans nos climats: lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elle se ranime tout-à-coup sur quelqu'autre point de l'horizon; un crépuscule semble succéder à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants *bucoliques*; les bergers n'y sont plus: *Dulcia linquimus arva*; mais on voit encore les *grandes victimes du Clytumne*, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, descendre seuls au bord du Tibre, et venir s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'arcadien Evandre, ποίμενες λαῶν,* alors que le Tibre s'appelait *Albula*,† et que le pieux Enée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois, que les sites de

---

* "Pasteurs des peuples."—*Homer*.

† *Vid*, Tit. Liv.

Naples sont peut-être plus éblouissans que ceux de Rome. Lorsque le soleil enflammé, ou la lune large et rougie, se lève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de *Sorente*, l'île de Caprée, la côte du Pausilipe, Baies, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Elysées et toute cette terre Virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufi, cole et in istâ luce vive.** Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à

* " C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est à cette lumière qu'il faut vivre." Je crois que c'est dans le premier ou dans le second livre des *Epîtres familières*. Comme j'ai cité partout de mémoire, on voudra bien me pardonner, s'il se trouve quelqu'inexactitude dans les citations.

Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages ; et au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis 25 ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son *Winckelman.*

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des beaux-arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élèvera sous ses pas, renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima, à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au tombeau d'un ami vertueux, du superbe mausolée de *Cecilia Metella,* au modeste cercueil d'une femme infortunée ! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monumens avec

l'ombre d'un Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie, ou d'une Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah ! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé, de cette terre enfin où les amis que nous avons perdus, dormant avec les saints dans les catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux !

Quoique Rome, vue intérieurement, ressemble aujourd'hui à la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles gothiques de Bélisaire, depuis les monumens apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté de ses femmes est un autre trait distinctif: elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie ; on croirait voir des statues antiques de Junon

ou de Pallas, descendues de leur piedestal, et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains, *ce ton des chairs*, que les peintres appellent *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il semble naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, que l'on trouve couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois, pour conduire le triomphateur romain à ce capitole, que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers :*

Romanos ad templa Deûm duxêre triumphos.

Aux bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie et d'Egérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez

la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière très-pittoresque. En hiver, les toits des maisons sont couverts d'herbe, à-peu-près comme les vieux toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui vous rappelle que ses premiers dictateurs conduisaient la charrue, qu'elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et que le plus grand de ses poëtes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfans de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

Quant au Tibre qui baigne cette grand cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome, comme s'il n'était pas ; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver ; il se dérobe furtivement entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez tant recommandé de vous parler ; je les ai toutes vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de *Pœstum*, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez qu'elles doivent prendre différens caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de Juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires, du haut des massifs de l'architecture. J'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris, pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet am-

phithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendait que les aboiemens des chiens de l'hermite qui garde ces ruines. Mais au moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux, entre les deux plus grands monumens de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion ; je songeai que cet édifice moderne tomberait à son tour comme l'édifice antique, et que les monumens se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je me rappelai que ces mêmes Juifs qui, dans leurs premières captivités, travaillèrent aux édifices de l'Egypte et de Babylone, avaient aussi, dans leur dernière dispersion, bâti cette énorme enceinte ; que le monument sous les voûtes duquel résonnait cette cloche chrétienne, était l'ouvrage d'un empereur païen, marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditations fournis par une seule ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets

se reproduisent à chaque pas, soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 Janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect; j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, entre des ruines et des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'hermitage pratiqué dans le centre d'une loge ; on ne m'a point répondu : l'hermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des souvenirs récens et douloureux ont redoublé pour moi la tristesse de cette enceinte, au point que j'ai cru voir les ruines d'un édifice, que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au-dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les restes des monumens des empires ; et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris ? Ce qui achève de rendre notre vie *le*

songe d'une ombre,* c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre long-temps dans le souvenir de nos amis. Leur cœur où s'est gravée notre image, n'est-il pas, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre ? On m'a montré, à *Portici*, un morceau de cendre du Vésuve, qui tombe en poudre sous le toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéïa : c'est une image assez juste (bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine) de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, qui n'est que *cendre et poussière*.†

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs, et surtout celles de la *Villa Adriana*. Surpris par la pluie, au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des *Thermes* voisins du *Pécile*,‡ sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur en s'élevant.

* *Pind.*
† Job.
‡ Monumens de *la Villa*.

Dans un petit salon octogone, ouvert devant moi, une vigne vierge avait percé la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux montait le long du mur comme un serpent. Autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes où venaient se refugier quelques merles solitaires. Les fragmens de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Cà et là de hauts cyprès remplaçaienet les colonnes tombées dans ces palais de la mort; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent en agitait les guirlandes humides, et les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau, mille idées confuses se pressaient dans mon

esprit : tantôt j'admirais, tantôt je détestais la grandeur romaine ; tantôt je pensais aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde, qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelais les événemens qui avaient renversé cette *Villa* superbe ; je la voyais dépouillée de ses plus beaux ornemens par le successeur d'Adrien, les Barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces monumens qu'ils avaient à motié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique : enfin, des religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne, et conduisaient la charrue dans le *temple des Stoïciens* et les *salles de l'Académie**. Bientôt le siècle des arts renaissait, et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ces palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêlait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il

* Monumens de la *Villa*.

y a même double vanité dans les monumens de la *Villa Adriana;* ils n'étaient, comme on sait, que des imitations d'autres monumens répandus dans les provinces de l'empire romain : le véritable temple de *Sérapis* à Alexandrie, la véritable *Académie* à Athènes, n'existent plus; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

Il faudrait maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sibylle à Tivoli, et le charmant temple de Vesta suspendu sur la cascade; mais le temps me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette cascade célébrée par Horace; j'étais là dans vos domaines; vous l'héritier de l'Αφελια des Grecs ou du *simplex munditiis** du chantre de l'*Art poétique:* mais je l'ai vue dans une saison assez triste, et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné de ce bruit des eaux, qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me rappelle encore avec quelles délices, la nuit, au milieu du désert, lorsque mon

* « Elégante simplicité."—*Hor.*

bûcher était à demi éteint, que mon guide dormait, que mes chevaux paissaient à quelque distance, je me rappelle, dis-je, avec quelles délices j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir, et chaque arbre était pour moi comme une espèce de lyre, dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis moins sensible à ces charmes de la nature, et je doute que la cataracte de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très-jeune, la nature muette *parle* beaucoup, parce qu'il y a surabondance dans le cœur de l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression); il espère reporter ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères: mais dans un âge plus avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins *parlante, les jardins.*

*parlent peu**. Il faut, pour qu'elle nous intéresse encore, qu'il s'y attache des souvenirs de la société, parce nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis.*†

Je n'ai pas quitté Tivoli, sans visiter la maison du poëte que je viens de citer; elle était en face de la *Villa* de Mécène. C'était là qu'il offrait *floribus et vino genium memorem brevis ævi**. L'hermitage ne pouvait pas être grand, car il est situé sur la croupe même du côteau ; mais on sent qu'on devait être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y était commode, quoique petit. Du verger qui était au-devant de la maison, l'œil embrassait un pays immense : vraie retraite du poëte, à qui peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui : *spatio brevi spem*

* Lafontaine.

† Horace.

* "Des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle la briéveté de la vie."

*longam reseces.** Après tout, il est fort aisé d'être philosophe comme Horace; il avait une maison à Rome, deux *Villa*, l'une à Utique, l'autre à Tivoli. Il buvait d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis; son buffet *était couvert d'argenterie;* il disait familièrement au premier ministre du Maître du monde: "*Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulais quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserais pas.*" Avec cela on peut chanter *Lalagé*, se couronner *de lis qui vivent peu*, parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous avant Auguste qui eut en cela le sort de Louis XIV: notre grand prince survécut un peu à son siècle, et se coucha le dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restait rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Ti-

* "Renferme dans un espace étroit tes longues espérances."—*Hor.*

voli, au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques religieux chrétiens; mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu composer ses *fables comiques*.* au même lieu où Horace s'est joué des choses de la vie. On se demande avec surprise, comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines* folies à la France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avait sous les yeux les sévères monumens et les graves souvenirs du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la *Villa d'Est* est la seule *Villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des débris des *Villa* de tant d'empereurs et de consulaires. Cette illustre maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun d'avoir été chantée par les deux plus grands poëtes de son temps et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

Piacciavi generose Ercolea prole
Ornamento, e splendor del secol nostro,
Ippolito, etc.

---

* Boileau.

C'est le cri d'un homme heureux, qui rend grâce à la maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation, les accens de la reconnaissance d'un grand homme infortuné:

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talens exilés. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne le cède pas en charme, à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les protégés? Au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre, sa *Villa* tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste: c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes;

Je passai presque tout un jour à cette su-

Linquenda tellus, et domus et placens
*Uxor.**

* " Il faudra quitter la terre, une maison, une épouse chérie."—*Hor.*

perbe *Villa*. Je ne pouvais me lasser d'admirer la vaste perspective dont on jouit du haut de ses terrasses. Au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après les jardins viennent les ruines de la maison de Mécène, placée au bord de l'Anio;* de l'autre côté de la rivière, sur le côteau en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *Villa* de Varus ;† un peu plus loin à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts *Monticelli*, *san Francesco*, et *sant Angelo*, et entre les sommets de ces trois monts voisins apparaît le sommet lointain et azuré de l'antique *Soracte;* à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette

* Aujourd'hui *le Teverone*.

† Le Varus qui fut massacré avec les légions en Germanie. Voyez l'admirable morceau de Tacite.

immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *Villa Adriana.*

Au milieu de ce tableau, le *Teverone* descend rapidement vers le Tibre, et l'œil en peut suivre le cours jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille *Plotia*, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne ; c'était l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin, élevées en pyramides, imitent encore des tombeaux.

Il serait difficile de trouver dans le reste du monde, une vue plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout ; je parle seulement des lieux et des monumens renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur ; Varus quitta ce côteau, pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie ; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites pour bouleverser leur

patrie ; sous ces pins de Frascati, Cicéron dictait ses Tusculanes ; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé ; vers cette source de la Solfatare, la reine de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert ; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée ; c'est ici qu'Hercule avait son temple, que la sibylle Tiburtine dictait ses oracles ; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium ; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or chanté par tous les poëtes, rians côteaux de Tibur et de Lucrétile, dont le seul génie français a pu retracer les grâces, et qui attendaient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *Villa d'Est* vers les trois heures après midi, je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois d'oliviers dont je viens de vous parler, j'aperçus une chapelle blanche, dédiée à la Madone *Quintilanea*, et

bâtie sur les ruines de la *Villa* de Varus. C'était un Dimanche, la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai; je vis trois autels disposés en forme de croix; sur celui du milieu s'élevait un crucifix d'argent, devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès d'un banc; il priait avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je ne pus m'empêcher de prononcer cette prière: « Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pélerin vous adorât dans cet humble asile, bâti sur les ruines du palais d'un grand de la terre; Mère de douleur, qui avez établi votre culte de miséricorde dans l'héritage de ce romain malheureux, mort loin de son pays, parmi des barbares! nous ne sommes ici que deux fidèles

prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu qui semble si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande, faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités; afin que ces deux chrétiens qui sont inconnns l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur, par les miracles de la charité!

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur mon bureau, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sens pourtant que je ne vous ai rien dit, que j'ai oublié mille choses que j'aurais dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de *Tusculum*, de ce Cicéron qui, selon Sénèque, " fut le seul génie que le penple romain ait eu égal à son empire. *Illud ingenium quod solum populus romanus par imperio suo habuit.*" Mon voyage à Naples,

ma descente dans le cratère du Vésuve*, mes courses à Pompéïa, à Capoue, à Caserte, à la Solfatare, au lac d'Averne, à la grotte de la Sibylle, auraient pu vous intéresser, etc. Baïes, où se sont passées tant de scènes mémorables, mériterait seul un volume. Il me semble que je vois encore la tour de *Baula* où était placée la maison d'Agrippine, et où elle dit ce mot sublime aux assassins envoyés par son fils:

* Il n'y a que de la fatigue et aucun danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudrait avoir le malheur d'y être surpris par une éruption, et dans ce cas-là même, si l'on n'était pas emporté par l'explosion de la matière, l'expérience a prouvé qu'on peut encore se sauver sur la lave; comme elle coule avec une extrême lenteur, sa surface se refroidit assez vite pour qu'on puisse y passer rapidement. Je suis descendu jusque dans un des trois petits cratères, formés dans le milieu du grand cratère, par la dernière éruption, qui eut lieu en 1797. Les fumées, du côté *de la torre de l'Annunziata*, étaient assez fortes; je fis plusieurs tentatives inutiles, pour parvenir à une lueur que l'on voyait sur le flanc opposé, du côté de Caserte: dans quelques endroits, la cendre était brûlante à deux pouces de profondeur sous sa surface.

" *Ventrem feri* *. " L'île de *Nisida*, qui servit de retraite à Brutus, après le meurtre de César, le pont de Caligula, *la Piscine admirable*, tous ces palais bâtis dans la mer, dont parle Horace, vaudraient bien la peine qu'on s'y arrêtât un moment. Virgile a placé ou trouvé dans ces lieux les belles fictions du sixième livre de son *Enéide*; c'est de là qu'il écrivait à Auguste ces paroles modestes (elles sont, je crois, les seules lignes de prose qui nous restent de ce grand homme): *Ego vero frequentes à te litteras accipio.—De Ænea quidem meo, si mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem; sed tanta inchoata res est, ut pene vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar; cùm præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multoque potiora impertiar* †.

Mon pèlerinage au tombeau de Scipion l'Africain, est un de ceux qui a le plus satisfait

* Tacite.

† Ce fragment se trouve dans les Saturnales de Macrobe, mais je ne puis indiquer le livre: je crois pourtant que c'est le premier.

mon cœur, bien que j'aie manqué le but pour lequel je l'avais entrepris. On m'avait dit que le mausolée de ce fameux romain existait encore, et qu'on y lisait même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.* Je me suis rendu à *Patria*, l'ancienne *Literne* ; je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habita dans son exil. Il me semblait voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer sur la côte opposée à celle de Carthage, se consolant de l'injustice de Rome, par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus *.

---

* Non-seulement on m'avait dit que ce tombeau existait, mais j'avais lu les circonstances que je rapporte ici, dans je ne sais plus quel voyageur. Cependant, les raisons suivantes me font douter un peu de la vérité des faits.

1°. Il me paraît que Scipion, malgré les justes raisons de plainte qu'il avait contre Rome, aimait cependant trop sa patrie, pour avoir voulu qu'on gravât cette inscription sur son tombeau : cela semble contraire à tout ce que nous connaissons du génie des anciens.

Quant aux Romains modernes, mon cher ami, Duclos me semble avoir de l'humeur, lorsqu'il les appelle les *Italiens de Rome*. Je crois qu'il y a encore chez eux le fond d'une nation

---

2°. L'inscription rapportée est conçue presque littéralement dans les termes de l'imprécation que Tite-Live fait prononcer à Scipion en sortant de Rome : ne serait-ce pas là la source de l'erreur ?

3°. Plutarque raconte que l'on trouva près de Gaiette, une urne de bronze dans un tombeau de marbre, où les cendres de Scipion devaient avoir été renfermées, et qui portaient une inscription très-différente de celle dont il s'agit ici.

L'ancienne Literne ayant pris le nom de *Patria*, cela a pu donner naissance à ce qu'on a dit du mot *patria*, resté seul de toute l'inscription du tombeau. Ne serait-ce pas, en effet, un hasard fort singulier, que le lieu se nommât *Patria*, et que le mot *patria* se trouvât aussi sur le monument de Scipion ? à moins que l'on ne suppose que l'un a pris son nom de l'autre.

Il se peut faire toutefois que des auteurs que je ne connais pas, aient parlé de cette inscription de manière à ne laisser aucun doute : il y a même une phrase dans Plutarque, qui semble favorable à l'opinion que je combats. Un homme du plus grand mérite, et qui m'est d'autant plus cher qu'il est fort malheureux, a fait, presqu'en même temps que

peu commune. On peut découvrir aisément parmi ce peuple trop sévérement jugé, un grand sens, du courage, de la patience, du génie, des traces profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain, et quels nobles usages qui sentent encore la royauté. Avant de con-

---

moi, le voyage de *Patria*. Nous avons souvent causé ensemble de ce lieu célèbre; mais je ne suis pas bien sûr qu'il m'ait dit avoir vu lui-même le *tombeau et le mot* (ce qui trancherait la difficulté), ou s'il m'a seulement raconté la tradition populaire. Quant à moi, je n'ai point trouvé le monument, et je n'ai vu que les ruines de la *Villa*, qui sont très-peu de chose.

Plutarque parle de l'opinion de ceux qui voulaient que le tombeau de Scipion fût auprès de Rome. Mais ils confondaient évidemment le tombeau *des* Scipion et le tombeau *de* Scipion. Tite-Live affirme que celui-ci était à Literne, qu'il était surmonté d'une statue qui fut abattue par une tempête, et qu'il avait vu lui-même cette statue. On savait d'ailleurs par Sénèque, Cicéron et Pline, que l'autre tombeau, c'est-à-dire celui des Scipion, avait existé en effet à une des portes de Rome. Il a été découvert sous Pie VI; on en a transporté les inscriptions au musée du Vatican: parmi les noms des membres de la famille des Scipion trouvés dans le monument, celui de l'Africain manque.

damner cette opinion, qui peut vous paraître bizarre, il faudrait entendre mes raisons, et je n'ai pas le temps de vous les rapporter.

Que de choses me resteraient à vous dire sur la littérature italienne ! Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfieri dans ma vie, et devineriez-vous dans quelle circonstance? Je l'ai vu mettre dans le cercueil ! On me dit qu'il n'était presque pas changé ; sa physionomie me parut noble et grave ; la mort y ajoutait sans doute une nouvelle sévérité : son cercueil étant un peu trop court, on lui inclina la tête sur la poitrine, ce qui fit faire au cadavre un mouvement formidable. Je tiens de la bonté d'une personne qui lui fut bien chère, et de la politesse d'un ami du comte Alfieri à Florence, des notes curieuses sur les ouvrages posthumes, les opinions et la vie de cet homme célèbre. La plupart des papiers publics, en France, ne vous ont donné sur cela que des renseignemens tronqués et incertains. En attendant que je puisse vous communiquer mes notes, je vous envoie l'épitaphe que le comte Alfieri avait faite, en même temps que la sienne, pour sa noble amie:

HIC. SITA. EST.

AL. . . . E. . . . ST. . . .

ALF. . . . COM. . . .

Genere. formâ. moribus.

Incomparabili. animi. candore.

Præclarissima.

A. Victorio. Alferio.

*Juxta. quem. sarcophago. uno.**

Tumulata. est.

Annorum. 26 *spatio.*

Ultra. res. omnes. dilecta.

Et. quasi. mortale. numen.

Ab. ipso. constanter. habita.

Et. observata.

Vixit annos.....menses....dies.....

Hannoniæ. Montibus. nata.

Obiit....die....mensis....

Anno Domini. M. D. CCC....†

---

* *Sic inscribendum, me, ut opinor et opto, præmoriente: sed, aliter jubente Deo, aliter inscribendum :*

Qui. juxta. eam. sarcophago. une

Conditus erit quamprimùm.

† " *Ici repose Héloïse E. St. comtesse d'Al., illustre*

La simplicité de cette épitaphe, et surtout la note qui l'accompagne, me semblent extrêmement touchantes.

Pour cette fois, j'ai fini; je vous envoie ce *monceau de ruines*; faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis aucune circonstance remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes

---

par ses aïeux, célèbre par les grâces de sa personne, par les agrémens de son esprit, et par la candeur incomparable de son âme. Inhumée près de Victor Alfieri, dans un même tombeau; il la préféra, pendant vingt-six ans, à toutes les choses de la terre. Mortelle, elle fut constamment suivie et honorée par lui, comme si elle eût été une Divinité,*

" Née à Mons; elle vécut.... et mourut le...."

* Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier; mais s'il plaît à Dieu d'en ordonner autrement, il faudra autrement écrire:

" Inhumée par la volonté de Victor Alfieri, qui sera bientôt enseveli près d'elle dans un même tombeau."

d'où il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages : le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur ; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête, qui l'ont tronblé dans sa source.

VOYAGE AU MONT VÉSUVE.*

Aujourd-hui, 5 Janvier, 1804, je suis parti de Naples à sept heures du matin ; me voilà à Portici. Le soleil est dégagé des nuages du Le-

* Les notes suivantes n'étaient pas destinées au public comme on le verra facilement par le caractère particulier des réflexions qu'elles contiennent. Les gazettes ont annoncé une nouvelle éruption du Vésuve ; alors on a pensé que cet événement pouvait donner quelque intérêt à ces notes. Elles ont été écrites au crayon, en montant à la cime du volcan. On y parle tantôt au passé, tantôt au présent, suivant que l'auteur se rendait compte de ce qu'il voyait ou de ce qu'il venait de voir. On n'a rien voulu corriger au style de cette espèce de journal, de peur d'ôter quelque chose à la vérité ; mais aussi, et par cette raison, le lecteur est prié de le lire avec indulgence.

vant, mais la tête du Vésuve est toujours dans le brouillard. Je fais marché avec un *cicerone*, pour me conduire au cratère du volcan. Il me fournit deux mules, une pour lui, une pour moi, et nous partons.

Je commence à monter par un chemin assez large, entre deux champs de vignes appuyées sur des peupliers. Je m'avance droit au levant d'hiver. J'aperçois, un peu au-dessous des vapeurs abaissées dans la moyenne région de l'air, la cime de quelques arbres ; ce sont les ormeaux de l'hermitage. De pauvres habitations de vignerons se montrent à droite et à gauche, au milieu des riches ceps du *lacryma Christi*. Au reste, partout une terre brûlée, des vignes dépouillées, entremêlées de pins en forme de parasols ; quelques aloès dans les haies, d'innombrables pierres roulantes, pas un oiseau.

J'arrive au premier plateau de la montagne. Une plaine nue s'étend devant moi. J'entrevois les deux têtes du Vésuve ; à gauche la *Somma*, à droite la bouche actuelle du volcan. Ces deux têtes sont enveloppées de nuages pâles. Je m'avance : d'un côté la *Somma* s'abaisse ; de l'autre

je commence à distinguer les ravines tracées dans le cône du volcan que je vais bientôt gravir. La lave de 1766 et de 1769 couvre la plaine où je marche. C'est un affreux désert enfumé, où les laves jetées comme des scories de forge, présentent sur un fond noir leur écume blanchâtre, tout-à-fait semblable à des mousses desséchées.

Suivant le chemin à gauche, et laissant à droite le cône du volcan, j'arrive au pied d'un côteau ou plutôt d'un mur formé de la lave qui a recouvert Herculanum. Cette espèce de muraille est plantée de vignes sur la lisière de la plaine, et son revers offre une vallée profonde occupée par un taillis. Le froid devient très-piquant.

Je gravis cette colline pour me rendre à l'hermitage que l'on aperçoit de l'autre côté. Le ciel s'abaisse, les nuages descendent et volent sur la terre comme une fumée grisâtre, ou comme des cendres chassées par le vent. Je commence à entendre mugir les ormeaux de l'hermitage.

L'hermite est sorti pour me recevoir. Il a pris la bride de ma mule, et j'ai mis pied à terre.

Cet hermite est un grand homme de bonne mine et d'une physionomie ouverte. Il m'a fait entrer dans sa cellule, il a mis lui-même le couvert et m'a servi un pain, des pommes et des œufs. Il s'est assis devant moi, les deux coudes appuyés sur la table, et s'est mis à causer tranquillement tandis que je déjeunais. Les nuages s'étaient fermés de toutes parts autour de nous ; on ne pouvait distinguer aucun objet par la fenêtre de l'hermitage. L'on n'entendait dans ce gouffre de vapeurs que le sifflement du vent et le bruit lointain de la mer sur les côtes d'Herculanum. N'est-ce pas une chose assez remarquable que cette scène paisible de l'hospitalité chrétienne, placée dans une petite cellule au pied d'un volcan, et au milieu d'une tempête ?

L'hermite m'a présenté le livre où les étrangers qui vont au Vésuve ont coutume de noter quelque chose. Dans ce livre je n'ai pas trouvé une pensée qui méritât d'être retenue ; les Français seulement, avec ce bon goût naturel à notre nation, se sont contentés de mettre la date de leur passage, ou de faire l'éloge de l'hermite qui les a reçus. Quoiqu'il en soit, ce volcan n'a

inspiré rien de remarquable aux voyageurs; cela me confirme dans une idée que j'ai depuis long-temps: c'est que les très-grands sujets, comme les très-grands objets sont moins propres qu'on ne pense à faire naître de grandes idées: leur grandeur étant, pour ainsi dire, en évidence, tout ce qu'on ajoute au-delà du fait, ne sert qu'à le rapetisser. Le *nascitur ridiculus mus* est vrai de toutes les montagnes.

Je pars de l'hermitage à deux heures et demie; je remonte sur le côteau de laves que j'avais déjà franchi: à ma gauche est la vallée qui me sépare de la *Somma*, à ma droite, la plaine du cône. Je marche en m'élevant sur la crête du côteau. Je n'ai trouvé dans cet horrible lieu, pour toute créature vivante, qu'une pauvre jeune fille, maigre, jaune, demi-nue et succombant sous un fardeau de bois coupé dans la montagne.

Les nuages ne me laissent plus rien voir; le vent soufflant de bas en haut les chasse du plateau noir que je domine, et les fait passer sur la crête de la chaussée de laves que je parcours; je n'entends que le bruit des pas de ma mule.

Je quitte le côteau, je tourne à droite et re-

descends dans cette plaine de lave qui aboutit au cône du volcan, et que j'ai traversée plus bas, en montant à l'hermitage. Même en présence de ces débris calcinés, l'imagination se représente à peine ces champs de feu et de métaux fondus, au moment des éruptions du Vésuve. Le Dante les avait peut-être vus, lorsqu'il a peint dans son enfer ces sables brûlans où des flammes éternelles descendent lentement et en silence, *come di neve in Alpe senza vento.*

Arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove
. . . .
Lo spazzo er' un' arena arida e spessa.
. . . .
Sovra tutto 'l sabbion d' un cader lento
Pioven di fuoco dilatata, e falde,
Come di neve in Alpe senza vento.

Les nuages s'entr'ouvrent maintenant sur quelques points : je découvre subitement et par intervales, Portici, Caprée, Ischia, le Pausillipe, la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, et la côte du golfe de Naples, bordée d'orangers : c'est le paradis vu de l'enfer.

Je touche au pied du cône ; nous quittons

nos mules ; mon guide me donne un long bâton et nous commençons à gravir l'énorme monceau de cendres. Les nuages se referment ; le brouillard s'épaissit, et l'obscurité redouble.

Me voilà au haut du Vésuve, écrivant, assis à la bouche du volcan et prêt à descendre au fond de son cratère. Le soleil se montre de temps en temps à travers le voile de vapeurs qui enveloppe toute la montagne. Cet accident qui me cache un des plus beaux paysages de la terre, sert à redoubler l'horreur de ce lieu. Le Vésuve séparé par les nuages des pays enchantés qui sont à sa base, a l'air d'être ainsi placé dans le plus profond des déserts, et l'espèce de terreur qu'il inspire n'est point affaiblie par le spectacle d'une ville florissante à ses pieds.

Je propose à mon guide de descendre dans le cratère. Il fait quelque difficulté, pour obtenir un peu plus d'argent. Nous convenons d'une somme qu'il veut avoir sur-le-champ. Je la lui donne. Il dépouille son habit ; nous marchons quelque temps sur les bords de l'abîme pour trouver une ligne moins perpendiculaire et plus facile

à descendre. Le guide s'arrête et m'avertit de me préparer. Nous allons nous précipiter.

Nous voilà au fond du gouffre.* Je désespère de pouvoir peindre ce chaos.

Qu'on se figure un bassin d'un mille de tour et de trois cents pieds d'élévation, qui va s'élargissant en forme d'entonnoir. Ses bords ou ses parois intérieurs sont sillonnés par le fluide du feu que ce bassin a contenu, et qu'il a versé au-dehors. Les parties saillantes de ces sillons ressemblent à ces jambages de briques dont les Romains appuyaient leurs énormes maçonneries. De grands rochers sont suspendus dans quelques parties du contour, et leurs débris mêlés à une pâte de cendres, couvrent le fond de l'abîme.

Ce fond du bassin est labouré de différentes manières. A-peu-près au milieu sont creusés trois larges puits ou petites bouches nouvellement ouvertes, et qui vomirent des flammes pendant le séjour des Français à Naples, en 1798.

Des fumées s'élèvent de divers endroits du gouffre, surtont dn côté de la *Torre del Greco*. Dans le flanc opposé, j'aperçois vers *Caserte*

une flamme. Quand vous enfoncez la main dans les cendres, vous les trouvez brûlantes à quelques pouces de profondeur sous la surface.

La couleur générale du gouffre est celle d'un charbon éteint. Mais la providence sait répandre, quand elle veut, comme je l'ai souvent observé, des grâces jusque sur les objets les plus horribles. La lave en quelques endroits est peinte d'azur, d'outre mer, de jaune et d'oranger. Des blocs de granit, tourmentés et tordus par l'action du feu, se sont recourbés à leurs extrémités comme des palmes et des feuilles d'achante. La matière volcanique, refroidie sur les rocs vifs autour desquels elle a coulé, forme çà et là des roses, des girandoles, des rubans; elle affecte aussi des figures de plantes et d'animaux, et imite les dessins variés que l'on découvre dans les agates. J'ai remarqué sur un rocher bleuâtre, un cigne de lave blanche, si parfaitement modelé, que vous eussiez juré voir ce bel oiseau dormant sur une eau paisible, la tête cachée sous son aile, et son long cou alongé sur son dos comme un rouleau de soie.

Ad vada Meandri concinit albus olor.

Je retrouve ici ce silence absolu que j'ai observé autrefois, à midi, dans les forêts de l'Amérique, lorsque, retenant mon haleine, je n'entendais que le bruit de mes artères dans mes tempes et le battement de mon cœur. Quelquefois seulement des bouffées de vent, tombant du haut du cône au fond du cratère, mugissent dans mes vêtemens ou sifflent dans mon bâton ; j'entends aussi rouler quelques pierres que mon guide fait fuir sous ses pas, en gravissant dans les cendres. Un écho confus, semblable au frémissement du métal ou du verre, prolonge le bruit de la chute, et puis tout se tait. Comparez ce silence de mort aux détonnations épouvantables qui ébranlaient ces mêmes lieux, lorsque le volcan vomissait le feu de ses entrailles, et couvrait la terre de ténèbres.

On peut ici faire une réflexion bien philosophique, et prendre si l'on veut en pitié les choses humaines. Qu'est-ce en effet que ces révolutions si fameuses des empires, auprès de ces accidens de la nature qui changent la face de la terre et des mers ? Heureux du moins si les hommes n'employaient pas à se tourmenter mutuellement

le peu de momens qu'ils ont à passer ensemble ! Mais le Vésuve n'a pas ouvert une seule fois ses abîmes pour dévorer les cités, que ses fureurs n'aient surpris les peuples au milieu du sang ou des larmes. Quels sont les premiers signes de civilisation, les premières marques du passage des hommes que l'on a retrouvés de nos jours, sous les cendres éteintes du volcan ? Des instrumens de supplice, des squelettes enchaînés !*

Les temps varient, et les destinées humaines ont la même inconstance. " *La vie,* dit la chanson grecque, *fuit comme la roue d'un char.*"

Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
Βίοτος τρέχει κυλισθεὶς.

Pline a perdu la vie pour avoir voulu contempler de loin le volcan dans le cratère duquel je suis tranquillement assis ! Je regarde fumer l'abîme autour de moi. Je songe qu'à quelques toises de profondeur, j'ai un gouffre de feu sous mes pieds, je songe que le volcan pourrait tout-à-coup s'ouvrir et me lancer en l'air avec ces quartiers de marbre fracassés.

---

* A Pompeïa.

Quelle providence m'a conduit ici? Par quel hasard les tempêtes de l'océan américain m'ont-elles jeté aux *Champs de Lavinie: Lavinaque venit littora.* Je ne puis m'empêcher de faire un retour sur les agitations de cette vie, *où les choses*, dit Saint Augustin, *sont pleines de misères et l'espérance vide de bonhenr. "Rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem."* Né sur les rochers de l'Armorique, le premier bruit qui a frappé mon oreille en venant au monde est celui de la mer; et sur combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser ces mêmes flots que je retrouve ici? Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gémir au tombeau de Scipion et de Virgile, ces vagues qui se déroulaient à mes pieds sur les côtes de l'Angleterre ou sur les grèves du Canada? Mon nom est dans la cabane du sauvage de la Floride. Le voilà sur le livre de l'hermite du Vésuve. Quand déposerai-je à la porte de mes pères le bâton et le manteau du voyageur?

O patria! O divûm domus Ilium!

Que j'envie le sort de ceux qui n'ont jamais quitté leur patrie, et qui n'ont d'avantures à conter à personne!

VOYAGE AU MONT BLANC.

J'ai vu beaucoup de montagnes en Europe et en Amérique, et il m'a toujours paru que dans les descriptions de ces grands monumens de la nature, on allait au-delà de la vérité. Ma dernière expérience à cet égard ne m'a point fait changer de sentiment. J'ai visité la vallée de Chamouni, devenue célèbre par les travaux de M. de Saussure ; mais je ne sais si le poëte y trouverait le *speciosa deserti* comme le minéralogiste. Quoi qu'il en soit, j'exposerai avec simplicité les réflexions que j'ai faites dans mon voyage : mon opinion d'ailleurs a trop peu d'autorité pour qu'elle puisse choquer personne.

Sorti de Genêve par un temps assez nébuleux, j'arrivai à Servoz au moment où le ciel commençait à s'éclaircir. La crête du Mont Blanc

ne se découvre pas de cet endroit, mais on a une vue distincte de sa croupe *neigée* appelée le Dôme. On franchit ensuite le passage des Montées, et l'on entre dans la vallée de Chamouni. On passe au-dessous du glacier des Bossons ; ses pyramides se montrent à travers les branches des sapins et des mélèzes. M. Bourrit a comparé ce glacier, pour sa blancheur et la coupe alongée de ses cristaux, à une flotte à la voile; j'ajouterais, au milieu d'un golfe bordé de vertes forêts.

Je m'arrêtai au village de Chamouni, et le lendemain je me rendis au Montanvert. J'y montai par le plus beau jour de l'année. Parvenu à son sommet, qui n'est qu'une croupe du Mont Blanc je découvris ce qu'on appelle très-improprement la Mer de Glace.

Qu'on se représente une vallée dont le fond est entièrement couvert par un fleuve. Les montagnes qui forment cette vallée laissent pendre au-dessus de ce fleuve des masses de rochers, les aiguilles du Dru, du Bochard, des Charmoz. Dans l'enfoncement, la vallée et le fleuve se divisent en deux branches, dont l'une va aboutir à une haute montagne appelée le col du Géant,

et l'autre à des rochers nommés les Jorasses. Au bout opposé de la vallée se trouve une pente qui regarde la vallée de Chamouni. Cette pente presque verticale est occupée par la portion de la Mer de Glace qu'on appelle le Glacier des Bois. Supposez donc qu'il est survenu un rude hiver; le fleuve qui remplit la vallée, ses inflexions et ses pentes, a été glacé jusqu'au fond de son lit; les sommets des monts voisins se sont chargés de glace et de neige partout où les plans du granit ont été assez horizontaux pour retenir les eaux congelées; voilà la Mer de Glace et son site. Ce n'est point comme on le voit une mer; c'est un fleuve, c'est, si l'on veut, le Rhin glacé; la Mer de Glace sera son cours, et le Glacier des Bois sa chute à Laufen.

Lorsqu'on est descendu sur la Mer de Glace, la surface qui vous en paraissait unie du haut du Montanvert, offre une multitude de pointes et d'anfractuosités. Les pointes de glaces imitent les formes et les déchirures de la haute enceinte de rocs qui surplombent de toutes parts; c'est comme le relief en marbre blanc des montagnes environnantes.

Parlons maintenant des montagnes en général.

Il y a deux manières de les voir ; avec les nuages, ou sans les nuages. Ce sont là les deux caractères principaux des paysages des Alpes.

Avec les nuages, la scène est plus animée ; mais alors elle est obscure et souvent d'une telle confusion qu'on peut à peine y distinguer quelques traits.

Les nuages drapent les rochers de mille manières. J'ai vu au-dessous de Servoz un piton chauve et ridé qu'une nue traversait obliquement comme une toge ; on l'aurait pris pour la statue colossale d'un vieillard romain. Dans un autre endroit on apercevait la partie cultivée de la montagne ; une barrière de nuages arrêtait la vue au sommet de cette pente défrichée, et au-dessus de cette barrière s'élevaient de noires ramifications de rochers qui imitaient des gueules de Chimère, des Sphinx, des têtes d'Annubis, et diverses formes des monstres et des dieux de l'Egypte.

Quand les nues sont chassées par le vent, les monts semblent fuir rapidement derrière ce rideau mobile. Ils se cachent et se découvrent tour-

à-tour : tantôt un bouquet de verdure se montre subitement à l'ouverture d'un nuage comme une île suspendue dans le ciel; tantôt un rocher se dévoile avec lenteur, et perce peu à peu la vapeur profonde comme un fantôme. Le voyageur attristé n'entend que le bourdonnement du vent dans les pins, le bruit des torrens qui tombent dans les glaciers, par intervalle la chute de l'avalanche, et quelquefois le sifflement de la marmotte effrayée qui a vu l'épervier des Alpes dans la nue.

Lorsque le ciel est sans nuages, et que l'ampithéâtre des monts se déploie tout entier à la vue, un seul accident mérite alors d'être observé. Les sommets des montagnes dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil, que n'ont point les objets de la plaine. Ces cimes anguleuses sous le dôme transparent du ciel, ressemblent à de superbes morceaux d'histoire naturelle, à de beaux arbres de coraux ou de stalactites renfermés sous un globe du cristal le plus pur. Le montagnard cherche dans ces découpures élégantes l'image des objets qui lui sont familiers : de là ces roches nommées les *Mulets*, les *Char-*

moz ou les *Chamois*; de là ces appellations empruntées de la religion, les *sommets des croix*, le *rocher du reposoir*, le *glacier des pélerins*; dénominations naïves, qui prouvent que si l'homme est sans cesse occupé de l'idée de ses besoins, il aime à placer partout le souvenir de ses consolations.

Quant aux arbres des montagnes, je ne parlerai que du pin, du sapin et du mélèze, parce qu'ils font, pour ainsi dire, l'unique décoration des Alpes.

Le pin rappelle par sa forme la belle architecture; ses branches ont le port de la pyramide, et son tronc celui de la colonne. Il imite aussi la forme des rochers où il vit : souvent je l'ai confondu sur les redans et les corniches avancées des montagnes, avec des flèches et des aiguilles élancées ou échevelées comme lui. Au revers du col de Balme, à la descente du glacier de Trien, on rencontre un bois de pins, de sapins et de mélèzes, qui surpasse ce qu'on peut voir de plus beau dans ce genre. Chaque arbre dans cette famille de géans compte plusieurs siècles. Cette tribu Alpine a un roi que les guides ont soin de montrer

aux voyageurs ; c'est un sapin qui pourrait servir de mât au plus grand vaisseau. Le monarque seul est sans blessure, tandis que son peuple autour de lui est mutilé ; l'un a perdu sa tête, l'autre une partie de ses bras ; celui-ci a le front sillonné par la foudre ; celui-là le pied noirci par le feu des pâtres. Je remarquai surtout deux jumeaux sortis du même tronc, qui s'élançaient ensemble dans le ciel. Ils étaient égaux en hauteur, en forme, en âge ; mais l'un était plein de vie, et l'autre était desséché. Ils me rappelèrent ces vers touchans de Virgile :

Daucia, Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error ;
At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas.

" Fils jumeaux de Daucus, rejetons semblables, ô
" Laris et Thimber, vos parens mêmes ne pou-
" vaient vous distinguer, et vous leur causiez de
" douces méprises ! Mais la *mort* mit entre vous
" une cruelle différence."

Ajoutons que le pin annonce la solitude et l'indigence de la montagne. Il est le compagnon du pauvre Savoyard dont il partage la des-

tinée; comme lui, il croit et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles où sa postérité se perpétue également ignorée. C'est sur le mélèze que l'abeille cueille ce miel ferme et savoureux qui se marie si bien avec la crême et les framboises du Montanvert. Les bruits du pin, quand ils sont légers, ont été loués par les poëtes bucoliques; quand ils sont violens, ils ressemblent au mugissement de la mer: vous croyez quelquefois entendre gronder l'océan au milieu des Alpes. Enfin l'odeur du pin est aromatique et agréable; elle a surtout pour moi un charme particulier, parce que je l'ai sentie à plus de vingt lieues en mer sur les côtes de la Virginie. Aussi réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce nouveau monde, qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'était apporté par la brise du matin; et comme tout s'enchaîne dans nos souvenirs, elle me rappelle aussi les sentimens de regrets et d'espérance qui m'occupaient, lorsqu'appuyé sur le bord du vaisseau, je rêvais à cette patrie que j'avais perdue, et à ces déserts que j'allais trouver.

Mais pour venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai : que comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter, ni de paysage satisfaisant pour les yeux et pour le cœur, là où l'on manque d'air et d'espace. Or, c'est ce qui arrive toujours dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme, et la faiblesse de ses organes.

Ensuite on attribue aux paysages des montagnes la sublimité. Celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais si l'on prouve que cette grandeur très-réelle en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité ?

Il en est des monumens de la nature comme de ceux de l'art ; pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective ; sans cela les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même et que le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur ; chose si vraie, que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs

et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs: le Mont-Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamouni ? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge à l'extrémité de laquelle il vous semblait que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

Mais ces monts qui perdent leur grandeur apparente, quand ils sont trop rapprochés du spectateur, sont toutefois si gigantesques qu'ils écrasent ce qui pourrait leur servir d'ornement. Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble et les détails. Si la nature avait fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines, si les fleuves et les cascades y versaient des eaux cent fois plus abondantes, ces grands bois, ces grandes eaux, pourraient produire des

effets pleins de majesté sur les flancs élargis de la terre ; mais il n'en est pas de la sorte : le cadre du tableau s'accroît démesurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gardent les proportions ordinaires. Alors il n'y a plus de rapport entre le tout et la partie, entre le théâtre et la décoration. Le plan des montagnes étant vertical devient en outre une échelle toujours dressée, où l'œil rapporte et compare malgré vous les objets qu'il embrasse, et ces objets viennent accuser tour-à-tour leur petitesse sur cette énorme mesure. Les pins les plus altiers, par exemple, se distinguent à peine dans l'escarpement des vallons, où ils paraissent collés comme des flocons de suie. La trace des eaux pluviales est masquée dans ces bois grêles et noirs, par de petites rayures jaunes et parallèles, et les torrens les plus larges, les cataractes les plus élevées ressemblent à de maigres filets d'eau, ou à des vapeurs bleuâtres.

Ceux qui ont aperçu des diamants, des topazes, des émeraudes dans les glaciers, sont plus heureux que moi : mon imagination n'a jamais pu découvrir ces trésors. Les neiges du bas

du Glacier des Bois, mêlées à la poussière de granit, m'ont paru semblables à de la cendre ; on pourrait prendre la Mer de Glace, dans plusieurs endroits, pour des carrières de chaux et de plâtre ; ses crevasses seules offrent quelques teintes du prisme, et quand les couches de glace sont appuyées sur le roc, elles ressemblent à de gros verres de bouteille.

Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient ; elles noircissent tout ce qui les environne, et jusqu'au ciel dont elles rembrunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidens de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines, est nulle pour le spectateur placé à leurs pieds. La pompe dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie, n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. Quant au voyageur de la vallée de Chamouni, c'est en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit comme du fond d'un entonnoir au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur sans couchant et sans aurore ; triste séjour où le soleil

jette à peine un regard à midi, par-dessus une barrière glacée.

Qu'on me permette, pour me faire mieux entendre, d'énoncer une vérité triviale. Il faut une toile pour peindre : dans la nature, le ciel est la toile des paysages ; s'il manque au fond du tableau, tout est confus et sans effet. Or les monts, quand on en est trop voisin, obstruent la plus grande partie du ciel. Il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes ; ils se font ombre l'un à l'autre, et se prêtent mutuellement les ténèbres, qui résident toujours dans quelque enfoncement de leurs rochers. Pour savoir si les paysages des montagnes avaient une supériorité si marquée, il suffisait de consulter les peintres. Vous verrez qu'ils ont toujours jeté les monts dans les lointains, en ouvrant à l'œil un paysage sur les bois et sur les plaines.

Il n'y a qu'un seul accident qui laisse aux sites des montagnes leur majesté naturelle : c'est le clair de lune. Le propre de ce demi-jour sans reflets et d'une seule teinte, est d'agrandir les objets, en isolant les masses, et en faisant disparaître cette gradation de couleurs qui lie

ensemble les parties d'un tableau. Alors plus les coupes des monumens sont franches et décidées, plus leur dessin a de longueur et de hardiesse, et mieux la blancheur de la lumière profile les lignes de l'ombre. C'est pourquoi la grande architecture romaine, comme les contours des montagnes, est si belle à la clarté de la lune.

Le *grandiose*, et par conséquent l'espèce de sublime qu'il fait naître, disparaît donc dans l'intérieur des montagnes : voyons si le *gracieux* s'y trouve dans un degré plus éminent.

Premièrement on s'extasie sur les vallées de la Suisse. Mais il faut bien observer qu'on ne les trouve si agréables que par comparaison. Certes, l'œil fatigué d'errer sur des plateaux stériles, ou des promontoires couverts d'un lichen rougeâtre, retombe avec grand plaisir sur un peu de verdure et de végétation. Mais en quoi cette verdure consiste-t-elle ? en quelques saules chétifs, en quelques sillons d'orge et d'avoine qui croissent péniblement et murissent tard, en quelques arbres sauvageons qui portent des fruits âpres et amers. Si une vigne végète péniblement dans un petit abri tourné au midi, et garanti

avec soin du vent du nord, on vous fait admirer cette fécondité extraordinaire. Vous élevez-vous sur les rochers voisins ? les grands traits des monts font disparaître la miniature de la vallée. Les cabanes deviennent à peine visibles, et les compartimens cultivés ressemblent à des échantillons d'étoffes sur la carte d'un drapier.

On parle beaucoup des fleurs des montagnes, des violettes que l'on cueille au bord des glaciers, des fraises qui rougissent dans la neige, &c. Ce sont d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet : l'ornement est trop petit pour des colosses.

Enfin je suis bien malheureux, car je n'ai pu voir dans ces fameux Chalets enchantés par l'imagination de J. J. Rousseau, que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté. Je n'y ai trouvé pour habitans que de misérables montagnards qui se regardent eux-mêmes comme en exil, et aspirent au moment de descendre dans la vallée.

De petits oiseaux muets voletant de glaçons en glaçons, des couples assez rares de corbeaux

et d'éperviers, animent à peine ces solitudes de neiges et de pierres, où la chute de la pluie est presque toujours le seul mouvement qui frappe vos yeux. Heureux quand le pivert annonçant l'orage, fait retentir sa voix cassée au fond d'un vieux bois de sapins! Et pourtant ce triste signe de vie rend plus sensible la mort qui nous environne Les chamois, les bouquetins, les lapins blancs sont presqu'entièrement détruits ; les marmottes même deviennent rares, et le petit Savoyard est menacé de perdre son trésor. Les bêtes sauvages ont été remplacées sur les sommets des Alpes par des troupeaux de vaches qui regrettent la plaine aussi bien que leurs maîtres. Couchées dans les gras herbages du pays de Caux, elles offriraient pour le moins une scène aussi belle, et elles auraient de plus le mérite de rappeler les descriptions des poëtes de l'antiquité.

Il ne reste plus qu'à parler du sentiment qu'on éprouve dans les montagnes. Eh bien ! ce sentiment, selon moi, est fort pénible. Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme, et ses travaux inouïs qu'une terre

ingrate refuse de payer. Le montagnard qui sent son mal est plus sincère que les voyageurs ; il appelle la plaine le *bon pays*, et ne prétend pas que des rochers arrosés de ses sueurs, sans en être plus fertiles, soient ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans les distributions de la Providence. S'il paraît très-attaché à sa montagne, cela tient aux relations merveilleuses que Dieu a établies entre nos peines, l'objet qui les cause, et les lieux où nous les avons éprouvées ; cela tient aux souvenirs de l'enfance, aux premiers sentimens du cœur, aux douceurs, et même aux rigueurs de la maison paternelle. Plus solitaire que les autres hommes, plus sérieux par l'habitude de souffrir, le montagnard appuie davantage sur tous les sentimens de sa vie. Il ne faut pas attribuer au charme des lieux qu'il habite, l'amour extrême qu'il montre pour son pays, mais à la concentration de ses pensées, et au peu d'étendue de ses besoins.

Mais les montagnes sont le séjour de la rêverie ? J'en doute ; je doute qu'on puisse rêver lorsque la promenade est une fatigue : lorsque l'attention que vous êtes obligés de donner à vos

pas occupe entièrement votre esprit. L'amateur de la solitude qui *bayerait aux chimères** en gravissant le Montanvert, pourrait bien tomber dans quelques puits, comme l'astrologue qui prétendait lire au-dessus de sa tête quand il ne *pouvait voir à ses pieds.*

Je sais bien que les poëtes ont désiré les vallées et les bois pour converser avec les Muses. Mais écoutons Virgile :

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes,
Flumina amem, sylvasque inglorius.

D'abord il se plairait aux champs, *rura mihi* ; il chercherait les vallées agréables, riantes, gracieuses, *vallibus amnes* ; il aimerait les fleuves, *flumina amem* (non pas les torrens), et les forêts où il vivrait sans gloire, *sylvasque inglorius.* Ces forêts sont de belles futaies de chênes, d'ormeaux, de hêtres, et non de tristes bois de sapins ; car il n'eût pas dit :

Et INGENTI *ramorum protegat* UMBRA,
« Et d'un *feuillage épais* ombragera ma tête.»

---

* La Fontaine.

Et où veut-il que cette vallée soit placée ? Dans un lieu où il y aura de beaux sovenirs, des noms harmonieux, des traditions, des muses et de l'histoire.

> . . . . . : . *O ubi campi,*
> *Sperchiusque, et virginibus bacchata lacœnis*
> *Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hœmi*
> *Sistat !*

Dieux ! que ne suis-je assis au bord du Sperchius !
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus !
Oh ! qui me portera sur le riant Taygete !

Il se serait fort peu soucié de la vallée de Chamouni, du glacier de Taconay, de la petite et de la grande Jorasse, de l'aiguille du Dru, et du rocher de la Tête-Noire.

Enfin, si nous en croyons Rousseau et ceux qui ont recueilli ses erreurs sans hériter de son éloquence, quand on arrive au sommet des montagnes on se sent transformé en un autre homme. « Sur les hautes montagnes," dit Rousseau, « les méditations prennent un caractère grand, « sublime, proportionné aux objets qui nous « frappent; je ne sais quelle volupté tranquille

" qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble
" qu'en s'élevant au-dessus du séjour des
" hommes, on y laisse tous les sentimens bas et
" terrestres..... Je doute qu'aucune agitation
" violente pût tenir contre un pareil séjour
" prolongé," &c.

Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Qu'il serait doux de pouvoir se délivrer de ses maux en s'élevant à quelques toises au-dessus de la plaine! Mais malheureusement l'âme de l'homme est indépendante de l'air et des sites. Hélas! un cœur chargé de sa peine n'est pas moins pesant sur les hauts lieux que dans les vallées. L'antiquité, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de vérité de sentimens, ne pensait pas comme Rousseau sur les montagnes: elle les représente au contraire comme le séjour de la désolation et de la douleur. Si l'amant de Julie oublie ses chagrins parmi les rochers du Valais, l'époux d'Eurydice nourrit ses douleurs sur les monts de la Thrace. Malgré le talent du philosophe Genevois, je doute que la voix de Saint Preux retentisse aussi long-temps dans l'avenir que la lyre d'Orphée. Œdipe, ce parfait modèle des calamités royales, cette image

accomplie de tous les maux de l'humanité, cherche aussi les sommets déserts :

Il va
........du Citheron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les Dieux.

Enfin uue autre antiqnité plus belle encore et plns sacrée, nous offre les mêmes exemples. L'Ecritore, qui connaissait mieux la nature de l'homme que les faux sages du siècle, nous montre toujonrs les grands infortunés, les prophêtes et Jésus-Christ même se retirant an jour de l'affliction sur les hauts lieux. La fille de Jephté, avant de mourir, demande à son père la permission d'aller pleurer sa virginité sur les montagnes de la Judée. *Super montes assumam,* dit Jérémie, *fletum ac lamentum.* "Je m'élèverai sur les montagnes pour plenrer et gémir." Ce fut snr le mont des Oliviers que Jésus-Christ but le calice rempli de toutes les doulenrs et de toutes les larmes des hommes

C'est une chose digne d'être observée, que dans les pages les plns raisonnables d'un écrivain qui s'était établi le défenseur de la morale, on

distingue encore des traces de l'esprit de son siècle. Ce changement supposé de nos dispositions intérieures selon le séjour que nous habitons, tient secrètement au système de matérialisme que Rousseau prétendait combattre. On faisait de l'âme une espèce de plante soumise aux variations de l'air, et qui, comme un instrument, suivait et marquait le repos ou l'agitation de l'atmosphère. Eh! comment Rousseau lui-même aurait-il pu croire de bonne foi cette influence salutaire des hauts lieux? L'infortuné ne traîna-t-il pas sur les montagnes de la Suisse ses passions et ses misères?

Il n'y a qu'une seule circonstance où il soit vrai que les montagnes inspirent l'oubli des troubles de la terre : c'est lorsqu'on se retire loin du monde pour se consacrer à la religion. Un anachorète qui se dévoue aux services de l'humanité, un saint qui veut méditer les grandeurs de Dieu en silence, peuvent trouver la paix et la joie sur des roches désertes; mais ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de ces solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand sa sérénité dans la région des orages.

L'instinct des hommes a toujours été d'adorer l'Eternel sur les lieux élevés : plus près du ciel, il semble que la prière ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu. Les patriarches sacrifiaient sur les montagnes : et comme s'ils eussent emprunté de l'autel l'image de la divinité, ils appelaient le seigneur le Très-Haut. Il était resté dans le Christianisme des traditions de ce culte antique : nos montagnes, et, à leur défaut, nos collines étaient chargées de monastères et de vieilles abbayes. Du milieu d'une ville corrompue, l'homme qui marchait peut-être à des crimes, ou du moins à des vanités, apercevait, en levant les yeux, des autels sur les côteaux voisins. La croix déployant au loin l'étendard de la pauvreté aux yeux du luxe, rappelait le riche à des idées de souffrance et de commisération. Nos poëtes connaissaient bien peu leur art lorsqu'ils se moquaient de ces monts du Calvaire, de ces missions, de ces retraites qui retraçaient parmi nous les sites de l'Orient, les mœurs des solitaires de la Thébaïde, les miracles d'une religion divine, et le souvenir d'une

antiquité qui n'est point effacé par celui d'Homère.

Mais ceci rentre dans un autre ordre d'idées et de sentimens, et ne tient plus à la question générale que nous venons d'examiner. Après avoir fait la critique des montagnes, il est juste de finir par leur éloge. J'ai déjà observé qu'elles étaient nécessaires à un beau paysage, et qu'elles devaient former la chaîne dans les derniers plans d'un tableau. Leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables, lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. Ajoutons, si l'on veut, que les montagnes sont la source des fleuves, le dernier asile de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arrêtes de roches, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillemens des vallées des Alpes. A cette condition, je dirai

qu'il y a des montagnes que je visiterais encore avec un plaisir extrême ; ce sont celles de la Grèce et de la Judée.* J'aimerais à parcourir les lieux dont mes nouvelles études me forcent de m'occuper chaque jour ; j'irais volontiers chercher sur le Tabor et le Taygete d'autres couleurs et d'autres harmonies, après avoir peint les monts sans renommée, et les vallées inconnues du Nouveau-Monde.

---

* Le lecteur voudra bien se rappeler que ce sont des souvenirs que nous publions et que ce voyage au Mont Blanc eut lieu quelques années avant que M. de Châteaubriand parcourût la Grèce et la Judée, dont il a publié un voyage qui est entre les mains de tout le monde.

Note de l'Editeur,





SOUVENIRS

D'ANGLETERRE.

SOUVENIRS

D'ANGLETERRE

DE L'ANGLETERRE ET DES ANGLAIS.

Si un instinct sublime n'attachait pas l'homme à sa patrie, sa condition la plus naturelle sur la terre, serait celle de voyageur. Une certaine inquiétude le pousse sans cesse hors de lui ; il veut tout voir, et puis il se plaint quand il a tout vu. J'ai parcouru quelques régions du globe ; mais j'avoue que j'ai mieux observé le désert que les hommes, parmi lesquels, après tout, on trouve souvent la solitude.

J'ai peu séjourné chez les Allemands, les Portugais et les Espagnols, mais j'ai vécu assez

long-temps avec les Anglais. Comme c'est aujourd'hui le seul peuple qui dispute l'empire aux Français,* les moindres détails sur lui deviennent intéressans.

Erasme est le plus ancien des voyageurs que je connaisse, qui nous ait parlé des Anglais. Il n'a vu à Londres, sous Henri VIII, que des barbares et des huttes enfumées. Long-temps après, M. de Voltaire, qui avait besoin d'un parfait philosophe, le plaça parmi les quakers, sur les bords de la Tamise. Les tavernes de la Grande-Bretagne devinrent le séjour des esprits forts, de la vraie liberté, etc., etc. Quoiqu'il soit bien connu que le pays du monde où l'on parle le moins de religion, où on la respecte le plus, où l'on agite le moins de ces questions oiseuses qui troublent les empires, soit l'Angleterre.

Il me semble qu'on doit chercher le secret

* Ces observations sur l'Angleterre ont été écrites dans un temps où toutes les puissances du continent de l'Europe avaient été conquises par les armes de Napoléon, et l'avaient reconnu Empereur.

Note de l'Editeur.

des mœurs des Anglais dans l'origine de ce peuple. Mélange du sang français et du sang allemand, il forme la nuance entre ces deux nations. Leur politique, leur religion, leur militaire, leur littérature, leurs arts, leur caractère national me paraissent placés dans ce milieu ; ils semblent réunir en partie, à la simplicité, au calme, au bon sens, au mauvais goût germanique, l'éclat, la grandeur, l'audace et la vivacité de l'esprit français.

Inférieurs à nous, sous plusieurs rapports, ils nous sont supérieurs en quelques autres, particulièrement en tout ce qui tient au commerce et aux richesses. Ils nous surpassent encore en propreté ; et c'est une chose remarquable, que ce peuple qui paraît si pesant, a, dans ses meubles, ses vêtemens, ses manufactures, une élégance qui nous manque. On dirait que l'Anglais met dans le travail des mains, la délicatesse que nous mettons dans celui de l'esprit.

Le principal défaut de la nation anglaise, c'est l'orgueil, et c'est le défaut de tous les hommes. Il domine à Paris, comme à Londres, mais modifié par le caractère français, et trans-

formé en amour-propre. L'orgueil pur appartient à l'homme solitaire, qui ne déguise rien, et qui n'est obligé à aucun sacrifice ; mais l'homme qui vit beaucoup avec ses semblables est forcé de dissimuler son orgueil, et de le cacher sous les formes plus douces et plus variées de l'amour-propre. En général, les passions sont plus dures et plus soudaines chez l'Anglais ; plus actives et plus rafinées chez le Français. L'orgueil du premier veut tout écraser en un instant ; l'amour-propre du second mine tout avec lenteur. En Angleterre, on hait un homme pour un vice, pour une offense ; en France, un pareil motif n'est pas nécessaire. Les avantages de la figure ou de la fortune, un succès, un bon mot suffisent. Cette haine qui se forme de mille détails honteux n'est pas moins implacable que la haine qui naît d'une plus noble cause. Il n'y a point de si dangereuses passions, que celles qui sont d'une basse origine ; car elles sentent cette bassesse, et cela les rend furieuses. Elles cherchent à la couvrir sous des crimes. et à se donner par les effets, une sorte d'épouvantable grandeur qui leur manque par le principe. C'est ce qu'a prouvé la révolution.

L'éducation commence de bonne heure en Angleterre. Les filles sont envoyées à l'école, dès leur plus tendre jeunesse. Vous voyez quelquefois des groupes de ces petites anglaises, toutes en grands mantelets blancs, un chapeau de paille, noué sous le menton avec un ruban, une corbeille passée au bras, et dans laquelle sont des fruits et un livre ; toutes rougissant, lorsqu'on les regarde. Quand j'ai revu nos petites françaises coïffées à l'*huile antique*, relevant la queue de leur robe, regardant avec effronterie, frédonnant des airs d'amour et prenant des leçons de déclamation, j'ai regretté la gaucherie et la pudeur des petites anglaises : un enfant sans innocence, est une fleur sans parfum.

Les garçons passent aussi leur première jeunesse à l'école, où ils apprennent le grec et le latin. Ceux qui se destinent à l'église ou à la carrière politique, vont de là aux universités de Cambridge ou d'Oxford. La première est particulièrement consacrée aux mathématiques en mémoire de Newton. Mais, en général, les Anglais estiment peu cette étude, qu'ils croient très-dangereuse aux bonnes mœurs, quand elle est portée

trop loin. Ils pensent que les sciences dessèchent le cœur, désenchantent la vie, mènent les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme à tous les crimes. Les belles-lettres, au contraire, disent-ils, rendent nos jours merveilleux, attendrissent nos âmes, nous font pleins de foi envers la divinité, et conduisent ainsi par la religion, à la pratique de toutes les vertus.*

L'agriculture, le commerce, le militaire, la religion, la politique, telles sont les carrières ouvertes à l'Anglais devenu homme. Est-on ce qu'on appelle un *gentleman farmer* (un gentilhomme cultivateur) on vend son blé, on chasse le renard ou la perdrix en automne, on mange l'oie grasse à Noël, on chante le *roast beef of old England*; on se plaint du présent, on vante le passé, qui ne valait pas mieux, et le tout en maudissant Pitt et la guerre, qui augmente le prix du vin de Porto; on se couche ivre, pour recommencer le lendemain la même vie.

L'état militaire, quoique si brillant sous la reine Anne, était tombé dans un discrédit, dont

* Vid. Gibbon, litt. etc.

la guerre actuelle l'a relevé. Les Anglais ont été long-temps sans songer à tourner leurs forces vers la marine. Ils ne voulaient se distinguer que comme puissance continentale. C'était un reste des vieilles opinions, qui tenaient le commerce à déshonneur. Les Anglais ont toujours eu comme nous, une physionomie historique, qui les distingue dans tous les siècles. Aussi c'est la seule nation qui, avec la française, mérite proprement ce nom en Europe. Quand nous avions notre Charlemagne, ils avaient leur Alfred. Leurs archers balançaient la renommée de notre infanterie gauloise ; leur Prince Noir le disputait à notre Duguesclin, et leurs Malborough à nos Turenne. Leurs révolutions et les nôtres se suivent ; nous pouvons nous vanter de la même gloire, et déplorer les mêmes crimes et les mêmes malheurs.

Depuis que l'Angleterre est devenue puissance maritime, elle a deployé son génie particulier dans cette nouvelle carrière. Ses marins sont distingués de tous les marins du monde, la discipline de ses vaisseaux est singulière. Le matelot anglais est absolument esclave. Mis à

bord de force, obligé de servir malgré lui, cet homme si indépendant, tandis qu'il est laboureur, semble perdre tous ses droits à la liberté, aussitôt qu'il devient matelot. Ses supérieurs appesantissent sur lui le joug le plus dur et le plus humiliant.* Comment des hommes si orgueilleux et si maltraités se soumettent-ils à une pareille tyrannie ? C'est là le miracle d'un gouvernement libre, c'est que le nom de la loi est tout-puissant dans ce pays ; et quand elle a parlé, nul ne résiste.

Je ne crois pas, que nous puissions, ni même que nous devions jamais transporter la discipline anglaise sur nos vaisseaux. Le Français, spirituel, franc, généreux, veut approcher de son chef; il le regarde comme son camarade encore plus que comme son capitaine. D'ailleurs, une servitude aussi absolue que celle du matelot anglais, ne peut émaner que d'une au-

---

* En contemplant ce portrait surchargé des braves marins Anglais, il faut que le lecteur se rappelle qu'il est tracé par un homme qui, s'il n'est pas né en France, y est du moins naturalisé.

Note de l'Editeur.

torité civile ; or, il serait à craindre qu'elle ne fût méprisée de nos marins. Car malheureusement le Français obéit plutôt à l'homme qu'à la loi ; et ses vertus sont plus des vertus privées que des vertus publiques.

Nos officiers de mer étaient plus instruits que les officiers anglais. Ceux-ci ne savent que leurs manœuvres, ceux-là étaient des mathématiciens et des hommes savans dans tous les genres. En général, nous avons déployé dans notre marine notre véritable caractère. Nous y paraissons comme guerriers et comme artistes. Aussitôt que nous aurons des vaisseaux, nous reprendrons notre droit d'aînesse sur l'océan, comme sur la terre. Nous pourrons faire aussi des observations astronomiques et des voyages autour du monde ; mais pour devenir jamais un peuple de marchands, je crois que nous pouvons y renoncer d'avance. Nous faisons tout par génie et par inspiration ; mais nous mettons peu de suite à nos projets. Un grand homme en finance, un homme hardi en entreprises commerciales, s'élèvera peut-être parmi nous ; mais son fils poursuivra-t-il la même carrière, et ne

pensera-t-il pas à jouir de la fortune de son père, au lieu de songer à l'augmenter? Avec un tel esprit, une nation ne devient point mercantile ; le commerce a toujours eu chez nous je ne sais quoi de poétique et de fabuleux, comme le reste de nos mœurs. Nos manufactures ont été créées par enchantement ; elles ont jeté un grand éclat, et puis elles se sont éteintes. Tant que Rome fut prudente, elle se contenta des Muses et de Jupiter, et laissa Neptune à Carthage. Ce dieu n'avait après tout que le second empire, et Jupiter lançait aussi la foudre sur l'océan.

Le clergé anglican est instruit, hospitalier et généreux. Il aime sa patrie et sert puissamment au maintien des lois. Malgré les différences d'opinion il a reçu le clergé français avec une charité vraiment chrétienne. L'université d'Oxford a fait imprimer à ses frais et distribuer *gratis* aux pauvres curés, un nouveau testament latin, selon la version romaine, avec ces mots ; *à l'usage du clergé catholique, exilé pour la religion.* Rien n'est plus délicat et plus touchant. C'est sans doute un beau spectacle pour la philosophie, que de voir, à la fin du 18e siècle, un

clergé *anglican* donner l'hospitalité à des prêtres *papistes*, souffrir l'exercice public de leur culte et même l'établissement de quelques communautés. Etrange vicissitude des opinions et des affaires humaines ! Le cri, un *pape* ! un *pape !* a fait la révolution sous *Charles I, et Jacques II perdit sa couronne pour avoir protégé la religion catholique* !

Ceux qui s'effrayent au seul mot de religion ne connaissent guère l'esprit humain ; ils voient toujours cette religion telle qu'elle était dans les âges de fanatisme et de barbarie, sans songer qu'elle prend, comme toute autre institution, le caractère des siècles où elle passe.

Toutefois le clergé anglais n'est pas sans défaut. Il néglige trop ses devoirs, il aime trop le plaisir, il donne trop de bals, il se mêle trop aux fêtes du monde. Rien n'est plus choquant pour un étranger que de voir un jeune *ministre* promener lourdement une jolie femme entre les deux files d'une contre danse anglaise. Il faut qu'un prêtre soit un personnage tout divin : il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère, qu'il vive retiré dans les mystères du

temple, et que ses apparitions soient rares parmi les hommes; qu'il ne se montre enfin au milieu du siècle que pour faire du bien aux malheureux. C'est à ce prix qu'on accorde au prêtre le respect et la confiance; il perdra bientôt l'un et l'autre, s'il est assis au festin à nos côtés, si on se familiarise avec lui, s'il a tous les vices du temps, et qu'on puisse un moment le soupçonner faible et fragile comme les autres hommes.

Les Anglais déploient une grande pompe dans leurs fêtes religieuses; ils commencent même à orner leurs temples de tableaux. Ils ont à la fin senti qu'une religion sans culte n'est que le songe d'un froid enthousiaste, et que l'imagination de l'homme est une faculté qu'il faut nourrir comme la raison.

L'émigration du clergé français a beaucoup servi à répandre ces idées. On peut remarquer que par un retour naturel vers les institutions de leurs pères, les Anglais se plaisaient depuis long-temps à mettre en scène, sur leur théâtre et dans les livres, la religion romaine.

Dans ces derniers temps, le catholicisme apporté à Londres, par les prêtres exilés de

France, se montre aux Anglais précisément comme dans leurs romans, à travers le charme des ruines et la puissance des souvenirs. Tout le monde a voulu entendre l'oraison funèbre d'une fille de France, prononcée à Londres par un évêque émigré, dans une écurie.

L'église anglicane a surtout conservé pour les morts la plus grande partie des honneurs que leur rend l'église romaine.

Dans toutes les grandes villes d'Angleterre il y a des hommes appelés *undertakers* (entrepreneurs) qui se chargent des pompes funèbres. On lit souvent sur leurs boutiques : *King's Coffin-maker :* Faiseur de cercueils du roi ; ou bien, *Funerals performed here*, mot-à-mot : Ici on représente des funérailles. Il y a long-temps qu'on ne voit plus parmi nous que des représentations de la douleur, et il faut bien acheter des larmes quand personne n'en donne à nos cendres. Les derniers devoirs qu'on rend aux hommes seraient bien tristes s'ils étaient dépouillés des signes de la religion. La religion a pris naissance aux tombeaux, et les tombeaux ne peuvent se passer d'elle. Il est beau que le cri de l'espérance s'élève du fond d'un cercueil ; il

est beau que le prêtre du Dieu vivant escorte la cendre de l'homme à son dernier asile ; c'est en quelque sorte l'immortalité qui marche à la tête de la mort.

La vie politique d'un Anglais est bien connue en France, mais ce qu'on ignore assez généralement, ce sont les partis qui divisent le parlement aujourd'hui.

Outre le parti de l'opposition et le parti du ministère, il y en a un troisième qu'on peut appeler des *Anglicans*, et à la tête duquel se trouve *M. Wilberforce*. C'est une centaine de membres qui tiennent fortement aux mœurs antiques et surtout à la religion. Leurs femmes sont vêtues comme des quakeresses, ils affectent eux-mêmes une rigoureuse simplicité, et donnent une grande partie de leur revenu aux pauvres : M. Pitt est de leur secte. Ce sont eux qui l'avaient porté et qui l'ont soutenu au ministère ; car, en se jetant d'un côté ou de l'autre, ils sont à-peu-près sûrs de déterminer la majorité. Dans la dernière affaire d'Irlande, ils ont été alarmés des promesses que M. Pitt avait faites aux catholiques, ils l'ont menacé de passer à l'opposition. Alors le ministre a donné habilement sa retraite,

pour conserver ses amis dont l'opinion est intérieurement la sienne, et pour se tirer du pas difficile où les circonstances l'avaient engagé. Si le bill passe en faveur des catholiques, il n'en aura pas l'odieux vis-à-vis des anglicans; si, au contraire, il est rejeté, les catholiques irlandais ne pourront l'accuser de manquer à sa parole... On a demandé, en France, si M. Pitt avait perdu son crédit en perdant sa place; un seul fait aurait dû répondre à cette question: *M. Pitt est encore membre de la chambre des communes.* Quand on le verra devenir pair et passer à la chambre haute, sa carrière politique sera finie.

C'est à tort que l'on croit ici quelque influence à la pure opposition. Elle est absolument tombée dans l'opinion publique; elle n'a ni grands talens, ni véritable patriotisme. M. Fox lui-même ne peut plus rien pour elle; il a perdu presque toute son éloquence, l'âge et des excès de table la lui ont enlevée. On sait que c'est son amour propre blessé, plus encore qu'aucune autre raison qui l'a tenu si long-temps éloigné du parlement.

Le bill qui exclut de la chambre des communes tout membre engagé dans les ordres sacrés, a été aussi mal interprété à Paris. On ne savait pas que ce bill n'a d'autre but que d'éloigner *M. Horn Tooke*, homme d'esprit, et violent ennemi du gouvernement ; jadis dans les ordres, ensuite réfractaire ; autrefois ami de la puissance jusqu'au point d'avoir été attaqué dans les lettres de Junius, ensuite devenu l'apôtre de la liberté, comme tant d'autres.

Le parlement a perdu, dans M. Burke, un de ses membres les plus distingués. Il détestait la révolution ; mais il faut lui rendre cette justice qu'aucun anglais n'a plus aimé les Français en particulier, et plus applaudi à leur valeur et à leur génie. Quoiqu'il fût peu riche, il avait fondé une école pour les petits Français expatriés, et il y passait des journées entières à admirer l'esprit et la vivacité de ces enfans. Il racontait souvent à ce sujet une anecdote. Ayant mené le fils d'un lord à cette école, les pauvres orphelins lui proposèrent de jouer avec eux. Le lord ne le voulut pas : " *Je n'aime pas les Français, moi,*" répétait-il avec humeur. Un petit

garçon n'en pouvant tirer que cette réponse, lui dit : « Cela n'est pas possible ; vous avez un trop bon cœur pour nous haïr. Votre seigneurie ne prendrait-elle point sa crainte pour sa haine ? »

Il faudrait maintenant parler de la littérature et des gens de lettres ; mais cela nous menerait trop loin et demande un article à part. Je me contenterai de rapporter quelques jugemens littéraires qui m'ont fort étonné, parce qu'ils sont en contradiction directe avec nos opinions reçues.

Richardson est peu lu ; on lui reproche d'insupportables longueurs et de la bassesse de style. *Hume* et *Gibbon* ont, dit-on, perdu le génie de la langue anglaise, en remplissant leurs écrits d'une foule de gallicismes ; on accuse le premier d'être lourd et immoral. Pope ne passe que pour un versificateur exact et élégant. *Johnson* prétend que son *Essai sur l'Homme* n'est qu'un recueil de lieux communs, mis en beaux vers. C'est à Dryden et à Milton qu'on donne exclusivement le titre de poète. Le *Spectateur* est presque oublié. On entend rarement parler

de *Locke* qui est regardé comme un assez faible *idéologue*. Il n'y a que les savans de profession qui lisent *Bacon*. *Shakespeare* seul conserve son empire. On en sentira aisément la raison par le trait suivant.

J'étais au théâtre de *Coventgarden* qui tire son nom, comme on sait, du jardin d'un ancien couvent où il est bâti. Un homme fort bien mis était assis auprès de moi ; il me demande, *Quelle est la salle où il se trouve*. Je le regarde avec étonnement et je lui réponds : " Mais vous êtes à Coventgarden. "*Pretty garden, indeed ;*" Joli jardin, en vérité ! s'écrie-t-il en éclatant de rire et me présentant une bouteille de rhum. C'était un matelot de la cité, qui passant par hasard dans la rue à l'heure du spectale, et voyant la foule se presser à une porte, était entré là pour son argent, sans savoir de quoi il s'agissait.

Comment les Anglais auraient-ils un théâtre supportable, quand leurs parterres sont composés de juges arrivant du Bengale ou de la côte de Guinée, qui ne savent seulement pas où ils sont ? Shakespeare doit régner éternellement chez un pareil peuple. On croit tout justifier en

disaut que les folies du tragique anglais sont dans la nature. Quand cela serait vrai ; ce ne sont pas toujours les choses naturelles qui touchent. Il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente, sèche les pleurs qu'on versait pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut ; il veut surtout admirer : il a en soi un élan vers je ne sais quelle beauté inconnue pour laquelle il fut peut-être créé dans son origine.

Il y a même quelque chose de plus grave. Un peuple qui a toujours été à-peu-près barbare dans les arts, peut continuer à admirer des productions barbares, sans que cela tire à conséquence ; mais je ne sais jusqu'à quel point une nation qui a des chefs-d'œuvre en tous genres, peut revenir à l'amour des monstres, sans exposer ses mœurs. C'est en cela que le penchant pour Shakespeare est bien plus dangereux en France qu'en Angleterre. Chez les Anglais il n'y a qu'ignorance, chez nous il y a dépravation. Dans un siècle de lumières, les bonnes mœurs d'un peuple très-poli tiennent plus au bon goût qu'on ne pense. Le mauvais goût alors qui a

tant de moyens de se redresser, ne peut dépendre que d'une fausseté ou d'un biais naturel dans les idées: or, comme l'esprit agit incessamment sur le cœur, il est difficile que les voies du cœur soient droites, quand celles de l'esprit sont tortueuses. Celui qui aime la laideur n'est pas fort loin d'aimer le vice ; quiconque est insensible à la beauté, peut bien méconnaître la vertu. Le mauvais goût et le vice marchent presque toujours ensemble; le premier n'est que l'expression du second, comme la parole rend la pensée.

Je terminerai cette notice par quelques mots sur le sol, le ciel, et les monuments de l'Angleterre.

Les campagnes de cette île sont presque sans oiseaux, les rivières petites ; cependant leurs bords ont quelque chose d'agréable par leur solitude. La verdure est très-animée ; il y a peu ou point de bois ; mais chaque propriété étant fermée d'un fossé planté, quand vous regardez du haut d'une éminence, vous croyez être au milieu d'une forêt. L'Angleterre ressemble assez, au premier coup-d'œil, à la Bretagne : des bruyères et des champs entourés d'arbres.

Le ciel de ce pays est moins élevé que le nôtre ; son azur est plus vif, mais moins transparent. Les accidens de lumière y sont plus beaux à cause de la multitude des nuages. En été quand le soleil se couche, à Londres, par delà les bois de Kensington, on jouit quelquefois d'un spectacle fort pittoresque. L'immense colonne de fumée de charbon qui flotte sur la cité, représente ces rochers noirs, enluminés de pourpre, qu'on voit dans nos décorations du Tartare ; tandis que les vieilles tours de Westminster, couronnées de nuages et rougies par les derniers feux du soleil, s'élèvent au-dessus de la ville, du palais et du parc de *Saint-James*, comme un grand monument de la mort, qui semble dominer tous les monumens des hommes.

Saint-Paul est le plus bel édifice moderne, et Westminster le plus bel édifice gothique de l'Angleterre. Je parlerai peut-être un jour de ce dernier. Souvent, en revenant de mes courses autour de Londres, j'ai passé derrière White-hall, dans l'endroit où Charles fut décapité. Ce n'est plus qu'une cour abandonnée, où l'herbe croît entre les pierres. Je m'y suis quelquefois

arrêté pour entendre le vent gémir autour de la statue de Charles second qui montre du doigt la place où périt son père. Je n'ai jamais vu dans ces lieux que des ouvriers qui taillaient des pierres, en sifflant. Leur ayant demandé un jour ce que signifiait cette statue, les uns purent à peine me le dire, et les autres n'en savaient pas un mot. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie humaine et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée. A ces générations divisées par les haines politiques, ont succédé des générations indifférentes au passé, mais qui remplissent le présent de nouvelles inimitiés qui oublieront encore les générations qui doivent suivre.

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE.

1. YOUNG.

Lorsqu'un écrivain a formé une école nouvelle, et qu'après un demi siècle de critique on le trouve encore en possession d'une grande renommée, il importe aux lettres de rechercher la cause de ce succès, quand il n'est dû ni à la grandeur du génie, ni à la perfection du goût et de l'art.

Quelques situations tragiques, quelques mots sortis des entrailles de l'homme, je ne sais quoi de vague et de fantastique dans les scènes des bois, des bruyères, des vents, des spectres des tempêtes, expliquent la célébrité de Shakespeare.

Young qui n'a rien de tout cela, doit peut-être une grande partie de sa réputation au beau tableau que présente l'ouverture de ses *Nuits*

ou de ses *Complaintes*. Un ministre du Tout-Puissant, un vieux père, qui a perdu sa fille unique s'éveille au milieu des nuits pour gémir sur des tombeaux; il associe la Mort au Temps et à l'Eternité, la seule chose que l'homme ait de grand en soi-même, je veux dire la douleur. Ce tableau frappe d'abord, et l'impression en est durable.

Mais avancez un peu dans ces nuits, quand l'imagination, éveillée par le début du poète, a déjà créé tout un monde de pleurs et de rêveries, vous ne trouverez plus rien de ce que l'on vous a promis. Vous voyez un homme qui tourmente son esprit dans tous les sens pour enfanter des idées tendres et tristes, et qui n'arrive qu'à une philosophie morose. Young que le fantôme du monde poursuivait jusqu'au milieu des tombeaux ne décèle, dans toutes ses déclamations sur la mort, qu'une ambition trompée. Point de naturel dans la sensibilté; point d'idéal dans sa douleur. C'est toujours une main pesante qui se traîne sur la lyre.

Young a surtout cherché à donner à ses méditations le caractère de la tristesse. Or ce

caractère se tire de trois sources: les scènes de la nature, le vague des souvenirs et les pensées de la religion.

Quant aux scènes de la nature, Young a voulu les faire servir à ses plaintes, mais je ne se sais s'il a réussi. Il apostrophe la lune, il parle à la nuit et aux étoiles, et l'on ne se sent point ému. Je ne pourrais dire où gît cette tristesse, qu'un poète fait sortir des tableaux de la nature; mais il est certain qu'il la retrouve à chaque pas. Il unit son âme au bruit des vents, qui lui rappelle des idées de solitude; une onde qui fuit, c'est la vie; une feuille qui tombe, c'est l'homme. Cette tristesse est cachée, pour le poète, dans tous les déserts; c'est l'*Echo* de la fable desséchée par la douleur, et habitante invisible de la montagne.

La réflexion dans le chagrin doit toujours prendre la forme du sentiment et de l'image; et dans Young, au contraire, le sentiment se change en réflexion et en raisonnement. Si j'ouvre la première complainte, je lis:

From short (as usual) and disturb'd repose
I wake: how happy they who wake no more!

Yet that were vain, if dreams infest the grave.
I wake emerging from a sea of dreams
Tumultuous; where my wreck desponding thought
From wave to wave of fancy'd misery
At random drove, her helm of reason lost.
. . . .
The day too short for my distress; and night
Ev'n in the zenith of her dark domain
Is sunshine to the colour of my fate.

" D'un repos court et troublé je m'éveille. Oh heureux ceux qui ne se réveillent plus! encore cela même est-il vain, si les rêves habitent au tombeau! Je sors d'une mer troublée de songes, où ma pensée, triste et submergée, privée du gouvernail de sa raison, flotte au gré des vagues d'une misère imaginaire. La nuit est trop courte pour ma tristesse; et la nuit, même au zénith de son noir domaine, est un soleil auprès de la couleur de mon sort."

Est-ce là le langage de la douleur? Je sais que la traduction mot à mot, ne rend ni la nuance de l'expression, ni l'harmonie du style; mais une traduction littérale n'est jamais ridicule, quand le texte ne l'est pas. Qu'est-ce que c'est qu'une *pensée sans gouvernail flottant de vague en vague sur une mer de malheur imaginaire?* Qu'est-ce

qu'*une nuit qui est un soleil* auprès de la *couleur d'un sort!* Le seul trait remarquable de ce morceau, c'est le sommeil du tombeau, *peut être aussi troublé par des songes.* Mais cela rappelle trop le mot de Hamlet. *To sleep! to dream!* Dormir! rêver!

Ossian se lève aussi au milieu de la nuit pour pleurer; mais Ossian pleure.

" *Lead, son of Alpin, lead the aged to the woods. The winds begin to rise. The dark wave of the lake resounds. Bends there not a tree from Mera with its branches bare? It beats, son of Alpin, in the rustling blast. My harp hangs on a blasted branch. The sound of its strings is mournfull. Does the wind touch thee, O harp! or is it some passing ghost! It is the hand of Malvina! But bring me the harp, son of Alpin; another song shall arise. My soul shall depart in the sound; my fathers shall hear it in their airy hall. Their dim faces shall hang, with joy; from their cloud, and their hands receive their son.*"

" Conduis-moi, fils d'Alpin, conduis le vieillard à ses bois. Les vents se lèvent, les flots

noires du lac murmurent. Ne vois-tu pas sur le sommet de Mora un arbre qui sincline avec toutes ses branches dépouillées ? Il t'incline, o fils d'Alpin, sous le bruyant tourbillon. Ma harpe est suspendue à l'une de ses branches desséchées. Le son de ses cordes est triste. O harpe, le vent l'a-t-il touchée, ou bien est-ce un léger fantôme? C'est la main de Malvina! donne-moi la harpe, fils d'Alpin. Il faut qu'un autre chant s'élève ! mon âme s'envolera au milieu des sons. Mes pères entendront ces soupirs dans leur salle aërienne. Du fond de leurs nuages ils pencheront avec joie leurs visages obscurs, et leurs bras recevront leur fils."

Voilà des images tristes, voilà de la rêverie.

Les Anglais conviennent que la prose d'Ossian est aussi poétique que les vers, et qu'elle en a toutes les inversions. Or, on voit que la traduction littérale est ici très-supportable. Ce qui est beau, simple et naturel, l'est dans toutes les langues. On croit généralement que ces images mélancoliques, empruntées des vents, de la lune, des nuages, ont été inconnues des anciens ; il y en a pourtant quelques exemples dans Homère, et surtout un charmant dans Vir-

gile. Enée aperçoit l'ombre de Didon dans l'épaisseur d'une forêt, *comme on voit, ou comme on croit voir la lune nouvelle se lever au milieu des nuages.*

Qualem primo qui surgere mense
Aut videt, aut vidisse putat per nubila lunam.

Remarquez toutes les circonstances: c'est la lune qu'*on voit ou qu'on croit voir* se lever à travers les nnages: l'ombre de Didon est déjà réduite à bien peu de chose. Mais cette lune est dans sa première phase. Qu'est-ce donc que cet astre lui-même?—L'ombre de Didon ne semble-t-elle pas s'évanouir? On retrouve ici Ossian dans Virgile; mais c'est Ossian sous le ciel de Naples, sous un ciel où la lumière est plus pure et les vapeurs plus transparentes.

Young a donc premièrement ignoré, ou plutôt mal exprimé cette tristesse qui se nourrit du spectacle de la nature, et qui, douce ou majestueuse, suit le cours naturel des sentimens. Combien Milton est supérieur au chantre des Nuits, dans la noblesse de la douleur! Rien n'est beau comme ces quatre vers qui terminent le Paradis-Perdu:

The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and providence their guide:
They, hand in hand, with wandering steps and slow,
Through Eden took their solitary way.

" Le monde entier s'ouvrit devant eux. Ils pouvaient y choisir un lieu de repos, la Providence était leur senl guide: Eve et Adam, se tenant par la main, et marchant à pas lents et indécis, prirent à travers Eden leur chemin solitaire."

On voit toutes les solitudes du monde ouvertes devant notre premier père, toutes ces mers qui baignent des côtes inconnues; toutes ces forêts qui se balanceut sur un globe inhabité, et l'homme laissé seul avec son péché au milieu des déserts de la création.

Harvey, dans ses méditations (quoique d'un génie moins élevé que l'auteur des Nuits) a quelquefois montré une sensibilité plus douce et plus vraie. On connaît ces vers sur l'enfant qui *goûte à la coupe de la vie*:

Mais sentant sa liqueur d'amertume suivie,
Il détourna la tête, et regardant les cieux,
Pour jamais au soleil il referma les yeux.

Le docteur Beattie, poëte écossais a répandu dans son *Minstrel* la rêverie la plus aimab le

C'est la peinture des premiers effets de la muse sur un jeune barde de la montagne, qui ignore encore le génie dont il est tourmenté. Tantôt le poète futur va s'asseoir au bord des mers pendant une tempête, tantôt il quitte les jeux du village pour aller entendre à l'écart et dans le lointain le son des musettes. Young était peut-être appelé par la nature à traiter de plus hauts sujets ; mais alors ce n'était pas le poète complet. Milton qui a chanté les douleurs du premie rhomme, a aussi soupiré le *Penseroso*.

Ceux de nos bons écrivains qui ont connu le charme de la rêverie, out prodigieusement surpassé le docteur anglais. Chaulieu a mêlé, comme Horace, les pensées de la mort aux illusions de la vie. Ces vers, si connus, valent, pour la mélancolie, toutes les exagérations du poète d'Albion :

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'eutretiens jamais ma peusée
Que du murmure de ton eau.

Foutenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes ayeux.

Muses qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir ;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Et l'inimitable La Fontaine, comme il sait rêver aussi!

Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices !

C'est un grand poète que celui qui a fait de pareils vers.

La page la plus rêveuse d'Young ne peut-être comparée à ce passage de J. J. Rousseau.

« Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelqu'asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens, et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par in-

intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvemens internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image: mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point, qu'appelé par l'heure et le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts."

Ce passage de Rousseau me rappelle qu'une nuit, étant couché dans une cabane, en Amérique, j'entendis un murmure extraordinaire qui venait d'un lac voisin. Prenant ce murmure pour l'avant-coureur d'un orage, je sortis de la hutte pour regarder le ciel. Jamais je n'ai vu de nuit plus belle et plus pure. Le lac s'étendait tranquille, et répétait la lumière de la lune, qui brillait sur les pointes des montagnes et sur les forêts du désert. Un canot indien

traversait les flots en silence. Le bruit que j'avais entendu provenait du flux du lac, qui commençait à s'élever, et qui imitait une sorte de gémissement sous les rochers du rivage. J'étais sorti de la hutte avec l'idée d'une tempête ; qu'on juge de l'impression que fit sur moi le calme et la sérénité de ce tableau ; ce fut comme un enchantement.

Young a mal profité, ce me semble, des rêveries qu'inspirent de pareilles scènes, parce que son génie manquait éminemment de tendresse. Par la même raison, il a échoué dans cette seconde sorte de tristesse, que j'ai appelée tristesse des souvenirs.

Jamais le chantre des Tombeaux n'a de ces retours attendrissans vers le premier âge de la vie, alors que tout est innocence et bonheur. Il ignore les souvenirs de la famille et du toit paternel ; il ne connaît point les regrets pour les plaisirs et les jeux de l'enfance ; il ne s'écrie point comme le chantre des saisons :

Welcome, kindred glooms !
Congenial horrors, hail ! with frequent foot,
Pleased have I, in my chearful morn of life,

When nursed by careless solitude I liv'd,
And sung of nature with unceasing joy,
Pleas'd have I wander'd thro' your rough domain;
Trod the pure virgin snows, myself pure, etc.

" Ombres propices des hivers, agréables horreurs, je vous salue! Combien de fois au matin de ma vie, lorsque rempli d'insouciance et nourri par la solitude, je chantois la nature dans une extase sans fin, combien de fois n'ai-je point erré avec ravissement dans les régions des tempêtes, foulant les neiges virginales, moi-même aussi pur qu'elles!"

Gray, dans son ode sur une vue lointaine du collége d'Eton, a répandu cette même douceur des souvenirs :

Ah! happy hills, ah pleasing shade,
Ah! fields belov'd in vain,
Where once my careless childhood stray'd
A stranger yet to pain!
I feel the gales that from you blow
....
My weary soul they seem to sooth,
And redolent of joy and youth
To breath a second spring.

" O heureuse colline! ô doux ombrage! ô champs aimés envain! Champs où se joua ma

tranquille enfance, encore étrangère aux douleurs. Je sens les vents qui soufflent de vos bocages.... Ils semblent ranimer mon âme fatiguée, et parfumés de joie et de jeunesse, m'apporter un second printemps !"

Quant aux souvenirs du malheur, ils sont nombreux dans le poète anglais. Mais pourquoi semblent-ils encore manquer de vérité comme tout le reste ? Pourquoi le lecteur ne peut-il s'intéresser aux larmes du chantre des Nuits ? Gilbert expirant à la fleur de son âge, dans un hôpital, et se rappelant l'abandon où ses amis l'ont laissé, attendrit tous les cœurs.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Adieu, champs fortunés ; adieu, douce verdure ;
Adieu, riant exil des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature
Adieu pour la dernière fois !

Ah puissent voir long-temps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux,
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux !

Voyez dans Virgile les femmes troyennes, assises au bord de la mer, et *qui regardent en pleurant l'immensité des flots.*

Cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes.

Quelle beauté d'harmonie! comme elle peint les vastes solitudes de l'Océan! Quel souvenir de la patrie perdue! que de douleurs dans ce seul regard jeté sur la face des mers, et que le *flentes*, qui en est l'effet, est triste!

M. de Parny a su faire entrer dans une autre espèce de sentiment le charme attendrissant des souvenirs. Sa complainte sur le tombeau d'Emma est pleine de cette douce mélancolie qui caractérise les écrits du seul poète élégiaque de la France.

L'amitié même, oui, l'amitié volage,
A rappelé le folâtre enjouement,
D'Emma mourante elle a chassé l'image,
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Charmante Emma, jeune et constante amie!
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux,
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie!

La muse du chantre d'Eléonore nourissait ses rêveries sur les mêmes rochers où *Paul*, la

tête appuyée sur sa main, regardait fuir le vaisseau qui emportait *Virginie*. Héloise, dans les cloîtres du Paraclet, ranimait toutes ses douleurs et tout son amour à la seule pensée d'Abeilard. Les souvenirs sont comme les échos des passions; et les sons qu'ils répètent prennent, par l'éloignement, quelque chose de vague et de mélancolique, qui les rend plus séduisans que l'accent des passions mêmes. Il me reste à parler de la tristesse religieuse.

En exceptant Gray et Hervey, je ne connais parmi les écrivains protestans, que M. Necker qui ait répandu quelque tendresse sur les sentimens tirés de la religion. On sait que Pope était catholique, que Dryden le fut par intervalles, et l'on croit que Shakespeare appartenait aussi à l'église Romaine. Un père enterrant furtivement sa fille dans une terre étrangère, quel beau texte pour un ministre chrétien ! Et cependant si vous ôtez la comparaison touchante du rossignol (comparaison prodigieusement embellie par le traducteur, comme on va le voir à l'instant), il reste à peine quelques traits touchans dans la Nuit intitulée Narcisse. Young verse moins de

larmes sur la tombe de sa fille unique que Bossuet sur le cercueil de Madame Henriette.

Sweet harmonist! and beautiful as sweet!
And young as beautiful! and soft as young!
And gay as soft! and innocent as gay!
And happy (if ought happy here) as good.
For fortune fond had built her nest on high.
Like birds quite exquisite of note and plume
Transfix'd by fate (who loves a lofty mark)
How from the summit of the grove she fell,
And left it unharmonious! All its charm
Extinguish'd in the wonders of her song!
Her song still vibrates in my ravish'd ear
Still melting there, and with voluptuous pain
(O to forget her!) trilling thro' my heart.

“ Fille de l'harmonie! tu étais belle autant qu'aimable, jeune autant que belle, douce autant que jeune. Ta gaieté égalait ta douceur, et ton innocence ta gaieté. Pour ton bonheur (s'il est quelque bonheur ici-bas) il était égal à ta bonté; car la fortune avait bâti ton nid sur des lieux élevés. Commes des oiseaux éclatans par le chant et le plumage sont frappés par le sort (qui aime un but élevé), tu es tombée du haut du bocage, et tu l'a laissé sans harmonie! Tous

ses charmes ont disparu avec la merveille de tes concerts! Ta voix résonne encore à mon oreille ravie (O! comment pourrais-je l'oublier!) elle attendait encore mon âme, elle fait encore frémir mon cœur d'une douleur voluptueuse."

Ce morceau, sauf erreur, me semble tout-à-fait intolérable ; et c'est cependant un des plus beaux dans la traduction de M. Le Tourneur. Si j'avais suivi un rigoureux mot-à-mot, ce serait bien pis encore. Est-ce là le langage d'un père ? *Une fille de l'harmonie* (sweet harmonist, *douce musicienne) qui est belle autant qu'aimable, jeune autant que belle, douce autant que jeune, gaie autant que douce, innocente autant que gaie.* Est-ce ainsi que la mère d'Euryale déplore la perte de son fils, ou que Priam gémit sur les restes d'Hector? M. Le Tourneur a montré beaucoup de goût en transformant en un *rossignol atteint par le plomb* du chasseur ces oiseaux *frappés par le sort, qui aime un but élevé.* Il faut toujours proportionner le moyen à la chose, et ne pas prendre un levier pour soulever une paille. Le sort peut disposer d'un empire, changer un monde, élever ou précipiter un grand homme,

mais il ne doit point frapper un oiseau. C'est le *Durus arator*; c'est la *flèche empennée* qui doivent faire gémir les rossignols et les colombes.

Ce n'est pas de ce ton que Bossuet parle de Madame Henriette.

" Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait ; avec quelles grâces ! Vous le savez ! le soir nous la vîmes séchée, et ces fortes expressions, par lesquelles l'écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales. Hélas ! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir.... Telle était l'agréable histoire que nous faisions ; et pour achever ces nobles projets il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment—La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie; la voilà

leurs méditations au désert, et le Parnasse des poètes est aussi une montagne solitaire. Bourdaloue suppliait le chef de son ordre de lui permettre de se retirer du monde. " Je sens que mon corps s'affaiblit et tend vers sa fin, écrivait-il. J'ai achevé ma course : et plût à Dieu que je pusse ajouter, j'ai été fidèle!.. qu'il me soit permis d'employer uniquement pour Dieu et pour moi-même ce qui me reste de vie... Là, oubliant les choses du monde, je passerai devant Dieu toutes les années de ma vie, dans l'amertume de mon âme."...Si Bossuet, vivant au milieu des pompes de Versailles, a su pourtant répandre dans ses écrits une saine et majestueuse tristesse, c'est qu'il avait trouvé dans la religion toute une solitude, c'est que son corps était dans le monde, et son esprit au désert; c'est qu'il avait mis son cœur à l'abri sous les voiles secrets du tabernacle; c'est, comme il l'a dit lui-même de Marie-Thérèse d'Autriche, " qu'on le voyait courir aux autels pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où malgré le tumulte de la cour il trouvait le Carmel d'Elie, le désert de Jean, et la mon-

tagne si souvent témoin des gémissemens de Jésus."

Le docteur Johnson après avoir sévèrement critiqué les Nuits d'Young, finit par les comparer à un jardin chinois. Pour moi tout ce que j'ai voulu dire, c'est que, si nous jugeons avec impartialité les ouvrages étrangers et les nôtres, nous trouverons toujours une immense supériorité du côté de la littérature française ; au moins égaux par la force de la pensée, nous l'emportons toujours par le goût. Or, on ne doit jamais perdre de vue que si le génie enfante, c'est le goût qui conserve. Le goût est le bon sens du génie; sans le goût, le génie n'est qu'une sublime folie. Mais c'est une chose étrange que ce toucher sûr par qui une chose ne rend jamais que le son qu'elle doit rendre, soit encore plus rare que la faculté qui crée. L'esprit et le génie sont répandus en portions assez égales dans les siècles; mais il n'y a dans ces siècles que de certaines nations, et chez ces nations qu'un certain moment où le goût se montre dans toute sa pureté: avant ce moment, après ce moment, tout pèche par défaut ou par excès. Voilà pour-

quoi les ouvrages parfaits sont si rares ; car il faut qu'ils soient produits dans ces heureux jours de l'union du goût et du génie. Or, cette grande rencontre, comme celle de certains astres, semble n'arriver qu'après la révolutiou de plusieurs siècles, et ne durer qu'un moment.

II.—SHAKESPEARE.

Après avoir parlé d'Young, je viens à un homme qui a fait schisme en littérature, à un homme divinisé par le pays qui l'a vu naître, admiré dans tout le nord de l'Europe, et mis par quelques Français au dessus de Corneille et de Racine.

C'est M. de Voltaire qui a fait connaître Shakespeare à la France. Le jugement qu'il porta d'abord du tragique anglais fut, comme la plupart de ses premiers jugemens, plein de mesure, de goût et d'impartialité. Il écrivait à milord Bolingbroke vers 1730 :

" Avec quel plaisir n'ai-je pas vu à Londres

votre tragédie de *Jules-César* qui, depuis 150 années, fait les délices de votre nation !"

Il dit ailleurs :

" Shakespeare créa le théâtre anglais. Il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses, qu'on appelle *tragédies*, que ses pièces ont toujours été jouées avec un grand succès."

Telles furent les premières opinions de M. de Voltaire sur Shakespeare. Mais lorsqu'on eut voulu faire passer ce grand génie pour un modèle de perfection, lorsqu'on ne rougit point d'abaisser devant lui les chefs-d'œuvre de la scène grecque et française, alors l'auteur de Mérope sentit le danger. Il vit qu'en relevant les beautés d'un barbare, il avait séduit des hommes, qui, comme lui, ne sauraient pas séparer l'alliage de l'or. Il voulut revenir sur ses pas ; il atta-

qua l'idole qu'il avait encensée; mais il était déjà trop tard, et en vain il se répentit d'avoir *ouvert la porte à la médiocrité, d'avoir aidé*, comme il le disait lui-même, *à placer le monstre sur l'autel.* M. de Voltaire avait fait de l'Angleterre, alors assez peu connue, une espèce de pays merveilleux, où il plaçait les héros, les opinions et les idées dont il pouvait avoir besoin. Sur la fin de sa vie il se reprochait ces fausses admirations dont il ne s'était servi que pour appuyer ses systèmes. Il commençait à en découvrir les funestes conséquences; malheureusement il pouvait se dire: *et quorum pars magna fui.*

Un excellent critique, M. de la Harpe, en analysant la *Tempête*, dans la traduction de M. Le Tourneur, présenta, dans tout leur jour, les grossières irrégularités de Shakespeare, et vengea la scène française. Deux auteurs modernes, Madame de Staël Holstein et M. de Rivarol, ont aussi jugé le tragique anglais. Mais il me semble que, malgré tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, on peut encore faire plusieurs remarques intéressantes.

Quant aux critiques anglais, ils ont rarement

dit la vérité sur leur poète favori. Ben Johnson, qui fut le disciple et ensuite le rival de Shakespeare, partagea d'abord les suffrages. On vantait le savoir du premier, pour ravaler le génie du second : et l'on élevait au ciel le génie du second pour déprécier le savoir du premier. Ben Johnson n'est plus connu aujourd'hui que par sa comédie du *Fox*, et par celle de *l'Alchimiste.* *

Pope montra plus d'impartialité dans sa critique. *Of all English poets*, dit-il, *Shakespeare must be confessed to be the fairest and foulest subject for criticism, and to afford the most numerous instances, both of beauties and faults of all sorts.*

---

* M. de Châteaubriand est dans l'erreur. Ben Johnson est beaucoup mieux connu de nos jours par sa comédie intitulée *Every Man in his Humour*, que par les deux pièces indiquées. On ne joue plus le *Fox*, et son *Alchymiste* dont Garrick a fait une farce connue sous le nom du *Tobacconist* pour y faire briller ses incomparables talens dans le rôle d'*Abel Drugger*, n'est que rarement produit au théâtre, aucun des acteurs modernes ne pouvant rivaliser avec Garrick dans ce rôle, excepté M. Emery, qui le joue de temps en temps. *Note de l'Editeur.*

" Il faut avouer que, de tous les poëtes anglais, Shakespeare présente à la critique le sujet le plus agréable et le plus dégoûtant, et qu'il fournit d'innombrables exemples de beautés et de défauts de toute espèce."

Si Pope s'en était tenu à ce jugement, il faudrait louer sa modération. Mais bientôt, emporté par les préjugés de son pays, il place Shakespeare au-dessus de tous les génies antiques et modernes. Il va jusqu'à excuser la bassesse de quelques-uns des *caractères* du tragique anglais, par cette ingénieuse comparison:

Dans ces cas-là, dit-il, son génie est comme un héros de roman, déguisé sous l'habit d'un berger: une certaine grandeur perce de temps-en-temps, et récèle une plus haute extraction et de plus puissantes destinées.*

MM. Theobald et Hanmer viennent en-

* L'Auteur tombe ici dans une étrange méprise, car il n'est pas probable qu'il ait eu l'intention de pervertir le sens de l'observation de Pope pour en étayer sa Phillippique contre notre immortel poète. Il paraît croire qu'elle porte sur la tragédie tandis, que c'est de la comédie qu'il s'agit, et il est évident que des remarques faites sur l'une ne peu-

suite. Leur admiration est sans bornes. Ils attaquent M. Pope, qui s'était permis de corriger quelques trivialités du grand homme. Le célèbre docteur Warburton prenant la défense de son ami, nous apprend que M. Theobald était un *pauvre homme* et M. Hanmer un *pauvre*

---

vent s'appliquer à l'autre. Voici le passage original de Pope:

« In TRAGEDY nothing was so sure to surprize, and cause admiration as the most strange, unexpected, and consequently most unnatural events and incidents: the most exaggerated thoughts, the most verbose and bombast expression; the most pompous rhimes, and thundering versification. In COMEDY nothing was so sure to please as mean buffoonery, vile ribaldry, and unmannerly jests of fools and clowns. Yet even in these our author's wit buoys up and is borne above his subject; his genius in those low parts is like some prince of a romance in the disguise of a shepherd or peasant; a certain greatness and spirit now and then break out which manifest his higher extraction and qualities." Il est clair que Pope ne fait allusion qu'aux comédies de Shakespeare. Il dit simplement que Shakespeare écrivait pour le peuple, que ses spectateurs étaient ordinairement des plus basses classes, et qu'il était obligé de s'accommoder, pour vivre, au goût et au caractère de son siècle. *Note de l'Editeur.*

critique, qu'au premier il donna de l'argent, et au second des notes. Le bon sens et l'esprit du Docteur Johnson semblent l'abandonner à son tour quand il parle de Shakespeare. Je reproche à Rymer et à M. de Voltaire d'avoir dit que le tragique anglais ne conserve pas assez *la vraisemblance des mœurs*. "Ce sont là, dit-il, les petites chicanes des petits esprits: un poëte néglige la distinction accidentelle du pays et de la condition, comme un peintre, satisfait de la figure, s'occupe peu de draperie."

Il est inutile de relever le mauvais ton et la fausseté de cette critique. La *vraisemblance des mœurs*, loin d'être la *draperie*, est le *fond* même du tableau. Tous les critiques qui s'appuyent sans cesse sur la nature, et qui regardent comme des préjugés de l'art la *distinction accidentelle du pays et de la condition*, sont comme ces politiques qui replongent les états dans la barbarie, en voulant anéantir les distinctions sociales.

Je ne citerai point les opinions de MM. Rowe, Steevens, Gildon, Dennis, Peck, Garrick,

etc. Madame de Montague les a tous surpassés en enthousiasme. M. Hume et le doctenr Blair ont seuls gardé quelque mesure. Sherlock a osé dire (et c'est avoir du courage pour un anglais) il a osé dire, *qu'il n'y a rien de médiocre dans Shakespeare, que tout ce qu'il a écrit, est excellent ou détestable*; *que jamais il ne suivit ni même ne conçut un plan, excepté peut-être celui des* Merry Wives of Windsor; *mais qu'il fait souvent fort bien une scène.* Cela approche beaucoup de la vérité; M. Maison, dans son *Elfrida* et dans son *Caractatus*, a essayé, mais sans succès, de donner la tragédie grecque à l'Angleterre. On ne joue presque plus le Caton d'Addison. On ne se délasse au théâtre anglais des monstruosités de Shakespeare que par les horreurs d'Otway.

Si l'on se contente de parler vaguement de Shakespeare, sans poser les bases de la question, et sans réduire toute la critique à quelques points principaux, on ne parviendra jamais à s'entendre, parce que, confondant le siècle, le génie et l'art, chacun peut louer et blâmer à volonté le père

du théâtre anglais. Il nous semble donc que Shakespeare doit être considéré sous trois rapports :

1. Par rapport à son siècle ;

2. Par rapport à ses talens naturels ou à son génie ;

3. Par rapports à l'art dramatique.

Sous le premier point de vue, on ne peut jamais trop admirer Shakespeare. Peut-être supérieur à Lopez de Vega, son contemporain ; on ne le peut comparer d'aucune manière aux Garnier et aux Hardy, qui balbutiaient alors parmi nous les premiers accens de la Melpomène française. Il est vrai que le préfet Trissino, dans sa *Sophonisbe,* avait déjà fait renaître en Italie la tragédie régulière. On a recherché curieusement les traductions des auteurs anciens, qui pouvaient exister du temps de Shakespeare. Je ne remarque comme pièces dramatiques, dans le catalogue, qu'une *Jocaste,* tirée des *Phéniciennes* d'Euripide, l'*Andria* et l'*Eunuque* de Térence, les *Ménechmes* de Plaute et les tragédies de Sénèque. Il est douteux que Shakespeare ait eu connaissance de ces traductions ; car il n'a pas

emprunté le fonds de ces pièces d'invention des originaux mêmes traduits en anglais, mais de quelques imitations anglaises de ces originaux. C'est ce qu'on voit par *Romeo et Juliette*, dont il n'a pris l'histoire, ni dans *Girolamo de la Corte*, ni dans la nouvelle de *Bandello*; mais dans un petit poëme anglais intitulé: *La tragique histoire de Romeo et Juliette.* Il en est ainsi du sujet d'Hamlet, qu'il n'a pu tirer immédiatement de *Saxo Grammaticus*, puisqu'il ne savait pas le latin.* En général, on sait que Shakespeare fut un homme sans éducation et sans lettres. Obligé de fuir de sa province, pour avoir chassé sur les terres d'un seigneur, avant d'être acteur à Londres il gardait pour quelqu'argent les chevaux des *gentlemen* à la porte du spectacle. C'est une chose mémorable que Shakespeare et Molière aient été comédiens. Ces rares génies se sont

---

* Voyez *Saxo Grammaticus*, depuis la page 48 jusqu'à la page 59. *Amlethus, ne prudentius agendo patruo suspectus redderetur, stoliditatis simulationem amplexus, extremum mentis vitium finxit.* SAX. GRAM. HIST. Dan. fol. Edit. Steph. 1544.

vus forcés de monter sur des tréteaux pour gagner leur vie. L'un a retrouvé l'art dramatique, l'autre l'a porté à sa perfection ; semblables à deux philosophes anciens, ils s'étaient partagé l'empire des ris et des larmes, et tous les deux se consolaient peut-être des injustices de la fortune, l'un en peignant les travers, et l'autre les douleurs des hommes.

Sous le second rapport, c'est-à-dire, sous le rapport des talens naturels ou du grand écrivain, Shakespeare n'est pas moins prodigieux. Je ne sais si jamais homme a jeté des regards plus profonds sur la nature humaine. Soit qu'il traite des passions, soit qu'il parle de morale ou de politique, soit qu'il déplore ou qu'il prévoye les malheurs des états, il a mille sentimens à citer, mille pensées à recueillir, mille sentences à appliquer dans toutes les circonstances de la vie. C'est *sous le rapport du génie* qu'il faut considérer les belles scènes isolées dans Shakespeare, et non sous le *rapport dramatique* ; et c'est ici que se trouve la principale erreur des admirateurs du poète anglais ; car si l'on considère ces scènes relativement à l'*art*, il faudrait sa-

voir si elles sont *nécessaires*, si elles sont bien liées au sujet, bien motivées; si elles forment partie du tout, et conservent les unités. Or, le *non erat his locus*, se présente à toutes les pages de Shakespeare.

Mais à ne parler que du grand écrivain, combien elle est belle cette troisième scène du quatrième acte de Macbeth!

MACDUFF.—Qui s'avance ici?

MALCOLM.—C'est un Ecossais, et cependant je ne le connais pas.

MACDUFF.—Cousin, soyez le bien-venu.

MALCOLM.—Je le reconnais à présent. Grand Dieu! renverse les obstacles qui nous rendent étrangers les uns aux autres.

ROSSE.—Puisse votre souhait s'accomplir!

MACDUFF.—L'Ecosse est-elle toujours aussi malheureuse?

ROSSE.—Hélas! déplorable patrie! elle est presqu'effrayée de connaître ses propres maux. Ne l'appelons plus notre mère, mais notre tombe. On n'y voit plus sourire personne, hors l'enfant qui ignore ses malheurs. Les soupirs, les gémissemens, les cris, frappent les airs, et ne sont

point remarqués. Le plus violent chagrin semble un mal ordinaire ; quand la cloche de la mort sonne, on demande à peine, pour qui ?

MACDUFF.—O récit trop véritable !

MALCOLM.—Quel est le dernier malheur ?

ROSSE, *à Macduff*.—Votre château est surpris, votre femme et vos enfans sont inhumainement massacrés. . . .

MACDUFF.—Mes enfans aussi ?

ROSSE.—Femmes, enfans, serviteurs, tout ce qu'on a trouvé.

MACDUFF.—Et ma femme aussi ?

ROSSE.—Je vous l'ai dit.

MALCOLM.—Prenez courage : la vengeance offre un remède à vos maux. Courons, punissons le tyran !

MACDUFF.—Il n'a point d'enfans !

Quelle vérité et quelle énergie dans la description des malheurs de l'Ecosse ! Ce sourire qui n'est plus que sur la bouche des enfans, ces cris qu'on n'ose pas remarquer, ces trépas si fréquens, qu'on ne daigne plus demander *pour qui sonne* la cloche funèbre, ne croit-on pas voir le tableau de la France sous Robespierre ? Xéno-

phon a fait à-peu-près la même peinture d'Athènes sous le règne des trente tyrans :

" Athènes," dit-il, " n'était qu'un vaste tombeau, habité par la terreur et le silence. Le geste, le coup-d'œil, la pensée même, devenaient funestes aux malheureux citoyens. On étudiait le front de la victime, et les scélérats y cherchaient la candeur et la vertu, comme un juge tâche d'y découvrir le crime caché du coupable."*

Le dialogue de *Rosse* et *Macduff* rappelle celui de Flavian et de Curiace dans Corneille, lorsque Flavian vient annoncer à l'amant de Camille qu'il a été choisi pour combattre les Horaces :

CURIACE.—Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN.—Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.—Eh bien! qui sont les trois?

FLAVIAN.—Vos deux frères et vous.

CURIACE.—Qui?

FLAVIAN.—Vous et vos deux frères.

---

* Xenoph. Hist. græc. lib. 2.

Les interrogations de *Macduff* et de *Curiace* sont des beautés du même ordre. *Mes enfans aussi?—Femmes, enfans.—Et ma femme aussi?—Je vous l'ai dit.—Eh bien, qui sont les trois?—Vos deux frères et vous.—Qui?—Vous et vos deux frères.* Mais le mot de Shakespeare: *Il n'a point d'enfans!* reste sans parallèle.

Le même homme qui a tracé ce tableau, a écrit la scène charmante des adieux de Romeo et de Juliette. Romeo, condamné à l'exil, est surpris par le matin chez Juliette, à laquelle il est marié secrètement:

> Wilt thou be gone? It is not yet near day;
> It was the nightingale, and not the lark
> That pierced the fearful hollow of thine ear, &c.

Juliette.—Veux-tu déjà partir? Le jour ne paraît point encore. C'était le rossignol et non l'alouette, dont la voix a frappé ton oreille alarmée: il chante toute la nuit sur cet oranger lointain. Crois-moi, mon jeune époux, c'était le rossignol.

Romeo.—C'était l'alouette, qui annonce l'aurore, ce n'était pas le rossignol. Regarde, ô

mon amour, regarde les traits de lumière qui pénètrent les nuages dans l'orient. Les flambeaux de la nuit s'éteignent, et le jour se lève sur le sommet vaporeux des montagnes. Il faut, ou partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.—La lumière que tu vois là-bas, n'est pas celle du jour. C'est quelque météore qui te servira de flambeau, et t'éclairera sur la route de Mantoue. Reste encore; il n'est pas encore nécessaire que tu me quittes.

ROMEO.—Eh bien! que je sois arrêté! que je sois conduit à la mort! Si tu le désires, je suis satisfait. Je dirai: " Cette blancheur lointaine n'est pas celle du matin; ce n'est que le pâle reflet de la lune: ce n'est pas l'alouette, dont les chants retentissent si haut au-dessus de nos têtes dans la voûte du ciel. Ah! je crains moins de rester que de partir. Viens, ô mort! viens, je te reçois avec joie! J'obéis à Juliette.... Mais que regardes-tu, ma bien-aimée? Parlons, parlons encore ensemble, il n'est pas encore jour!

JULIETTE.—Il est jour! il est jour! Fuis, pars, éloigne-toi. C'est l'alouette qui chante, je reconnais sa voix aigüe. Ah! dérobe-toi à la mort: la lumière croît de plus en plus.

Qu'il est touchant ce contraste des charmes du matin et des derniers plaisirs des deux jeunes époux, avec la catastrophe horrible qui va suivre! C'est encore plus naïf que les Grecs, et moins pastoral que l'*Aminte* et le *Pastor fido*. Je ne connais qu'une scène d'un drame indien, en langue *sanscrite* qui ait quelque rapport avec les adieux de Romeo et de Juliette; encore n'est-ce que par la fraîcheur des images, et point du tout par l'intérêt de la situation. *Sancontala*, prête à quitter le séjour paternel, se sent arrêtée par son voile :

Sancontala.—Qui saisit ainsi les plis de mon voile?

Un Vieillard.—C'est le chevreau que tu as tant de fois nourri des graines du Synmaka. Il ne peut pas quitter les pas de sa bienfaitrice.

Sancontala.—Pourquoi pleures-tu, tendre chevreau? Je suis forcée d'abandonner notre commune demeure. Lorsque tu perdis ta mère, peu de temps après ta naissance, je te pris sous ma garde. Retourne à ta crêche, pauvre jeune chevreau ; il faut à présent nous séparer.

La scène des adieux de Romeo et Juliette

n'est point indiquée dans Bandello, et elle appartient toute entière à Shakespeare. Les cinquante-deux commentateurs de Shakespeare, au lieu de nous apprendre beaucoup de choses inutiles, auraient dû s'attacher à découvrir les beautés qui appartiennent à cet homme extraordinaire, et celles qu'il n'a fait qu'emprunter. Bandello raconte en peu de mots la séparation des deux amans :

*A la fine, cominciando l'aurora a voler uscire, si basciarono, estrettamente abbracciarono gli amanti, e pieni di lagrime e sospiri si dissero adio.**

" Enfin, l'aurore commençant à paraître, les deux amans se baisèrent, s'embrassèrent étroitement, et pleins de larmes et de soupirs, ils se dirent adieu."

On peut remarquer, en général, que Shakespeare fait un grand usage des contrastes. Il aime à placer la gäieté auprès de la tristesse, à mêler les divertissemens et les cris de joie à des

---

* *Novelle del Bandello*, Seconda parte, p. 53. Luc. Edit. in-4to, MDLIV.

pompes funèbres et à des cris de douleur. Que des musiciens, appelés aux noces de Juliette, arrivent précisément pour accompagner son cercueil ; qu'indifférens au deuil de la maison, ils se livrent à d'indécentes plaisanteries et s'entretiennent des choses les plus étrangres à la catastrophe ; qui ne reconnaît là toute la vie ? qui ne sent toute l'amertume de ce tableau ? qui n'a pas été témoin de pareilles scènes ? Ces effets ne furent point inconnus aux Grecs, et l'on trouve dans Euripide plusieurs traces de ces naïvetés, que Shakespeare mêle au plus haut ton tragique. Phèdre vient d'expirer ; le chœur ne sait s'il doit entrer dans l'appartement de la princesse.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Φιλαι, τί δρωμεν ; ἤ δοκει περᾶν δομοις,
Λυσαί τ'ἄνασσ'ἀν δέ επιπο ἀστῶν βρόχων ;

SECOND DEMI-CHŒUR.

Τίδ' ὀ παρεισι προπο ὀλοι νεανιαι ;
Τό πολλά πραστειν ἐκ ενασφαλεῖ βίε.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Compagnes, que ferons-nous ? Devons-nous

entrer dans le palais pour aider à dégager la reine de ses liens étroits ?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Ce soin appartient à ses esclaves. Pourquoi ne sont-ils pas présens ? Quand on se mêle de beaucoup d'affaires, il n'y a plus de sûreté dans la vie.*

Dans *Alceste*, la mort et Apollon se font des plaisanteries. La mort veut saisir Alceste, tandis qu'elle est jeune, parce qu'elle ne se soucie pas d'une vieille proie, et comme traduit le père Brumoy, d'une proie ridée. Il ne faut pas rejeter entièrement ces contrastes, qui touchent de près au terrible, mais qu'une seule nuance ou trop forte, ou trop faible dans l'expression, rend à l'instant ou bas, ou ridicules.

Shakespeare, comme tous les poëtes tragiques, a trouvé quelquefois le véritable comique, tandis que les poëtes comiques n'ont jamais pu s'élever à la bonne tragédie ; ce qui prouve qu'il y a peut-être quelque chose de plus vaste dans le

* Brumoy traduit ainsi, en tronquant un couplet, et paraphrase l'autre.

génie de Melpomène que dans celui de Thalie. Quiconque peint savamment le côté douloureux de l'homme, peut aussi présenter le côté ridicule, parce que celui qui saisit *le plus*, peut à la rigueur saisir *le moins*.* Mais l'esprit qui s'attache particulièrement aux détails plaisans, laisse échapper les rapports sévères, parce que la faculté de distinguer les objets infiniment grands : d'où il faudrait conclure que le sérieux est le véritable génie de l'homme. *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis !* Un

---

Une Femme du Chœur. — Qu'en pensez-vous, mes compagnes, est-il à propos que nous entrions ?

Une autre Femme. — Où sont donc ses officiers ? C'est à eux de lui prêter du secours. On est souvent dupe de son trop d'empressement dans les affaires d'autrui.

* Ceci me paraît ce que nos hommes de robe en Angleterre nomment *a non sequitur*. On ne peut pas avancer que tous les poëtes tragiques ont été capables d'écrire des comédies. Rowe, par exemple, dont les talens comme poëte tragique ne peuvent être contestés (témoins ses tragédies *the Fair Penitent* and *Jane Shore*) échoua tout-à-fait dans sa comédie intitulée *the Biter*, la seule qu'il ait jamais écrite.

Note de l'Editeur.

seul poëte comique, marche l'égal des Sophocle et des Corneille : c'est Molière. Mais il est remarquable que le comique du Tartuffe et du Misanthrope, par son extrême profondeur, et, si j'osais le dire, par sa *tristesse*, se rapproche beaucoup de la gravité tragique.

Les Anglais ont en grande estime le caractère comique de Falstaff, dans les *Merry Wives of Windsor*. En effet, le caractère est bien dessiné, quoiqu'il soit souvent d'un comique peu naturel, bas et outré. Il y a deux manières de faire rire des défauts des hommes. L'une est de présenter d'abord les ridicules, et d'offrir ensuite les qualités; c'est la manière de l'anglais ; c'est le comique de *Sterne* et de *Fielding*, qui finit quelquefois par faire verser des larmes. L'autre consiste à donner d'abord quelques louanges, et à ajouter successivement tant de ridicules, qu'on oublie les meilleures qualités, et qu'on perd enfin toute estime pour les plus nobles talens et les plus hautes vertus. C'est la manière du Français, c'est le comique de Voltaire, c'est le *nihil mirari* qui flétrit tout parmi nous. Mais les partisans du génie tragique

et comique du poète anglais me semblent beaucoup se tromper, lorsqu'ils vantent *le naturel de son style*. Shakespeare est naturel dans les sentimens et dans la pensée, jamais dans l'expression, excepté dans les belles scènes, où son génie s'élève à sa plus grande hauteur; encore, dans ces scènes mêmes, son langage est-il souvent affecté; il a tous les défauts des écrivains italiens de son siècle: il manque éminemment de simplicité. Ses descriptions sont enflées, contournées; on y sent souvent l'homme de mauvaise éducation, qui, ne connaissant ni les genres, ni les tons, ni la valeur exacte des mots, va plaçant au hasard des expressions poétiques au milieu des choses les plus triviales. Comment, par exemple, ne pas gémir de voir une nation éclairée, et qui compte parmi ses critiques les Pope et les Addison, de la voir s'extasier sur le portrait de l'*Apothicaire dans Romeo et Juliette?* C'est le burlesque le plus hideux et le plus dégoûtant. Il est vrai qu'un éclair y brille, comme dans toutes les ombres de Shakespeare. Romeo fait une réflexion sur ce malheureux qui tient si fortement à la vie, bien qu'il soit accablé de toutes les misères. C'est

le sentiment qu'Homère met avec tant de naïveté dans la bouche d'Achille aux Enfers :

" J'aimerais mieux être sur la terre l'esclave d'un laboureur indigent, où la vie serait peu abondante, que de régner en souverain dans l'empire des mânes."

Il reste à considérer Shakespeare sons le rapport dramatique. Après avoir fait la part de l'éloge, on me permettra de faire la part de la critique.

Tout ce qu'on a dit à la louange de Shakespeare, comme auteur dramatique, se trouve dans ce passage du docteur Johnson :

Shakespeare had no heroes, etc.—" Shakespeare n'a point de héros. Sa scène est seulement occupée par des hommes qui agissent et parlent, comme le spectateur eût agi et parlé lui-même, dans la même occasion. Les drames de Shakespeare ne sont point (dans le sens d'une critique rigoureuse) des comédies ou des tragédies, mais descompositions particulières, qui peignent l'état réel de ce monde sublunaire. Elles offrent, sous des formes innombrables, le bien et le mal, la joie et la douleur, combinés dans une variété

sans fin ; elles représentent le train du monde, où la perte de l'un est le gain de l'autre ; où le voluptueux s'abandonne à la débauche, au moment même où l'affligé ensevelit son ami ; où la méchanceté de celui-ci est quelquefois déjouée par la légéreté de celui-là, et où mille biens et mille maux arrivent ou sont prévenus sans dessein.

Voilà le grand paradoxe littérateur des partisans de Shakespeare. Tout ce raisonnement tend à prouver *qu'il n'y a point de règles dramatiques*, ou que l'art n'est pas un art.

Lorsque M. de Voltaire s'est reproché d'avoir ouvert la porte à la médiocrité, en louant trop Shakespeare, il a voulu dire sans doute qu'en bannissant toute règle, et retournant à la *pure nature*, rien n'était plus aisé que d'égaler les *chefs-d'œuvre* du théâtre anglais. Si, pour atteindre à la hauteur de l'art tragique, il suffit d'entasser des scènes disparates, sans suite et sans liaison, de mêler le bas et le noble, le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque, et la marchande d'herbes auprès de la reine ; qui ne peut raison-

nablement se flatter, d'être le rival de Sophocle et de Racine? Quiconque se trouve placé dans la société, de manière à voir beaucoup d'hommes et beaucoup de choses; s'il veut seulement se donner la peine de retracer tous les accidens d'une de ses journées, ses conversations avec l'artisan ou le ministre, avec le soldat ou le prince; s'il veut rappeler les objets qui ont passé sous ses yeux, le bal ou le convoi funèbre, le festin du riche et la misère du pauvre; celui-là, dis-je aura fait un drame à la manière du poète anglais. Les scènes de génie pourront y manquer; mais si l'on n'y trouve pas Shakespeare *écrivain*, où y trouvera Shakespeare *dramatiste?*

Il faut donc se persuader d'abord qu'écrire est un art, que cet art a nécessairement des genres, et que chaque genre a des règles. Et qu'on ne dise pas que les genres et les règles sont arbitraires; ils sont nés de la nature même: l'art a seulement *séparé* ce que la nature a *confondu*; il a choisi les plus beaux traits, sans s'écarter de la ressemblance du grand modèle. La perfection ne détruit point la vérité; et l'on peut dire que Racine, dans toute l'excellence de son art, est

plus *naturel* que Shakespeare ; comme l'*Apollon*, dans toute sa divinité, a plus les formes humaines qu'une statue grossière de l'Egypte.

Mais si Shakespeare, dit-on, a péché contre toutes les règles, mêlé tous les genres, blessé toutes les vraisemblances, il a du moins mis plus de mouvement sur la scène, et porté plus loin la terreur que les tragiques français.

Je n'examinerai point jusqu'à quel degré cette assertion est véritable ; si la liberté que l'on se donne, de tout dire et de tout représenter ne mène pas naturellement à ce fracas de scène, à cette multitude de personnages qui en imposent ; je n'examinerai pas si, dans les pièces de Shakespeare, tout marche rapidement à la catastrophe ; si l'intrigue se noue et se dénoue avec art, en prolongeant et précipitant sans cesse l'interêt pour le spectateur ; je dirai seulement que, s'il est vrai que nos tragiques manquent de mouvement (ce que je suis fort loin d'accorder) il est bon qu'ils en mettent davantage dans leurs sujets. Mais cela ne prouve pas qu'on doive introduire sur notre théâtre les monstruosités de cet homme que M. de Voltaire appelait un *sauvage ivre*.

Une beauté dans Shakespeare n'excuse pas ses innombrables défauts ; un monument gothique peut plaire par son obscurité et par la difformité même de ses proportions ; mais personne ne songe à bâtir un palais sur son modèle.

On prétend surtout que Shakespeare est un grand maître dans l'art de faire verser des larmes. Je ne sais s'il est vrai que le premier des arts soit *celui de faire pleurer*, dans le sens où l'on entend ce mot aujourd'hui. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur. Si Sophocle me présente *Œdipe tout sanglant*, mon cœur est prêt à se briser ; mais mon oreille est frappée d'une douce mélodie ; mes yeux sont enchantés par un spectacle souverainement beau ; j'éprouve à-la-fois du plaisir et de la peine ; j'ai devant moi une affreuse vérité, et cependant je sens que ce n'est qu'une ingénieuse imitation d'une action qui n'est plus, qui peut-être n'a jamais été : alors mes larmes coulent avec délices ; je pleure, mais c'est aux accens des muses ; ces filles célestes pleurent aussi, mais elles ne défigurent point leurs traits

divins par des grimaces. Les anciens donnaient aux furies même un beau visage, apparemment parce qu'il y a une beauté morale dans les remords.

Et puisque nous sommes sur ce sujet important, on me permettra de dire un mot de la querelle qui divise aujourd'hui le monde littéraire. Une partie de nos gens de lettres, n'admire plus que les ouvrages étrangers, tandis que l'autre tient fortement à notre ancienne école. Selon les premiers, les écrivains du siècle de Louis-le-Grand n'ont eu, ni assez de mouvement dans le style, ni surtout assez de pensées ; selon le second, tout ce prétendu mouvement, tous les efforts du jour vers des pensées nouvelles, ne sont que décadence et corruption : ceux-là rejettent toutes règles ; ceux-ci les rappellent toutes.

On pourrait dire aux premiers, qu'on se perd sans retour aussitôt que l'on abandonne les grands modèles qui peuvent seuls nous retenir dans les bornes délicates du goût ; qu'on se trompe lorsqu'on prend pour de véritables mouvements, une manière qui procède sans fin

par exclamations et par interrogations.—Le second siècle de la littérature latine eut les mêmes prétentions que notre siècle. Il est certain que Tacite, Sénèque et Lucain ont plus d'agitation dans le style, et plus de variété dans les couleurs, que Tite-Live, Cicéron et Virgile. Ils affectent cette concision d'idées, et ces effets brillans d'expression, que nous recherchons à présent; ils chargent leurs descriptions, se plaisent à faire des tableaux, à prononcer des sentences; car c'est toujours dans les temps de corruption qu'on parle le plus de morale. Cependant les siècles sont venus; et sans s'embarasser des penseurs de l'âge de Trajan, ils ont donné la palme à l'âge de l'imagination et des arts, à l'âge d'Auguste. Si les exemples intruis aient, je pourrais ajouter, qu'une autre cause de la chute des lettres latines fut la confusion des dialectes dans l'empire Romain. Lorsqu'on vit des Gaulois dans le Sénat; lorsque Rome devenu la capitale du monde, entendit ses murs retentir de tous les jargons depuis le Goth jusqu'au Parthe; on put juger que c'en était fait du goût d'Horace et de la langue de Cicéron. La resemblance est

frappante: pour peu que l'on continue en France à étudier les idiômes étrangers, et à nous inonder de traductions, notre langue perdra bientôt cette fleur native et ces gallicismes, qui faisaient son génie et sa grâce.

Une des sources de l'erreur où sont tombés les gens de lettres qui cherchent des routes inconnues, vient de l'incertitude qu'ils ont cru remarquer dans les principes du goût. On est un grand homme dans un journal, et un misérable écrivain dans un autre ; ici un génie brillant, là un pur déclamateur. Les nations entières varient : tous les étrangers refusent du génie à Racine, et de l'harmonie à nos vers ; nous, nous jugeons des auteurs anglais tout différemment que les Anglais eux-mêmes ; on serait étonné de savoir quels sont les grands hommes de France, en Angleterre, et quels sont les auteurs français qu'on méprise dans ce pays.

Mais tout cela ne saurait jeter l'esprit dans l'incertitude, et faire abandonner les principes, sous prétexte qu'on ne sait pas ce que c'est que le goût. Il y a une base sûre où l'on peut se

reposer : c'est la littérature ancienne ; elle est là pour modèle invariable.

C'est donc autour de ceux qui nous rappellent à ces grands exemples, qu'il faut nous hâter de nous rallier, si nous voulons échapper à la barbarie. Quand les partisans de l'ancienne école iraient un peu trop loin dans leur haine des littératures étrangères, on devait encore leur en savoir gré ; c'est ainsi que Boileau s'éleva contre le Tasse, par la raison comme il le dit lui-même, que son siècle avait trop de penchant à tomber dans les défauts de cet auteur.

Cependant, en accordant quelque chose à un adversaire, ne le ramenerait-on pas plus aisément aux bons modèles? Est-ce qu'on ne pourrait pas convenir que les arts d'imagination ont peut-être un peu trop dominé dans le siècle de Louis XIV? que ce qu'on appelle aujourd'hui *peindre la nature*, était alors une chose presque inconnue? Pourquoi n'admettrait-on pas que le style du jour connaît réellement plus de formes ; que la liberté que l'on a de traiter tous les sujets, a mis en circulation un plus grand nombre de vérités; que les

sciences ont donné plus de fermeté aux esprits, et de précision aux idées ? Je sais qu'il y a des dangers à convenir de tout cela, et que si l'on cède sur un point, on ne saura bientôt plus où s'arrêter : mais enfin ne serait-il pas possible qu'un homme, marchant avec précaution entre les deux lignes, et se tenant toutefois beaucoup plus près de l'antique que du moderne, parvînt à marier les deux écoles, et à en faire sortir le génie d'un nouveau siècle ? Quoiqu'il en soit, tout effort pour opérer cette grande révolution sera inutile, si nous demeurons irréligieux. L'imagination et le sentiment tiennent essentiellement à la religion ; or, une littérature d'où les enchantemens et la tendresse sont bannis, ne peut jamais être que sèche, froide et médiocre.*

---

* Le Lecteur a dû découvrir dans ce morceau beaucoup de saine critique mêlée à beaucoup de ces préjugés nationaux dont l'auteur est si prêt à accuser les autres. Quand les premières opinions de M. de Voltaire sur Shakespeare sont défavorables à ce poète, il est dit que, dans sa jeunesse, ses jugemens étaient pleins de mesure, de goût et d'impartialité : mais quand elles ne sont pas assez sévères, les jugemens de son âge mûr sont préférés. M. de Châteaubriand place

3. BEATTIE.

Le génie écossais a soutenu, avec honneur, dans ce dernier siècle, une littérature que les Pope, les Addison, les Steele, les Rowe, avaient élevée à un haut degré de gloire. L'Angleterre ne compte point d'historiens supérieurs à Hume et à Robertson, ni de poètes plus riches ou plus aimables que Thompson et Beattie. Celui-ci, qui n'est jamais descendu de son désert, simple ministre et professeur de philosophie, dans une

---

Shakespeare au dessous d'auteurs aussi grossiers que Garnier et Hardy. Il avoue qu'il a retrouvé l'artdramatique; mais c'est pour ajouter que Molière l'a porté à sa perfection. Racine, selon lui, est plus naturel que Shakespeare, et c'est êtrecoupable dehante trahison en littérature que de le placer près de Corneille. Cependant nous osons nous flatter que tout juge compétent, de quelque pays qu'il puisse être, donnera la palme à notre compatriote, après la lecture de ces mêmes scènes dont M. de Châteaubriand a fait des extraits pour faire voir leur mérite. Malgré les *monstruosités* de ce *barbare*, suivant M. de Châteaubriand, ou de ce *sauvage ivre* s'il préfère l'expression de Voltaire, puisse-t-il se lever bientôt, ce jour qui donnera à l'Angleterre un auteur dramatique égal en génie à Shakespeare !

petite ville du nord de l'Ecosse, a fait entendre des chansons d'un caractère tout nouveau, et touché une lyre qui rappelle un peu la harpe du Barde. Son principal, et pour ainsi dire, son seul ouvrage, est un petit poëme intitulé le *Minstrel* ou *les Progrès du Génie*. Beattie a voulu peindre les effets de sa muse sur un jeune berger de la montagne, et retracer des inspirations qu'il avait sans doute éprouvées lui-même. L'idée primitive du *Minstrel* est charmante, et la plupart des détails en sont très-agréables. Le poëme est écrit en stances rimées comme les vieilles ballades écossaises,* ce qui ajoute encore à sa singularité. On y trouve, à la vérité, comme dans tous les auteurs étrangers, des longueurs et des traits de mauvais goût. Le docteur Beattie aime à s'é-

* Les Stances du *Minstrel* de Beattie sont une imitation de celles du poëme de Spencer intitulé *The Fairy Queen*. C'est ce que Beattie lui-même a avoué. "I have endeavoured," *dit-il*, "to imitate Spencer in the measure of his verse and in the harmony, simplicity and variety of his composition.—This measure pleases my ear and seems from its Gothic structure and original, to bear some relation to the subject and spirit of the poëm."
Note de l'Editeur.

tendre sur des lieux communs de morale, qu'il n'a pas toujours l'art de rajeunir. En général les hommes d'une imagination brillante et tendre ont peu de profondeur dans la pensée, ou de force dans le raisonnement. Il faut des passions brûlantes ou un grand génie pour enfanter de grandes idées. Il y a un certain calme du cœur et une certaine douceur d'esprit qui semblent exclure le sublime.

Un ouvrage tel que le *Minstrel*, n'est pas susceptible d'analyse. Pour le faire connaître il faut le traduire. Je donnerai donc ici le premier chant de cette aimable production, en en retranchant toutefois ce que la délicatesse française ne pourrait supporter. Je préfère m'attacher à montrer les beautés plutôt qu'à compter curieusement les défauts d'un livre. J'aime mieux agrandir l'homme devant l'homme que de le rapetisser à ses yeux. D'ailleurs, on s'instruit mieux par l'admiration que par le dégoût; l'une vous révèle la présence du génie, l'autre se borne à vous découvrir des taches que tous les regards peuvent apercevoir: c'est dans la belle ordonnance des cieux que l'on sent la Divinité, et non pas dans quelques irrégularités de la nature.

Le Troubadour Ecossais, ou les Progrès du Génie.

Ah! qui peut dire combien il est difficile de gravir le sommet où brille au loin le temple de la gloire! qui peut dire combien de génies sublimes ont senti l'influence d'un astre funeste! Repoussés par les outrages de l'orgueil et par les dédains de l'envie; arrêtés par l'insurmontable barrière de l'indigence, ils ont langui quelque temps dans les obscurs sentiers de la vie, puis ils ont disparu dans la tombe, inconnus et sans être pleurés.

Et cependant les langueurs d'une vie sans gloire ne sont pas également accablantes pour tous? Celui qui ne prêta jamais l'oreille à la voix de la louange, ne se plaindra point du silence de l'oubli. Il en est qui, sourds au cri de l'ambition, frémiraient d'entendre la trompette de la renommée. Heureux de n'avoir en partage que la santé, l'aisance et la paix: il ne portait pas plus haut ses désirs, celui dont la simple histoire est retracée dans des vers sans art.

Si je voulais invoquer une muse savante, mes doctes accords diraient ici quelle fut la destinée du *Barde*, dans les jours du vieux temps; je le peindrais, portant un cœur content, sous

de simples habits; on verrait ses cheveux flottans et sa barbe blanchie; sa harpe modeste, seule compagne de son chemin, répondant aux soupirs des brises, serait suspendue à ses épaules voutées; le vieillard en marchant, chanterait à demi-voix quelque refrain joyeux.

Mais un pauvre *troubadour* inspire aujourd'hui mes vers. Ne vous étonnez point, mortels superbes, si je lui consacre mes accens. Les muses méprisent le sourire insultant de la fortune et ne fléchissent point le genou devant l'idole des grandeurs.......... Si les montagnes du Potosi brillent de l'éclat du diamant et de l'or; si les montagnes de l'Ecosse s'élèvent froides et stériles: dans le sein des premières germent la cupidité et la corruption; paisibles sont les vallées des secondes, et purs les cieux qui les éclairent.

Dans les siècles gothiques (comme les vieilles ballades le racontent) vivait autrefois un berger. Ses ancêtres avaient peut-être habité une terre aimée des muses, les grottes de la Sicile ou les vallées de l'Arcadie; mais lui, il était né dans les contrées du Nord, chez une nation fameuse par ses chansons, et par la beauté de ses

vierges ; nation fière, quoique modeste ; innocente, quoique libre ; patiente dans le travail, ferme dans les périls, inébranlable dans sa foi, invincible sous les armes.

Ce berger paissait son petit troupeau sur les montagnes d'Ecosse ; jamais il ne mania la faux ou ne guida la charrue. Un cœur honnête était tout son trésor. Il buvait l'eau du rocher ; ses brebis fournissaient le lait à ses repas, et lui prêtaient leurs molles toisons pour le défendre des injures de l'hiver ; il suivait leurs pas errans partout où elles voulaient s'égarer.

Du travail naît la santé ; de la santé la paix, source de toute joie. Il n'était point troublé par ces désirs que trompe la fortune, qu'éteint la jouissance. Un père vertueux, une mère pudique, suffisaient au besoin de son cœur ; il n'aimait qu'eux, et il les aimait depuis son enfance.

Il était toute la postérité de ce couple innocent. Aucun oracle ne l'avait annoncé au monde ; aucun prodige n'éclata sur son berceau. Vous devinez toutes les circonstances de la naissance d'Edwin : les transports du père et les

soins maternels ; les prières offertes par la matrone pour le bonheur, l'esprit et la vertu de l'enfant, et tout un long jour d'été passé dans le repos et la joie.

Edwin n'était pas un enfant vulgaire. Son œil semblait souvent chargé d'une grave pensée ; il dédaignait les hochets de son âge, hors un petit chalumeau gossièrement façonné ; il était sensible, quoique sauvage, et gardait le silence quand il était content : il se montrait tour-à-tour plein de joie ou de tristesse, sans qu'on en devinât la cause. Les voisins tressaillaient et soupiraient à sa vue, et cependant le bénissaient. Aux uns il semblait d'une intelligence merveilleuse ; aux autres il paraissait insensé.

Mais pourquoi dirais-je les jeux de son enfance ? Il ne se mêlait point à la foule bruyante de ses jeunes compagnons ; il aimait à s'enfoncer dans la forêt, où à s'égarer sur le sommet solitaire de la montagne. Souvent les détours d'un ruisseau sauvage conduisaient ses pas à des bocages ignorés. Tantôt il descend au fond des précipices, du sommet desquels se penchent de vieux pins ; tantôt il gravit des cimes escarpées,

où le torrent brille de rochers en rochers ; où les eaux, les forêts, les vents forment un concert immense que l'écho grossit et porte jusqu'aux cieux.

Quand l'aube commence à blanchir les airs, Edwin, assis au sommet de la colline, contemple au loin les nuages de pourpre, l'océan d'azur, les montagnes grisâtres, le lac qui brille faiblement parmi les bruyères vaporeuses, et la longue vallée étendue vers l'occident, où le jour lutte encore avec les ombres.

Quelquefois, pendant les brouillards de l'automne, vous le verriez escalader le sommet des monts. O plaisir effrayant ! Debout sur la pointe d'un roc, comme un matelot sauvé du naufrage sur une côte déserte, il aime à voir les vapeurs se rouler en vagues énormes, s'alonger sur les horizons ; là, se creuser en golfe, ici s'arrondir autour des montagnes. Du fond du gouffre, au dessous de lui, la voix de la bergère et le bêlement des troupeaux, remontent jusqu'à son oreille, à travers la brume épaissie. Cet étrange enfant aimait d'un amour égal les scènes agréables et les scènes terribles. Il trouvait autant de délices dans les ombres et les tempêtes,

que dans le rayon du midi, lorsqu'il brille sur l'océan calmé. Ce penchant à la tristesse l'intéressait aux malheurs des hommes. Si quelquefois un soupir s'échappait de son cœur; si une larme de pitié coulait le long de ses joues; il ne cherchait point à retenir un soupir si tendre, une larme si douce.

" Bois sauvages, qu'est devenu votre verdure? (c'est ainsi que la muse interprête ses jeunes pensées). Vallons, où sont allés vos fleurs et vos parfums, naguère si délicieux aux heures brûlantes du jour? Pourquoi les oiseaux qui apportaient l'harmonie à vos bocages, ont-ils abandonné leurs demeures? Le vent siffle tristement dans les herbes jaunies, et chasse devant lui les feuilles séchées.... Tout passe ainsi sur la terre! ainsi fleurit et se fane l'homme majestueux.... Porté sur l'aile rapide et silencieuse du temps, la vieillesse et l'hiver ont bientôt flétri les fleurs et nos jeunes années."

" Eh bien! déplorez vos destinées, vous dont les grossières espérances rampent dans cet obscur séjour! Mais l'âme sublime qui porte ses regards au-delà du tombeau, sourit aux misères

humaines, et s'étonne de vos larmes. Le printemps ne viendra-t-il plus ranimer ces scènes décolorées? Le soleil a-t-il trouvé une couche éternelle dans la vague de l'occident! Non; bientôt l'orient s'enflammera de nouveaux feux; bientôt le printemps rendra la verdure et l'harmonie aux bocages.

" Eh je resterais abandonné dans la poussière, quand une providence bienfaisante fera revivre les fleurs! quoi! la voix de la nature, à l'homme seul injuste, le condamnerait à périr, lorsqu'elle lui commande d'espérer! Loin de moi ces pensées. Il viendra l'immortel printemps des cieux! la mâle beauté de l'homme fleurira de nouveau."

C'était de son père religieux qu'Edwin avait appris ces vérités sublimes.... Mais voilà le romanesque enfant qui sort de l'asile où il s'était mis à couvert des tièdes ondées du midi. Elle est passée la pluie de l'orage, maintenant l'air est frais et parfumé. Dans l'orient obscur déployant une arche immense, l'Iris brille au soleil couchant. Jeune insensé qui crois pouvoir saisir le glorieux météore! combien vaine est la course

que ton ardeur a commencée ! la brillante apparition s'éloigne à mesure que tu la poursuis. Ah! puisse-tu savoir qu'il en est ainsi dans la jeunesse, lorsque nous poursuivons les chimères de la vie ! que cet emblême d'une espérance trompée serve un jour à modérer tes passions, et à te consoler quand tes veux seront déçus... Mais pourquoi une triste prévoyance alarmerait-elle ton cœur ? Périsse cette vaine sagesse qui étouffe les jeunes désirs ! Poursuis, aimable enfant, poursuis ton radieux fantôme; livre-toi aux illusions et à l'espérance, trop tôt, hélas ! l'espérance et les illusions s'évanouiront elles-mêmes.

Quand la cloche du soir, balancée dans les airs, chargeait de ses gémissemens la brise solitaire, le jeune Edwin, marchant avec lenteur, et prêtant une oreille attentive, se plongeait dans le fond des vallées ; tout autour de lui il croyait voir errer des convois funèbres, de pâles ombres, des fantômes traînant des chaînes ou de longs voiles ; mais bientôt ces bruits de la mort se perdaient dans le cri lugubre du hibou, ou dans les murmures du vent des nuits, qui ébranlait par intervalles les vieux dômes d'une église.

Si la lune rougeâtre se penchait à son couchant sur la mer mélancolique et sombre, Edwin allait chercher les bords de ces sources inconnues où s'assemblaient sur des bruyères les magiciennes des temps passés. Là, souvent le sommeil venait le surprendre, et lui apportait ses visions. D'abord une brise sauvage commençait à siffler dans son oreille, puis des lampes allumées tout-à-coup par une flamme magique illuminaient la voûte de la nuit.

Soudain dans son rêve, s'élève devant lui un château dont le portique est chargé de blasons. La trompette sonne, le pont-levis s'abaisse ; bien tôt sortent du manoir gothique des guerriers aux casques verts, tenant à la main des boucliers d'or et des lances de diamans. Leur regard est affable, leur démarche hardie ; au milieu d'eux, de vénérables troubadours, vêtus de longues robes, animent d'un souffle harmonieux le chalumeau guerrier.

Au bruit des chansons et des timbales, une troupe de belles dames s'avance du fond d'un bocage de myrte. Les guerriers déposent la lance et le bouclier, et les danses commencent au son

d'une musique vive et joyeuse. On se mêle, on se quitte, on fuit, on revient, on confond les détours du Dédale mobile ; les forêts resplendissent au loin de l'éclat des flambeaux, de l'or et des pierreries.

Le songe a fui.... Edwin, réveillé avec l'aurore, ouvre ses yeux enchantés sur les scènes du matin ; chaque zéphire lui apporte mille sons délicieux ; on entend le bêlement du troupeau, le tintement de la cloche de la brebis, le bourdonnement de l'abeille ; la cornemuse fait retentir les rochers et se mêle au bruit sourd de l'océan lointain qui bat ses rivages.

Le chien de la cabane aboie en voyant passer le pélerin matinal ; la laitière couronnée de son vase, chante en descendant la colline ; le laboureur traverse les guérets en sifflant ; le lourd chariot crie en gravissant le sentier de la montagne ; le lièvre étonné sort des épis vacillans ; la perdrix s'élève sur son aile bruyante ; le ramier gémit dans son arbre solitaire, et l'alouette gazouille au haut des airs.

O nature ! que tes beautés sont ravissantes ! tu donnes à tes amans des plaisirs toujours nou-

veaux ! Que n'ai-je la voix et l'ardeur du séraphin pour chanter ta gloire avec un amour religieux ! Salut, savans maîtres de la lyre ! poètes enfans de la nature, amis de l'homme et de la vérité ! Salut, vous dont les vers pleins d'une douceur sublime, charmèrent mon enfance et instruisirent ma jeunesse......

Hélas ! caché dans des retraites ignorées, le pauvre Edwin n'a jamais connu votre art. Quand les pluies de l'hyver et les neiges entassées ont fermé la porte de la cabane, seulement alors il entend quelques troubadours voyageurs chanter les faits de la chevalerie.... ou redire cette ballade touchante des deux enfans abandonnés dans le bois. En versant des pleurs sur l'attendrissante histoire, Edwin admire les prodiges de la muse.

Quand la tempête a cessé de rugir, il parcourt l'uniforme désert des neiges ; il contemple les nuages qui se balancent comme de gros vaisseaux sur les vagues de l'océan et cinglent vers l'horizon bleuâtre. Parmi ces décorations changeantes et toujours nouvelles, Edwin découvre des fleuves, des gouffres, des géants, des rochers entassés sur des rochers, et des tours penchées

sur des tours. Alors descendant au rivage, l'enthousiaste solitaire marche le long des grèves, en écoutant avec un plaisir mêlé de terreur, le mugissement des vagues roulantes. C'est encore ainsi que, pendant l'été, lorsque les nuages de l'orage allongent leur colonne ténébreuse sur le sommet des collines, Edwin se hâte de quitter la demeure de l'homme; c'est encore ainsi qu'il s'enfonce dans la noire solitude, pour jouir des premiers feux de l'éclair et des premiers bruits du tonnère, sous la voûte retentissante des cieux.

Quand la jeunesse du village danse au son du chalumeau, Edwin, assis à l'écart, se plaît à rêver au bruit de la musique. O! comme alors tous les jeux bruyans semblent vains et tumultueux à son âme! Céleste mélancolie, que sont près de toi les profânes plaisirs du vulgaire!

Est-il un cœur que la musique ne peut toucher? Ah! que ce cœur doit être insensible et farouche! Est-il un cœur qui ne sentit jamais ces transports mystérieux, enfans de la solitude et de la rêverie? Qu'il ne s'adresse point aux muses; les muses repoussent ses vœux.... Tel ne fut point Edwin. Le chant fut son premier

amour ; souvent la harpe de la montagne soupira sous sa main avantureuse, et la flûte plaintive gémit suspendue à son souffle. Sa muse, encore enfant, ignorait l'art du poète, fruit du travail et du temps. Edwin atteignit pourtant cette perfection si rare, ainsi que mes vers le diront quelques jours.

On voit par ce dernier vers, que Beattie se proposait de continuer son poëme. En effet on trouve un second chant, écrit quelque temps après ; mais il est bien inférieur au premier. Edwin, en errant dans le désert, entend un jour une voix grave qui s'élève du fond d'une vallée : c'est celle d'un vieux solitaire qui, après avoir connu les illusions du monde, s'est enseveli dans cette retraite pour y recueillir son âme et chanter les merveilles du créateur. Cet hermite instruit le jeune troubadour et lui révèle le secret de son propre génie. On voit combien cette idée était heureuse ; mais l'exécution n'a pas répondu au premier dessein de l'auteur ; le solitaire parle trop long-temps, et dit des choses trop communes sur les grandeurs et les misères de la vie. Toutefois

on trouve encore dans ce second chant quelques passages qui rappellent le charme et le talent du premier. Les dernières strophes en sont consacrées au souvenir d'un ami que le poète venait de perdre. Il paraît que Beattie était destiné à verser souvent des pleurs. La mort de son fils unique l'a profondément affecté et l'a enlevé totalement aux muses. Il vit encore sur les rochers de Morven ; mais ces rochers n'inspirent plus ses chants comme Ossian, qui a perdu son Oscar, il a suspendu sa harpe aux branches d'un chêne. On dit que son fils annonçait un grand talent pour la poésie ; peut-être était-il ce jeune *minstrel* qu'un père sensible avait peint, et dont il ne voit plus les pas sur le sommet de la montagne.

SOUVENIRS
D'AMÉRIQUE.

VOYAGE AU PAYS DES SAUVAGES.

Je partais pour le pays des Sauvages, et je me trouvais embarqué sur le paquebot qui remonte de New-York à Albany par la rivière d'Hudson. La société des passagers était nombreuse et aimable, consistant en plusieurs femmes et quelques officiers américains. Un vent frais nous conduisait mollement à notre destination. Vers le soir de la première journée nous nous assemblâmes sur le pont, pour prendre une collation de fruit et de lait. Les femmes s'assirent sur les bancs du gaillard et les hommes se mirent à leurs pieds. La conversation ne fut pas long-temps bruyante; j'ai toujours remarqué qu'à l'aspect d'un beau tableau de la nature, on tombe involontairement dans le silence. Tout-à-coup je ne sais qui de la compagnie s'écria: " C'est auprès de ce lieu que le Major André fut exécuté."

n'interrompait le chant plaintif de la jeune passagère, hors le bruit insensible que le vaisseau poussé par une légère brise, faisait en glissant sur l'onde. Quelquefois la voix se renflait un peu davantage lorsque nous rasions de plus près la rive; dans deux ou trois endroits elle fut répétée par un faible écho: les anciens se seraient imaginé que l'âme d'André, attirée par cette mélodie touchante, se plaisait à en murmurer les derniers sons dans les montagnes. L'idée de ce jeune homme, amant, poëte, brave et infortuné qui, regretté de ses concitoyens, et honoré des larmes de Washington, mourut dans la fleur de l'âge pour son pays, répandait sur cette scène romantique une teinte encore plus attendrissante. Les officiers américains et moi nous avions les larmes aux yeux: moi par l'effet du recueillement délicieux où j'étais plongé; eux, sans doute, par le souvenir des troubles passés de la patrie, qui redoublait le calme du moment présent. Ils ne pouvaient contempler sans une sorte d'extase de cœur, ces lieux, naguères chargés de bataillons étincelans et retentissans du bruit des armes, maintenant ensevelis dans une paix pro-

fonde, éclairés des derniers feux du jour décorés de la pompe de la nature, animés du doux sifflement des cardinaux et du roucoulement des ramiers sauvages, et dont les simples habitans, assis sur la pointe d'un roc, à quelque distance de leurs chaumières, regardaient tranquillement notre vaisseau passer sur le fleuve au-dessous d'eux.

Au reste, ce voyage que j'entreprenais alors n'était que le prélude d'un autre bien plus important, dont à mon retour j'avais communiqué les plans à M. de Malesherbes, qui devait les présenter au gouvernement. Je ne me proposais rien moins que de déterminer par terre la grande question du passage de la Mer du Sud dans l'Atlantique par le Nord. On sait que malgré les efforts du capitaine Cook, et des navigateurs subséquens, il est toujours resté un doute. Un vaisseau marchand, en 1786, prétendit avoir entré par les 48° lat. N. dans une mer intérieure de l'Amérique Septentrionale, et que tout ce qu'on avait pris pour la côte au Nord de la Californie, n'était qu'une longue chaîne d'îles extrêmement serrées. D'une autre part, un voyageur parti de la baie d'Hudson, a vu la mer par les

72° de latitude Nord, à l'embouchure de la rivière du *Cuivre*. On dit qu'il est arrivé l'été dernier une frégate, que l'amirauté d'Angleterre avait chargée de vérifier la découverte du vaisseau marchand dont j'ai parlé, et que cette frégate confirme la vérité des rapports de Cook : quoiqu'il en soit, voici sommairement le plan que je m'étais tracé.

Si le gouvernement avait favorisé mon projet, je me serais embarqué pour New-York. Là, j'eusse fait construire deux immenses chariots couverts, traînés par quatre couples de bœufs. Je me serais procuré en outre six petits chevaux, pareils à ceux dont je me suis servi dans mon premier voyage. Trois domestiques européens, et trois sauvages des Cinq-Nations m'eussent accompagné. Quelques raisons m'empêchent de m'étendre davantage sur les plans que je comptais suivre : le tout forme un petit volume en ma possession, qui ne serait pas inutile à ceux qui explorent des régions inconnues. Il me suffira de dire, que j'eusse renoncé à parcourir les déserts de l'Amérique, s'il en eût dû coûter une larme à leurs simples habitans. J'aurais

désiré que parmi ces nations sauvages, *l'homme à longue barbe*, long-temps après mon départ, eût voulu dire l'ami, le bienfaiteur des hommes.

Enfin tout étant préparé, je me serais mis en route, marchant directement à l'Ouest, en longeant les lacs du Canada jusqu'à la source du Mississipi, que j'aurais reconnue. De là, descendant par les plaines de la haute Louisiane, jusqu'au 40 degré de latitude Nord, j'eusse repris ma route à l'Ouest, de manière à attaquer la côte de la mer du Sud, un peu au-dessus de la tête du golfe de Californie. Suivant ici le contour des côtes, toujours en vue de la mer, j'aurais remonté droit au Nord, tournant le dos au Nouveau Mexique. Si aucune découverte n'eût altéré ma marche, je me fusse avancé jusqu'à l'embouchure de la grande rivière de *Cook*, et de là jusqu'à celle de la rivière du *Cuivre* par les 72 degrés de latitude septentrionale. Enfin, si nulle part je n'eusse trouvé un passage et que je n'eusse pu doubler le cap le plus nord de l'Amérique, je serais rentré dans les Etats-Unis par la baie d'Hudson, le Labrador et le Canada.

Tel était l'immense et périlleux voyage que

je me proposais d'entreprendre pour le service de ma patrie et de l'Europe. Je calculais qu'il m'eût retenu (tout accident à part) de 5 à 6 ans. On ne saurait mettre en doute son utilité. J'aurais donné l'histoire des trois règnes de la nature, celle des peuples et de leurs mœurs, dessiné les principales vues, etc. etc.

Quant à ce qui est des risques du voyage, ils sont grands sans doute ; mais je suppose que ceux qui calculent tous les dangers ne vont guères voyager chez les sauvages. Cependant on s'effraie trop sur cet article. Lorsque je me suis trouvé exposé en Amérique, le péril venait toujours du local, et de ma propre imprudence, mais presque jamais des hommes. Par exemple à la cataracte de Niagara, l'échelle indienne, qui s'y trouvait jadis, étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute, par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissemens de la cataracte et l'abîme effrayant, qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête, et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le

rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines, ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter, ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu-à-peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable : il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent, et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurois dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé : mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche : je l'avais cassé au-dessus du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux.

Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara, en arrivant, je m'étais rendu à la chûte, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras. Taudis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnette remua dans les buissons voisins ; le cheval s'effraie, recule en se cabrant, et en approchant du gouffre ; je ne puis désengager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et accroupi sur le bord de l'abîme il ne s'y tenait plus que par force de reins. C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un dernier effort s'abat en-dedans par une pirouette, et s'élance à dix pieds loin du bord.

SUR L'ÎLE GRACIOZA,

l'une des Açores.

Manquant d'eau et de provisions fraîches et nous trouvant au printemps de 1791, par la hauteur des Açores, il fut résolu que nous y relâcherions. Dans le vaisseau sur lequel je passais alors en Amérique, il y avait plusieurs prêtres

français, qui émigraient à Baltimore, sous la conduite du supérieur de St... M. N. Parmi ces prêtres se trouvaient quelques étrangers, en particulier M. T. jeune Anglais d'une excellente famille, qui s'était nouvellement converti à la religion Romaine.

L'histoire de ce jeune homme est trop singulière pour n'être pas racontée ; elle peut surtout intéresser plusieurs personnes en Angleterre.

M. T. était né d'une mère écossaise et d'un père anglais, ministre, je crois, de W. (quoique j'aie fait en vain des démarches pour trouver celui-ci, et je puis d'ailleurs avoir oublié les vrais noms.) Il servait dans l'artillerie, où son mérite l'eût sans doute bientôt fait distinguer : peintre, musicien, mathématicien, parlant plusieurs langues, il réunissait aux avantages d'une taille élevée et d'une figure charmante, les talens utiles et ceux qui nous font rechercher de la société.

M. N.. supérieur de St.. étant venu à Londres, je crois en 1790, pour ses affaires, fit la connaissance de T. Ce supérieur avait cette cha-

leur d'âme qui fait aisément des prosélytes parmi des hommes d'une imagination aussi vive que celle de T. Il fut donc résolu que celui-ci passerait à Paris ; renverrait de-là sa commission au duc de Richmond ; embrasserait la religion romaine, et, entrant dans les Ordres, suivrait M. N.. en Amérique. La chose fut exécutée ; et T... en dépit des lettres de sa mère qui lui tiraient des larmes, s'embarqua pour le Nouveau-Monde.

Un de ces hasards qui décident de notre destinée, m'amena sur le même vaisseau où se trouvait ce jeune homme. Je ne fus pas longtemps sans découvrir ses belles qualités, et je ne pouvais cesser de m'étonner de la chance singulière, qui jettait un anglais, riche et bien né, parmi une troupe de prêtres catholiques. T. de son côté, s'aperçût que je l'entendais ; il me recherchait, mais il craignait M. N. qui semblait redouter une trop grande intimité entre moi et son disciple.

Cependant notre voyage se prolongeait ; et nous n'avions pu encore nous ouvrir l'un à l'autre. Une nuit enfin nous restâmes seuls sur le gail-

lard, et T. me conta son histoire, et nous nous liâmes d'une tendre amitié.

T. était comme moi épris de la nature. Nous passions les nuits entières à causer sur le pont, lorsque tout dormait dans le vaisseau, qu'il ne restait plus que quelques matelots de quart, que, toutes les voiles étant pliées, nous roulions au gré d'une lame sourde et lente, tandis qu'une mer immense s'étendait autour de nous dans les ombres, et répétait l'illumination magnifique d'un ciel chargé d'étoiles. Nos conversations alors n'étaient peut-être pas tout-à-fait indignes du grand spectacle que nous avions sous les yeux ; et il nous échappait de ces pensées qu'on aurait honte d'énoncer dans la société, mais qu'on serait trop heureux de pouvoir saisir, et d'écrire. Ce fut dans une de ces belles nuits, qu'étant à environ cinquante lieues des côtes de la Virginie, et cinglant sous une légère brise de l'ouest, qui nous apportait l'odeur aromatique de la terre, il composa pour une romance française, un air qui exhalait le sentiment entier de la scène qui l'inspira. J'ai conservé ce morceau précieux, et lorsqu'il m'arrive de le répéter,

il fait naître en moi des émotions que peu de gens pourraient comprendre.

Avant cette époque, le vent nous ayant forcé de nous élever considérablement dans le nord, nous nous étions trouvés dans la nécessité de faire une seconde relâche à l'île St. Pierre. (sur la côte de Terre-Neuve) Durant les quinze jours que nous passâmes à terre, T. et moi nous allions courir dans les montagnes de cette île affreuse ; nous nous perdions au milieu des brouillards dont elle est sans cesse couverte. L'imagination sensible de mon ami se plaisait à ces scènes sombres et romantiques ; quelquefois, errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, en entendant les mugissemens d'une mer que nous ne pouvions découvrir, égarés sur une bruyère laineuse et morte, au bord d'un torrent rouge qui roulait entre des rochers, T. s'imaginait être le Barde de Cona ; et en sa qualité de demi-écossais, il se mettait à déclamer des passages d'Ossian, pour lesquels il improvisait des airs sauvages, qui m'ont plus d'une fois rappelé le *'twas like the memory of joys that are past, pleasing and mournful to the*

soul. Je suis bien fâché de n'avoir pas noté quelques-uns de ces chants extraordinaires, qui auraient étonné les amateurs et les artistes. Je me souviens que nous passâmes toute une après-diné à élever quatre grosses pierres, en mémoire d'un malheureux célébré dans une petite épisode à la manière d'Ossian tirée de mes *Tableaux de la Nature*, que quelques gens de lettres ont connus, qui ont péri. Nous nous rappellions alors Rousseau s'amusant à lever des roches dans son île, pour regarder ce qui était dessous : si nous n'avions pas le génie de l'auteur de l'Emile, nous avions du moins sa simplicité. D'autres fois nous herborisions.

Arrivé à Baltimore, sans me dire adieu, sans paraître sensible à notre ancienne liaison, T. me quitta un matin, et je ne l'ai jamais revu depuis. Lors de ma retraite en Angleterre, j'ai fait de vaines recherches pour découvrir sa famille. Je n'avais d'autre envie que d'apprendre qu'il était heureux, et me retirer ; car quand je le connus, je n'étais pas ce que je suis ; je rendais alors des services, et ce n'est pas ma manière de rappeler des liaisons passées avec les riches, lorsque je suis

tombé dans l'infortune. Je me suis présenté chez l'évêque de Londres, et sur les registres qu'on me permit de feuilletter, je n'ai pu trouver le nom du ministre T. il faut que je l'orthographie mal. Tout ce que je sais, c'est que T. avait un frère, et que deux de ses sœurs étaient placées à la cour. J'ai peu trouvé d'hommes dont le cœur fut mieux en harmonie avec le mien que celui de T.; cependant mon ami avait dans les yeux une arrière-pensée que je ne lui aurais pas voulu.

Le 6 Mai, vers les huit heures du matin, nous decouvrîmes le pic de l'île du même nom, qui, dit-on, surpasse en hauteur celui de Ténériffe; bientôt nous aperçûmes une terre plus basse, et entre onze heures et midi, nous jettâmes l'ancre dans une mauvaise rade, sur un fond de roches, par 45 brasses d'eau.

L'île *Gracioza* devant laquelle nous étions mouillés, se forme de petites collines un peu renflées au sommet, comme les belles courbes des vases Corinthiens. Elles étoient alors couvertes de la verdure naissante des bleds, d'où s'exhalait une odeur suave, particulière aux

maisons des Açores. On voyait paroître, au milieu de ces tapis onduleux, les divisions symétriques des champs, formées de pierres volcaniques mi-partie blanches et noires, et entassées les unes sur les autres, comme des murs à hauteur d'appui bâtis à froid. Des figuiers sauvages, avec leurs feuilles violettes, et leurs petites figues pourprées arrangées comme des nœuds de chapelets sur les branches, étaient semés çà et là dans la campagne. Une abbaye se montrait au haut d'un mont ; au pied de ce mont, dans une anse caillouteuse, apparaissaient les toits rouges de la petite ville de Santa-Crux. Toute l'île, avec ses découpures de baies, de caps, de criques, de promontoires, répétait son paysage inverti dans les flots. De grands rochers nuds, verticaux au plan des vagues, lui servaient de ceinture extérieure, et contrastaient par leurs couleurs enfumées, avec les festons d'écume qui s'y appendaient au soleil comme une dentelle d'argent. Le pic de l'île du même nom, par de-là Gracioza, s'élevait majestueusement dans le fond du tableau au-dessus d'une coupole de nuages. Une mer couleur

d'émeraude, et un ciel du bleu le plus pur, formaient la tenture de la scène ; tandis que des goëlands, des mauves blanches, des corneilles marbrées des Açores planaient pesamment en criant au-dessus du vaisseau à l'ancre, coupaient la surface des vagues avec leurs grandes ailes recourbées en manière de faux, et augmentaient autour de nous le bruit, le mouvement et la vie.

Il fut décidé que j'irais à terre comme interprête avec T. un autre jeune homme, et le second capitaine ; on mit la chaloupe en mer, et nos matelots ramèrent vers le rivage, dont nous étions à environ deux milles. Bientôt nous aperçûmes du mouvement sur la côte, et un large canot s'avança vers nous. Aussitôt qu'il parvint à la portée de la voix, nous distinguâmes une quantité de moines. Ils nous hélèrent en portugais, en italien, en anglais, et nous répondîmes, dans ces trois langues, que nous étions Français. L'alarme régnoit dans l'île ; notre vaisseau était le premier bâtiment d'un grand port qui y eût jamais abordé et qui eût osé mouiller dans la rade dangereuse où

nous nous trouvions ; d'une autre part, le nouveau pavillon tricolore n'avait point encore flotté dans ces parages, et l'on ne savait si nous sortions d'Alger ou de Tunis. Quand on vit que nous portions figures humaines, et que nous entendions ce qu'on nous disait, la joie fut universelle : les moines nous firent passer dans leur bateau, et nous arrivâmes à Santa-Crux où nous débarquâmes avec difficulté, à cause d'un ressac assez violent qui se forme à terre.

Toute l'île accourut pour nous voir. Quatre ou cinq malheureux, qu'on avait armés de vieilles piques à la hâte, s'emparèrent de nous. L'uniforme de Sa Majesté, m'attirant particulièrement les honneurs, je passai pour l'homme important de la députation. On nous conduisit chez le Gouverneur, dans une misérable maison où son excellence, vêtu d'un méchant habit verd autrefois galonné d'or, nous donna notre audience de réception. Il nous permit d'acheter les différens articles dont nous nous faisions besoin.

On nous relâcha après cette cérémonie et

nos fidèles religieux nous menèrent à un hôtel large, commode et éclairé, qui ressemblait bien plus à celui du Gouverneur que le véritable.

T.... avait trouvé un compatriote. Le principal frère, qui se donnait tous les mouvemens pour nous, était un matelot de Jersey, dont le vaisseau avait péri sur Gracioza plusieurs années auparavant. Lorsqu'il se fut sauvé seul à terre, ne manquant pas d'intelligence, il s'aperçut qu'il n'y avait qu'un métier dans l'île, celui de moine. Il se résolut de le devenir; il se montra extrêmement docile aux leçons des bons pères, apprit le portugais, et à lire quelques mots de Latin; enfin sa qualité d'anglais parlant pour lui, on sacra cette brebis ramenée au bercail.

Ayant été long-temps sans parler sa langue, il était enchanté de trouver enfin quelqu'un qui l'entendit. Il nous promena dans l'île, et à son couvent.

La moitié de Gracioza, sans beaucoup d'exagération, me sembla peuplée de moines; et le trait suivant peut servir à donner une idée de l'i-

gnorance, dans laquelle ces bons moines sont restés à la fin du dix-huitième siècle.

On nous avait menés mystérieusement à un petit buffet d'orgue de la paroisse, pensant que nous n'avions jamais vu un si rare instrument. L'organiste, d'un air triomphant, se mit à toucher une misérable kyrielle de plain-chant, cherchant à voir dans nos yeux notre admiration. Nous parûmes extrêmement surpris ; T. s'approcha modestement, et fit semblant de peser sur les touches avec le plus grand respect ; l'organiste lui faisoit des signes, avec l'air de lui dire : Prenez garde ! Tout-à-coup T. déploya l'harmonie d'un célèbre passage de Pleyel. Il serait difficile d'imaginer une scène plus plaisante : l'organiste en était à moitié tombé par terre ; les moines, la figure pâle et allongée, ouvraient une bouche béante ; tandis que les frères-servans faisaient les gestes d'étonnement les plus ridicules autour de nous.

Ayant embarqué nos provisions le lendemain, nous retournâmes nous-mêmes à bord accompagnés des bons religieux, qui se chargèrent

de nos lettres pour l'Europe, et nous quittèrent avec de grandes protestations d'amitié. Le vaisseau s'était trouvé en danger la nuit précédente, par la levée d'une forte brise de l'est ; on voulut virer l'ancre, mais, comme on s'y attendait, on la perdit. Telle fut la fin de notre expédition.

UN MOT SUR LA CATARACTE DU CANADA.

Cette fameuse Cataracte est la plus belle du monde connu. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erie, et se jette dans l'Ontario. A environ neuf milles de ce dernier lac se trouve la chute : sa hauteur perpendiculaire, peut être d'environ 200 pieds. Mais ce qui contribue à la rendre si violente, c'est que, depuis le lac Erie jusqu'à la cataracte, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, dans un cours de près de 6 lieues ; en sorte qu'au moment même du saut, c'est moins une rivière qu'une mer impétueuse, dont les cent mille torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en un fer-à-cheval d'environ un demi-mille de circuit. Entre les deux

chutes s'avance un énorme rocher creusé en-dessous, qui pend, avec tous ses sapins, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, se bombe et s'arrondit comme un vaste cylindre au moment qu'elle quitte le bord, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs du prisme : celle qui tombe au nord, descend dans une ombre effrayante comme une colonne d'eau du déluge. Des arcs-en ciel sans nombre se courbent et se croisent sur l'abîme, dont les terribles mugissemens se font entendre à 60 milles à la ronde. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume, qui, s'élevant au-dessus des forêts ressemblent aux fumées épaisses d'un vaste embrasement. Des rochers démesurés et gigantesques, taillés, en forme de phantômes, décorent la scène sublime ; des noyers sauvages, d'un aubier rougeâtre et écailleux, croissent chétivement sur ces squelettes fossiles. On ne voit auprès aucun animal vivant, hors des aigles, qui, en planant au-dessus de la cataracte où ils viennent chercher leur proie, sont entraînés, par le courant d'air, et forcés de descendre en tournoyant au fond de

l'abîme. Quelque *Carcajou* tigré se suspendant par sa longue queue à l'extrémité d'une branche abaissée, essaie d'attrapper les débris des corps noyés des élans et des ours que le rémole jette à bord ; et les serpens-à-sonnette font entendre de toutes parts leurs bruits sinistres.

UNE NUIT CHEZ LES SAUVAGES.

C'est un sentiment naturel aux malheureux de chercher à rappeller les illusions du bonheur, par le souvenir de leurs plaisirs passés. Lorsque j'éprouve l'ennui d'être, que je me sens le cœur flétri par le commerce des hommes, je détourne involontairement la tête, et je jette en arrière un œil de regret. Méditations enchantées ! charmes secrets et ineffables d'une âme jouissante d'elle-même, c'est au sein des immenses déserts de l'Amérique que je vous ai goûtés à longs traits ! On se vante d'aimer la liberté, et presque personne n'en a une juste idée ; lorsque, dans mes voyages parmi les nations Indiennes du Canada, je quittai les habitations Européennes et me trouvai, pour la première fois, seul au milieu d'un océan de forêts, ayant

pour ainsi dire, la nature entière prosternée à mes pieds, une étrange révolution s'opéra dans mon intérieur. Dans l'espèce de délire qui me saisit, je ne suivais aucune route ; j'allais d'arbre en arbre, à droite et à gauche indifférement, me disant en moi-même : " Ici, plus de chemins à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidens, de républiques, de rois, surtout plus de lois, et plus d'hommes. Des hommes ? si ; quelques bons sauvages qui ne s'embarrasent de moi, ni moi d'eux ; qui, comme moi encore, errent libres où la pensée les mène, mangent quand ils veulent, dorment où et quand il leur plaît ;" et pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits originels, je me livrais à mille actes de volonté, qui faisaient enrager le grand hollandais qui me servait de guide, et qui, dans son âme, me croyait fou.

Délivré du joug tyrannique de la société, je compris alors les charmes de cette indépendance de la nature, qui surpassent de bien loin tous les plaisirs dont l'homme civil peut avoir d'idée. Je compris pourquoi pas un sauvage ne s'est fait européen, et pourquoi plusieurs

européens se sont faits sauvages ; pourquoi le sublime discours sur l'*Inégalité des Conditions*, est si peu entendu de la plupart de nos philosophes. Il est incroyable combien les nations et leurs institutions les plus vantées paraissaient petites et diminuées à mes regards ; il me semblait que je voyais les royaumes de la terre avec une lunette invertie, ou plutôt moi-même agrandi et exalté, je contemplais d'un œil de géant le reste de ma race dégénérée.

Vous, qui voulez écrire des hommes, transportez-vous dans les déserts ; redevenez un instant enfant de la nature, alors, et seulement alors, prenez la plume.

Parmi les innombrables jouissances que j'éprouvai dans ces voyages, une surtout a fait une vive impression sur mon cœur.*

---

* Tout ce qui suit, à quelques additions près, est tiré du manuscrit de ces voyages, qui a péri avec plusieurs autres ouvrages commencés, tels que *Les Tableaux de la Nature*, l'histoire d'une Nation Sauvage du Canada, sorte de Roman, dont le cadre totalement neuf, et les peintures naturelles étrangères à notre climat auraient pu mériter l'indulgence

J'allais alors voir la fameuse cataracte de Niagara, et j'avais pris ma route à travers les nations indiennes qui habitent les déserts à l'ouest des plantations américaines. Mes guides étaient le soleil, une boussole de poche et le hollandais dont j'ai déjà parlé ; celui-ci entendait parfaitement cinq dialectes de la langue Huronne. Notre équipage consistait en deux chevaux auxquels nous attachions le soir une sonnette au cou, et les lâchions ensuite dans la forêt ? je craignais d'abord un peu de les perdre, mais mon guide me rassura en me faisant remarquer que, par un instinct admirable, ces bons ani-

---

du lecteur. On a bien voulu donner quelque louange à ma manière de peindre la nature, mais si l'on en avait vu ces divers morceaux écrits sur mes genoux, parmi les sauvages même dans les forêts et au bord des lacs de l'Amérique, j'ose présumer qu'on y eût peut-être trouvé des choses plus dignes du public. De tout cela, il ne m'est resté que quelques feuilles détachées, entre autres la Nuit qu'on donne ici. J'étais destiné à perdre dans la Révolution, fortune, parens, amis, et ce qu'on ne recouvre jamais lorsqu'on l'a perdu, le fruit de la pensée, seul bien peut-être qui soit réellement à nous.

maux ne s'écartaient jamais hors de la vue de notre feu.

Un soir que, par approximation ne nous estimant plus qu'à environ 8 ou 9 lieues de la cataracte, nous nous préparions à descendre de cheval avant le coucher du soleil, pour bâtir notre hutte et allumer notre bûcher de nuit à la manière indienne, nous aperçûmes, dans le bois les feux de quelques sauvages, qui étaient campés un peu plus bas, au bord du même ruisseau où nous nous trouvions. Nous allâmes à eux. Le Hollandais leur ayant demandé par mon ordre la permission de passer la nuit avec eux, ce qui fût accordé sur-le-champ, nous nous mîmes alors à l'ouvrage avec nos hôtes. Après avoir coupé des branches, planté des jalons, arraché des écorces pour couvrir notre palais, et rempli quelques autres travaux publics, chacun de nous vaqua à ses affaires particulières. J'apportai ma selle, qui me servit de fidèle oreiller durant tout le voyage; le guide pensa mes chevaux; et quant à son appareil de nuit, comme il n'était pas si délicat, que moi, il se servait ordinairement de quelque

tronçon d'arbre sec. L'ouvrage étant fini, nous nous assîmes tous en rond, les jambes croisées à la manière de tailleurs, autour d'un feu immense, afin de rôtir nos quenouilles de maïs, et de préparer le souper. J'avais encore un flacon d'eau-de-vie, qui ne servit pas peu à égayer nos sauvages; eux se trouvaient avoir des jambons d'oursins, et nous commençâmes un festin royal.

La famille était composée de deux femmes avec deux petits enfans à la mammelle, et de trois guerriers, deux d'entre eux pouvaient avoir de quarante à quarante-cinq ans, quoiqu'ils parussent beaucoup plus vieux; le troisième était un jeune homme.

La conversation devint bientôt générale, c'est-à-dire par quelques mots entrecoupés de ma part, et par beaucoup de gestes, langage expressif que ces nations entendent à merveille, et que j'avais appris parmi elles. Le jeune homme seul gardait un silence obstiné; il tenait constamment les yeux attachés sur moi. Malgré les raies noires, rouges, bleues, les oreilles découpées, la perle pendante au nez

dont il était défiguré, on distinguait aisément la noblesse et la sensibilité qui animaient son visage. Combien je lui savais gré de ne pas m'aimer! Il me semblait lire dans son cœur l'histoire de tous les maux dont les européens ont accablé sa patrie.

Les deux petits enfans, tout nuds, s'étaient endormis à nos pieds, devant le feu; les femmes les prirent doucement dans leur bras, et les couchèrent sur des peaux avec des soins de mère, si délicieux à voir chez ces prétendus sauvages: la conversation mourut ensuite par degrés et chacun s'endormit dans la place où il se trouvait.

Moi seul, je ne pus fermer l'œil; entendant de toutes parts les aspirations profondes de mes hôtes, je levai la tête, et, m'appuyant sur le coude, contemplai à la lueur rougeâtre du feu mourant, les Indiens étendus autour de moi et plongés dans le sommeil. J'avoue que j'eus peine à retenir des larmes; bon jeune homme, que ton repos me parut touchant! toi, qui semblais si sensible aux maux de ta patrie, tu étais trop grand, trop supérieur, pour te défier de l'étranger. Européens, quelle leçon pour nous!

Ces mêmes sauvages que nous avons poursuivis avec le fer et la flamme ; à qui notre avarice ne laisserait pas même une pelletée de terre, ponr couvrir leur vaste patrimoine ; ces mêmes sauvages, recevant leur ennemi sous leurs huttes hospitalières, partageant avec lui lenr misérable repas, leur couche infréquentée du remords, et dormant auprès de lui du sommeil profond du juste ! ces vertus-là sont autant au-dessus de nos vertus conventionnelles, que l'âme de ces hommes de la nature est au-dessus de celle de l'homme de la société.

Il faisait clair de lune ; échauffé de mes idées, je me levai et fus m'asseoir, à quelque distance, sur une racine qui se trouvait au bord du ruisseau : c'était une de ces nuits américaines que le pinceau des hommes ne rendra jamais et dont je me suis rappelé cent fois le souvenir avec délices.

La lnne était au plus haut point du ciel : on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes conronnées de neige ; peu-à-peu ces nues s'allongeaient, se

déroulaient en zônes diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux, errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer : une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands blancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour céruléen et velouté de la lune, flottait silencieusement sur la cime des forêts, et descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumières jusques dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'abres-à-sucre, et reparaissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de

diamans, et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons où elle était étendue comme des toiles. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savanne, tantôt, selon le caprice des brises, se confondaient avec le sol, en s'enveloppant de gazes pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité, et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissemens rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulemens solemnels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos

champs cultivés, en vain l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'éternelles forêts ; elle aime a errer, à la clarté des étoiles, aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes et pour ainsi dire, à se mêler, à se fondre avec toute une nature sauvage et sublime.

Ces jouissances sont trop poignantes : telle est notre faiblesse, que les plaisirs exquis deviennent des douleurs, comme si la nature avait peur que nous oubliassions que nous sommes hommes. Absorbé dans mon existence, où plutôt répandu tout entier hors de moi, n'ayant ni sentiment, ni pensée distincte, mais un ineffable je ne sais quoi qui ressemblait à ce bonheur mental dont on prétend que nous jouirons dans l'autre vie, je fus tout-à-coup rappelé à celle-ci. Je me sentis mal, et je vis qu'il fallait finir. Je retournai à notre Ajouppa où me couchant auprès des sauvages, je tombai bientôt dans un profond sommeil.

Le lendemain à mon réveil, j'aperçus la troupe déjà prête pour le départ. Mon guide avait sellé les chevaux ; les guerriers étaient armés, et les femmes s'occupaient à rassembler les bagages, consistant en peaux, en maïs, en ours fumés. Je me levai, et tirant de mon portemanteau un peu de poudre et de balles, du tabac et une boîte de gros rouge, je distribuai ces présens parmi nos hôtes, qui parurent bien contens de ma générosité. Nous nous séparâmes ensuite, non sans des marques d'attendrissement et de regret, touchant nos fronts et notre poitrine, à la manière de ces hommes de la nature, ce qui me paraissait bien valoir nos cérémonies. Jusqu'au jeune indien, qui prit cordialement la main que je lui tendais, nous nous quittâmes tous le cœur plein les uns des autres. Nos amis prirent leur route au nord, en se dirigeant par les mousses, et nous à l'ouest, par ma boussole. Les guerriers partirent devant, poussant le cri de marche ; les femmes cheminaient derrière, chargées des bagages, et des petits enfans qui, suspendus dans des fourrures aux épaules de leurs mères, se dé-

tournaient en souriant pour nous regarder. Je suivis long-temps des yeux cette marche touchante et maternelle, jusqu'à ce que la troupe entière eût disparu lentement entre les arbres de la forêt.

Bienfaisans sauvages! vous qui m'avez donné l'hospitalité, vous que je ne reverrai sans doute jamais, qu'il me soit permis de vous payer ici un tribut de reconnaissance. Puissiez-vous jouir long-temps de votre précieuse indépendance, dans vos belles solitudes où mes vœux pour votre bonheur ne cessent de vous suivre! Inséparables amis, dans quel coin de vos immenses déserts habitez-vous à présent? Etes-vous toujours ensemble, toujours heureux? Parlez-vous quelquefois de l'étranger de la forêt? Vous dépeignez-vous les lieux qu'il habite? Faites-vous des souhaits pour son bonheur au bord de vos fleuves solitaires? Généreuse famille, son sort est bien changé depuis la nuit qu'il passa avec vous; mais du moins est-ce une consolation pour lui; si, tandis qu'il existe au-delà des mers, persécuté des hommes de son pays, son nom, à l'autre bout de l'univers, au

fond de quelque solitude ignorée, est encore prononcé avec attendrissement par de pauvres indiens.

ANECDOTE

D'UN FRANÇAIS ETABLI PARMI LES SAUVAGES.

PHILIPPE le Cocq, d'une petite ville du Poitou, passa au Canada dans son enfance, y servit comme soldat à l'âge de vingt ans, dans la guerre de 1754, et après la prise de Québec, se retira chez les Cinq Nations, où, ayant épousé une indienne, il renonça aux coutumes de son pays, pour prendre les mœurs des sauvages. Lorsque je voyageais chez ces peuples, je ne fus pas peu surpris en entendant dire que j'avais un compatriote établi à quelque distance dans le bois. Je courus chez lui ; je le trouvai occupé à faire la pointe à des jalons, à l'ouverture de sa hutte. Il me jetta un regard assez froid, et continua son ouvrage : mais aussitôt que je lui adressai la parole en français, il tressaillit au souvenir de la patrie et la grosse larme roulait dans ses yeux. Ces accens connus avaient reporté soudainement dans le

cœur du vieillard toutes les sensations de son enfance. Dans la jeunesse nous regrettons peu nos premiers ans; mais plus nous nous enfonçons dans la vie, plus leur souvenir devient aimable, c'est qu'alors chacune de nos journées est un triste terme de comparaison. Philippe me pria d'entrer; je le suivis. Il avait de la peine à s'exprimer; je le voyais travailler à rassembler les anciennes idées de l'homme civil, et j'étudiais avidement cette leçon; par exemple, j'eus lieu de remarquer qu'il y avait deux espèces de choses relatives absolument effacées de sa tête, celle de la propriété du superflu et celle de la nuisance envers autrui, sans nécessité. Je ne voulus lui faire ma grande question qu'après que quelques heures de conversation lui eussent redonné une assez grande quantité de mots et de pensées. A la fin, je lui dis: Philippe, êtes-vous heureux? Il ne sut d'abord que répondre.—Heureux, dit-il, en réfléchissant; heureux, oui .... mais, heureux, depuis que je suis sauvage. —Et comment passez-vous votre vie? repris-je. —Il se mit à rire. J'entends, dis-je, vous pensez que cela ne vaut pas une réponse. Mais, ets-

ce que vous ne voudriez pas reprendre votre ancienne vie, retourner dans votre pays ?—Mon pays ? la France? si je n'étais pas si vieux, j'aimerais à le revoir.... Et vous ne voudriez pas y rester? ajoutai-je. Le mouvement de tête de Philippe m'en dit assez. Et qu'est-ce qui vous a déterminé à vous faire comme vous le dites sauvage ?—Je n'en sais rien ; l'instinct. Ce mot du vieillard mit fin à mes doutes et à mes questions. Je restai deux jours chez Philippe pour l'observer, et je ne le vis jamais se démentir un seul instant. Son âme libre du combat des passions sociales, me sembla, pour m'exprimer dans le style des sauvages, calme comme le champ de bataille après que les guerriers ont fumé ensemble le *calumet* de paix.

SUR LES VOYAGES

DE MACKENZIE DANS L'INTÈRIEUR DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Il faut peut-être chercher dans l'inconstance et les dégoûts du cœur humain, le motif de l'intérêt général qu'inspire la lecture des voyages. Fatigués de la société où nous vivons, et des chagrins qui nous environnent, nous aimons à nous égarer en pensée dans des pays lointains et chez des peuples inconnus. Si les hommes que l'on nous peint, sont plus heureux que nous, leur bonheur nous délasse; s'ils sont plus infortunés, leurs maux nous consolent.

Mais l'intérêt attaché au récit des voyages, diminue chaque jour, à mesure que le nombre des voyageurs augmente: l'esprit philosophique a fait cesser les merveilles du désert;

« Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles. »

FONTANES.

Quand les premiers Français, qui descendirent sur les rivages du Canada, parlent de lacs, sembla-

bles à des mers, de cataractes qui tombent du ciel, de forêts dont on ne peut sonder la profondeur, l'esprit est bien plus fortement ému, que lorsqu'un marchand anglais ou un savant moderne vous apprend qu'il a pénétré jusqu'à l'Océan pacifique et que la chute du Niagara n'a que cent quarante-quatre pieds de hauteur.

Ce que nous gagnons en connaissance, nous le perdons en sentiment. Les vérités géométriques ont tué certaines vérités de l'imagination, bien plus importantes à la morale qu'on ne pense. Quels étaient les premiers voyageurs dans la belle antiquité! C'étaient les législateurs, les poètes et les héros; c'était Jacob, Lycurgue, Pythagore, Homère, Hercule, Alexandre : *dies peregrinationis* (Genèse). Alors tout était prodige sans cesser d'être réalité, et les espérances de ces grandes âmes aimaient à dire : *Là-bas, la terre inconnue la terre immense! Terra ignota, terra immensa!* Nous avons naturellement la haine des bornes, je dirais presque que le globe est trop petit pour l'homme, depuis qu'il en a fait le tour. Si la nuit est plus favorable que le jour à l'inspiration et aux vastes pensées, c'est qu'en cachant toutes

les limites, elle prend l'air de l'immensité. Les voyageurs français et les voyageurs anglais semblent, comme les guerriers de ces deux nations, s'être partagé l'empire de la terre et de l'onde. Les derniers n'ont rien à opposer aux Tavernier, aux Chardin, aux Parennin, aux Charlevoix ; ils n'ont point de monument tel que les *lettres édifiantes* ; mais les premiers, à leur tour, n'ont point d'Anson, de Byron, de Cook, de Vancouver. Les voyageurs français ont plus fait pour la connaissance des mœurs et des coutumes des peuples ; *νόον ἔγνω, mores cognovit*, les voyageurs anglais ont été plus utiles aux progrès de la géographie universelle : *ἐν πόντω πάθεν, in mari passus est* (Odyssée). Ils partagent avec les Espagnols et les Portugais, la gloire d'avoir ajouté de nouvelles mers et de nouveaux continens au globe, et d'avoir fixé les limites de la terre.

Les prodiges de la navigation sont peut-être ce qui donne une plus haute idée du génie de l'homme. On frissonne et on admire, lorsqu'on voit Colomb s'enfonçant dans les solitudes d'un océan inconnu ; Vasco de Gama, doublant le cap des tempêtes ; Magellan, sortant d'une vaste mer

pour entrer dans une mer plus vaste encore; Cook, volant d'un pôle à l'autre, et resserré de toutes parts par les rivages du globe, ne trouvant plus de mers pour ses vaisseaux.

Quel beau spectacle n'offre point cet illustre navigateur, cherchant de nouvelles terres, non pour en opprimer les habitans, mais pour les secourir et les éclairer, portant à de pauvres sauvages les nécessités de la vie, jurant concorde et amitié, sur leurs rives charmantes, à ces simples enfans de la nature, semant, parmi les glaces australes, les fruits d'un plus doux climat, en imitant ainsi la providence qui prévoit les naufrages et les besoins des hommes !

La mort n'ayant pas permis au capitaine Cook d'achever ses importantes découvertes, le capitaine Vancouver fut chargé par le gouvernement anglais, de visiter toute la côte américaine, depuis la Californie jusqu'à la rivière de Cook, et de lever les doutes qui pouvaient rester encore sur un passage au nord-ouest du nouveau monde. Tandis que cet habile marin remplissait sa mission avec autant d'intelligence que de courage, un autre voyageur anglais, parti du Haut-Canada

s'avançait à travers les déserts et les forêts jusqu'à la mer Boréale et l'Océan Pacifique.

M. Mackenzie, dont je vais faire connaître les travaux, ne prétend ni à la gloire du savant, ni à celle de l'écrivain. Simple trafiquant de pelleteries parmi les Indiens, il ne donne modestement son voyage que pour le journal de sa route... Quelqnefois cependant il interrompt son journal pour décrire une scène de la nature, ou les mœurs des sauvages; mais il n'a pas toujours l'art de faire valoir ces petites circonstances si intéressantes dans les récits de nos missionnaires. On connaît à peine les compagnons de ses fatigues; point de transports en déconvrant la mer, bnt si désiré de l'entreprise: point de scènes attendrissantes lors du retour. En nn mot, le lecteur n'est point embarqué dans le canot d'écorce avec le voyageur, et ne partage point avec lui ses craintes, ses espérances et ses périls.

Un plus grand défaut encore se fait sentir dans l'ouvrage: il est malheureux qu'un simple journal de voyage manque de méthode et de clarté. M. Mackenzie expose confusément son sujet. Il n'apprend point au lecteur quel est ce

fort Chipiouyan d'où il part. Où en étaient les découvertes lorsqu'il a commencé les siennes ? Si l'endroit où il s'arrête à l'entrée de la mer Glaciale était une baie, ou simplement une expansion du fleuve, comme on est tenté de le soupçonner, comment le voyageur est certain que cette grande rivière de l'ouest, qu'il appelle Tacoutché-Tessé est la rivière de Colombia, puisqu'il ne l'a pas descendue jusqu'à son embouchure ? Comment il se fait que la partie du cours de ce fleuve, qu'il n'a pas visitée, soit cependant marquée sur sa carte, etc., etc. ?

Malgré ces nombreux défauts, le mérite du journal de M. Mackenzie est fort grand ; mais il a besoin de commentaires, soit pour donner une idée des déserts que le voyageur traverse, et colorer un peu la maigreur et la sécheresse de son récit, soit pour éclaircir quelque point de géographie. Je vais essayer de remplir cette tâche auprès du lecteur.

L'Espagne, l'Angleterre et la France doivent leurs possessions américaines à trois Italiens Colomb, Cabot et Verazani. Le génie de l'Italie, enseveli sous des ruines, comme les géants,

sous les monts qu'ils avaient entassés, semble se réveiller quelquefois pour étonner le monde. Ce fut vers l'an 1523 que François I donna ordre à Jean Verazani d'aller découvrir de nouvelles terres. Ce navigateur reconnut plus de six cents lieues de côte, le long de l'Amérique septentrionale; mais il ne fonda point de colonie.

Jacques Cartier, son successeur, visita tout le pays appelé *Kannata* par les sauvages, c'est à dire, *amas de cabanes.** Il remonta le grand fleuve qui reçut de lui le nom de *Saint-Laurent*, et s'avança jusqu'à l'île de *Montréal* qu'on nommait alors *Hochélaga.*

M. de Roberval obtint en 1540, la vice-royauté du Canada. Il y transporta plusieurs familles avec son frère, que François I avait surnommé le gendarme d'Annibal, à cause de sa bravoure; mais ayant fait naufrage en 1540, "Avec eux tombèrent, dit Charlevoix, toutes les espérances qu'on avait conçues, de faire un établis-

* Les Espagnols avaient certainement découvert le Canada avant Jacques Cartier et Verazani, et quelques auteurs prétendent que le nom Canada vient des deux mots espagnols *Accanada.*

sement en Amérique, personne n'osant se flatter d'être plus habiles ou plus heureux que ces deux braves hommes."

Les troubles qui, peu de temps après, éclatèrent en France et qui durèrent cinquante années, empêchèrent le gouvernement de porter ses regards au dehors. Le génie d'Henri IV, ayant étouffé les discordes civiles, on reprit avec ardeur, le projet d'un établissement au Canada. Le marquis de la Roche s'embarqua en 1598, pour tenter de nouveau la fortune: mais son expédition eut une fin désastreuse. M. Chauvin succéda à ses projets et à ses malheurs; enfin le commandeur de Catte, s'étant chargé vers l'an 1603, de la même entreprise, en donna la direction à Samuel de Champelain, dont le nom rappelle le fondateur de Quebec, et le père des colonies françaises dans l'Amérique septentrionale.

Depuis ce moment les Jésuites furent chargés du soin de continuer les découvertes dans l'intérieur des forêts canadiennes. Alors commencent ces fameuses missions qui étendirent l'empire français des bords de l'Atlantique et des glaces de la baie d'Hudson aux rivages du golfe Mexicain. Le père *Biart* et le père *Enemond-*

Masse, parcoururent toute l'Acadie ; le père Joseph s'avança jusqu'au lac Nipissing, dans le nord du Canada ; les pères de Bréboeux et Daniel visitèrent les magnifiques déserts des Hurons, entre le lac de ce nom, le lac Michighan et le lac Erie ; le père de *Lamberville* fit connaître le lac Ontario et les cinq cantons iroquois. Attirés par l'espoir du martyre et par le récit des souffrances qu'enduraient leurs compagnons, d'autres ouvriers évangéliques arrivèrent de toutes parts, et se répandirent dans toutes les solitudes. " On les envoyait, dit l'historien, de la Nouvelle France, et ils allaient avec joie. . . . ils accomplissaient la promesse du Sauveur du monde de faire annoncer son évangile par toute la terre."

La découverte de l'*Ohio* et du Meschacebé à l'occident du lac *Supérieur* et du *lac des Bois* au nord-ouest, du fleuve *Bourbon* et de la côte intérieure de la baie de *James* au nord, fut le résultat de ces courses apostoliques. Les missionnaires eurent même connaissance de ces *Montagnes Rocheuses** que M. Mackenzie vient de fran-

* Ils les appellent les *montagnes des Pierres Brillantes.*

chir, pour se rendre à l'Océan pacifique, et du grand fleuve qui devait couler à l'ouest; c'est le fleuve Colombia. Il suffit de jeter les yeux sur les anciennes cartes des Jésuites, pour se convaincre que je n'avance ici que la vérité.

Toutes les grandes découvertes étaient donc faites ou indiquées dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, lorsque les Anglais sont devenus les maîtres du Canada. En imposant de nouveaux noms aux lacs, aux montagnes, aux fleuves et aux rivières, ou en corrompant les anciens noms français, ils n'ont fait que jeter du désordre dans la géographie. Ils n'est pas même bien prouvé que les latitudes et les longitudes qu'ils ont données à certains lieux, soient plus exactes que les latitudes et les longitudes fixées par nos savans missionnaires.* Pour se faire une idée nette du point du départ et des voyages de

* M. Arrowsmith est à présent le géographe le plus célèbre en Angleterre: si l'on prend sa grande carte des Etats-Uuis, et qu'on la compare aux dernières cartes d'Imley, on y trouvera une prodigieuse différence, surtout dans la partie qui s'étend entre les lacs du Canada et l'Ohio: les cartes des missionnaires, au contraire, se rapprochent beaucoup des cartes d'Imley.

M. Mackenzie, voici donc, peut-être, ce qu'il est essentiel d'observer.

Les missionnaires français et les coureurs canadiens avaient poussé les découvertes jusqu'au lac *Ouinipic* ou *Ounipigon** à l'ouest, et jusqu'au lac des *Assiniboïsl* ou des *Cristinaux*, au nord. Le premier semble être le lac de l'*Esclave* de M. Mackenzie.

La société Anglo-Canadienne, qui fait le commerce des pelleteries a établi une factorerie au fort *Chipiouyan*† sur un lac appelé le *lac des Montagnes*, et qui communique au *lac de l'Esclave*, par une rivière.

Du lac de l'*Esclave* sort un fleuve qui coule au nord, et que M. Mackenzie a nommé de son nom. Le fleuve Mackenzie se jette dans la mer du Pôle par les 69° 14′ de lattitude septentrionale et les 135° de longitude ouest, méridien de Greenwich.

---

* Les cartes françaises le placent au 50°. latit. N. et les cartes Angloises au 53°.

† 58° 40′ latit. N., et 10° 30′. longitude ouest, mérid. de Greenwich.

La déconverte de ce fleuve et sa navigation jusqu'à l'Océan Boréal sont l'objet du premier voyage de M. Mackenzie. Parti du fort *Chipiouyan,* le 3 de Juin 1789, il est de retour à ce fort, le 12 de Septembre de la même année.

Le 10 d'Octobre 1792 il part une seconde fois du fort *Chipiouyan* pour faire un nouveau voyage. Dirigeant sa course à l'ouest, il traverse le *lac des Montagnes* et remonte une rivière appelée *Oungigak* ou la rivière *de la Paix.* Cette rivière prend sa source dans les *Montagnes Rocheuses.* Un grand fleuve descendant du revers de ces montagnes, coule à l'ouest et va se perdre dans l'Océan pacifique. Ce fleuve s'appelle *Lacoutché-Tesséde* ou la rivière de Colombia.

La connaissance du passge de la rivière *de la Paix,* dans celle de *Colombia,* la facilité de la navigation de cette dernière du moins jusqu'à l'endroit où M. Mackenzie abandonna son canot pour se rendre par terre à l'Océan pacifique; telles sont les découvertes qui résultent de la seconde expédition du voyageur. Après une absence de onze mois, il revient au lieu de son départ.

Il faut observer que la rivière *de la Paix*, sortant des *Montagnes-Rocheuses* pour se jeter dans un bras du lac des *Montagnes* : que le lac des *Montagnes* communiquant au lac de l'*Esclave*, par une rivière qui porte ce dernier nom : que le lac de l'*Esclave* à son tour, versant ses eaux dans l'Océan Boréal, par le fleuve *Mackenzie*, il en résulte que la rivière *de la Paix*, la rivière de l'*Esclave* et le fleuve *Mackenzie* ne sont réellement qu'un seul fleuve qui sort des *Montagnes-Rocheuses*, à l'ouest, et se précipite au nord dans la mer du Pôle. Partons maintenant avec le voyageur et descendons avec lui le fleuve, *Mackenzie* jusqu'à cette mer Hyperborée....

Il traverse le lac des *Montagnes*, entre dans la rivière de l'*Esclave* qui le conduit au lac du même nom, côtoye le rivage septentrional de ce lac, et découvre enfin le fleuve *Mackenzie*. "Depuis le lac jusque là, les terres du côté du nord sont basses et couvertes d'arbres ; le côté du sud est plus élevé, mais il y a aussi beaucoup de bois,—Nous y vîmes beaucoup d'arbres renversés et noircis par le feu, au milieu desquels s'élevaient de jeunes peupliers qui avaient poussé

depuis l'incendie. Une chose très-digne de remarque, c'est que lorsque le feu dévore une forêt de sapins et de bouleaux, il y croît des peupliers, quoiqu'auparavant il n'y eût dans le même espace aucun arbre de cette espèce."

Les naturalistes pourront contester l'exactitude de cette observation à M. Mackenzie ; car en Europe tout ce qui dérange nos systèmes, est traité d'ignorance ou de rêve de l'imagination ; mais ce que les savans ne peuvent nier, et ce que tout l'art ne saurait peindre, c'est la beauté du cours des eaux dans les solitudes du nouveau monde. Qu'on se représente un fleuve immense, coulant au travers des plus épaisses forêts ; qu'on se figure tous les accidents des arbres qui accompagnent ses rives ; des chênes-saules, tombés de vieillesse, baignent dans les flots leur tête chenue ; des planes d'occident se mirent dans l'onde avec les écureuils noirs et les hermines blanches, qui grimpent sur leurs troncs, ou se jouent dans leurs lianes ; des sycomores du Canada se réunissent en groupe ; des peupliers de la Virginie croissent solitaires ou s'allongent en mobile avenue. Tantôt une rivière accourant du fond du

désert, vient former avec le fleuve, au carrefour d'une pompeuse futaie, un confluent magnifique; tantôt une cataracte bruyante tapisse le flanc des monts de ses voiles d'azur. Les rivages fuyent, serpentent, s'élargissent, se resserrent; ici ce sont des rochers qui surplombent; là, de jeunes ombrages dont la cime est nivelée, comme la plaine qui les nourrit. De toutes parts règnent des murmures indéfinissables; il y a des grenouilles qui mugissent comme des taureaux; * il y en a d'autres qui vivent dans le tronc des vieux saules † et dont le cri répété ressemble tour à tour au tintement de la sonnette d'une brebis et à l'aboiement d'un chien; ‡ le voyageur, agréablement trompé dans ces lieux sauvages, croit approcher de la chaumière d'un laboureur et entendre les murmures et la marche d'un troupeau.

---

* *Bull-frog.*

† *Tree-frog.*

‡ " Elles font leurs petits dans les souches d'arbres à moitié pourris;.... elles ne coassent pas comme celles d'Europe, mais pendant la nuit, et elles aboyent comme des chiens." *Le Père du Tertre,* Histoire natur. des Antilles. Tom. III. no. 317.

Enfin de vastes harmonies élevées tout-à-coup par les vents, remplissent la profondeur des bois, comme le chœur universel des hamadryades; mais bientôt ces concerts s'affaiblissent, et meurent graduellement dans la cime de tous les cèdres et de tous les roseaux, de sorte que vous ne sauriez dire le moment même où les bruits se perdent dans le silence, s'ils durent encore, ou s'ils ne sont plus que dans notre imagination.

M. Mackenzie continuant à descendre le fleuve, rencontre bientôt des sauvages de la tribu des *Indiens-Esclaves*. Ceux-ci lui apprennent qu'il trouvera plus bas, sur le cours des eaux, d'autres Indiens appelés *Indiens-Lièvres*, et enfin plus bas encore, en approchant de là mer, la nation des Esquimaux.

« Pendant le peu de temps que nous restâmes avec cette petite peuplade, les naturels cherchèrent à nous amuser en dansant au son de leur voix.... Ils sautaient et prenaient diverses postures.... Les femmes laissaient pendre leurs bras, comme si elles n'avaient pas eu la force de les remuer."

Les chants et les danses des sauvages ont toujours quelque chose de mélancolique ou de

voluptueux. " Les uns jouent de la flûte, dit le Père du Tertre, les autres chantent et forment une espèce de musique qui a bien de la douceur à leur goût." Selon Lucrèce on cherchait à rendre avec la voix, le gazouillement des oiseaux, long-temps avant que de doux vers, accompagnés de la lyre, charmassent l'oreille des hommes.

At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multò, quam lævia carmina cantu
Concelebrare homines possent, auresque juvare.

Quelquefois vous voyez une pauvre indienne, dont le corps est tout courbé par l'excès du travail et de la fatigue, et un chasseur qui ne respire que la gaieté. S'ils viennent à danser ensemble, vous êtes frappé d'un contraste étonnant, la première se redresse et se balance avec une molesse inattendue; le second fait entendre les chants les plus tristes. La jeune femme semble vouloir imiter les ondulations gracieuses des bouleaux de son désert, et le jeune homme les murmures plaintifs qui s'échappent de leurs cimes.

Lorsque les danses sont exécutées au bord d'un fleuve, dans la profondeur des bois, que des échos inconnus répètent pour la première fois les soupirs d'une voix humaine, que l'ourse

des déserts regarde du haut de son rocher, ces jeux de l'homme sauvage ; on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de grand dans la rudesse même du tableau, de s'attendrir sur la destinée de cet enfant de la nature, qui naît inconnu du monde, danse un moment dans les vallées où il ne repassera jamais, et bientôt cache sa tombe sous la mousse de ces déserts, qui n'a pas même gardé l'empreinte de ses pas, *Fuissem quasi non essem.**

En passant sous des montagnes stériles, le voyageur aborde au rivage, et gravit des roches escarpées avec un de ses chasseurs indiens.... Quatre chaînes de montagnes forment les quatre grandes divisions de l'Amérique septentrionale.

La première partant du Mexique, et n'étant que le prolongement de la chaîne des *Andes* qui traverse l'isthme de *Panama*, s'étend du midi au nord, le long de la grande mer du Sud, en s'abaissant toujours jusqu'à la rivière de Cook. M. Mackenzie l'a franchie sous le nom de *Montagnes-Rocheuses*, entre la source de la rivière *de la Paix* et de la rivière *Colombia*, en se rendant à l'Océan pacifique.

* Job.

La seconde chaîne commence aux *Apalaches*, sur le bord oriental du *Meschacebé*, se prolonge au nord-est, sous les divers noms d'Alleganys, de *Montagnes bleues*, de *Montagnes des Lauriers* et vient derrière les *Florides*, la *Virginie*, la *Nouvelle Angleterre* et par l'intérieur de l'*Acadie*, aboutir au golfe Saint-Laurent. Elle divise les eaux qui tombent dans l'Atlantique de celles qui grossissent le *Meschacebé*, l'*Ohio* et les lacs du Canada inférieur.

Il est à croire que cette chaîne bordait autrefois l'Atlantique, et lui servait de barrière, comme la première chaîne borde encore l'Océan Indien. Vraisemblablement l'ancien continent de l'Amérique ne commençait que derrière ces montagnes. Du moins les trois différens niveaux de terrain, marqués si régulièrement depuis les plaines de la Pensylvanie, jusqu'aux savanes des Florides, semblent indiquer que ce sol fut à différentes époques couvert et puis abandonné par les eaux.

Vis-à-vis le rivage du golfe Saint-Laurent (où, comme je l'ai dit, cette seconde chaîne vient se terminer) s'élève sur la côte du Labrador

une troisième chaîne presque aussi longue que les deux premières. Elle court d'abord au sud-ouest jusqu'à l'*Outaouas*, en formant la double source des fleuves qui se précipitent dans la baie d'Hudson, et de ceux qui portent le tribut de leurs ondes au golfe Saint-Laurent. De là, tournant au nord-ouest, et longeant la côte septentrionale du lac Supérieur, elle arrive au lac *Sainte-Anne* où elle forme une fourche sud-ouest et nord-ouest.

Son bras méridional passe au sud du grand lac *Ouinipic*, entre les marais qui nourrissent la rivière d'*Albanie*, à la baie de James, et les fontaines d'où sort le *Meschacebé*, pour se rendre au golfe Mexicain.

Son bras septentrional rasant le lac du *Cygne*, la factorerie d'*Onasburgk*, et traversant la rivière de *Severn*, atteint le fleuve du port *Nelson*, en passant au nord du lac *Ouinipic*, et vient se nouer enfin à la quatrième chaîne des montagnes.

Celle-ci moins étendue que toutes les autres, prend naissance vers les bords de la rivière *Susf-çatchiouayne*, se déploye au nord-est, entre la

rivière de l'*Elan* et la rivière *Churchill,* s'alonge au nord, jusque vers le 57° latitude, se partage en deux branches, dont l'une, continuant de remonter au septentrion, atteint les côtes de la mer Glaciale, tandis que l'autre, courant à l'ouest, rencontre le fleuve *Mackenzie*. Les neiges éternelles dont ces montagnes sont couronnées, nourrissent d'un côté les rivières qui descendent dans le nord de la baie d'Hudson, et de l'autre celles qui s'engloutissent dans l'Océan Boréal.

Ce fut une des cimes de cette dernière chaîne que M. Mackenzie voulut gravir avec son chasseur. Ceux qui n'ont vu que les Alpes et les Pyrénées, ne peuvent se former une idée de l'aspect de ces solitudes hyperboréennes, de ces régions désolées où l'on voit, comme après le déluge, *de rares animaux errer sur des montagnes inconnues*. (Rara per ignotos errent animalia montes.) Des nuages, ou plutôt des brouillards humides fument sans cesse autour des sommets de ces monts déserts. Quelques rochers battus par des pluies éternelles, percent de leurs flancs noircis ces vapeurs blanchâtres, et ressemblent par leurs formes et leur immobilité, à des

fantômes qui se regardent dans un affreux silence.

Entre les gorges de ces montagnes, on aperçoit de profondes vallées de granit, revêtues de mousse, où coulent quelques torrens. Des pins rachitiques, de l'espèce appelée *spruce*, par les Anglais ; et de petits étangs d'eau saumâtre, loin de varier la monotonie du tableau, en augmentent l'uniformité et la tristesse. Ces lieux ne retentissent que du cri extraordinaire de l'oiseau des terres boréales. De beaux cygnes qui nagent sur ces eaux sauvages, des bouquets de framboisiers qui croissent à l'abri d'un roc, sont là, comme pour consoler le voyageur et l'empêcher d'oublier cette providence, qui sait répandre des grâces et des parfums jusque sur ces affreuses contrées. Mais la scène ne se montre dans toute son horreur qu'au bord même de l'océan: D'un côté s'étendent de vastes champs de glaces contre lesquelles se brise une mer décolorée où jamais n'apparut une voile ; de l'autre s'élève une terre bordée de mornes stériles. Le long des grèves on ne voit qu'une triste succession de baies dévastées et de promontoires orageux.

Le soir le voyageur se réfugie dans quelque trou de rocher, dont il chasse l'aigle marin, qui s'envole avec de grands cris. Toute la nuit il écoute avec effroi le bruit des vents que répètent les échos de sa caverne, et le gémissement des glaces qui se fendent sur la rive. M. Mackenzie arriva au bord de l'Océan Boréal le 12 Julliet 1789, ou plutôt dans une baie glacée, où il aperçut des baleines, et où le flux et le reflux se faisaient sentir. Il débarqua sur une île, dont il détermina la latitude au 69° 14′ N.; ce fut le terme de son premier voyage. Les glaces, le manque de vivres et le découragement de ses gens ne lui permirent pas de descendre jusqu'à la mer, dont il était sans doute peu éloigné. Depuis long-temps le soleil ne se couchait plus pour le voyageur, et il voyait cet astre pâle et élargi, tourner tristement autour d'un ciel glacé.

Miserable they
Who, here entangled in the gath'ring ice,
Take their last look of the descending sun!
While, full of death, and fierce with tenfold frost,
The long, long night, incumbent o'er their head,
Falls horrible." *Thomson's Winter.*

" Malheureux celui qui, embarassé dans les glaces croissantes, suit de ses derniers regards le soleil qui s'enfonce sous l'horizon, tandis que, pleine de frimas et pleine de mort, la longue, longue nuit, qui pendait sur sa tête, descend horrible."

En quittant la baie pour remonter le fleuve et retourner au fort *Chipiouyan*, M. Mackenzie, dépasse quatre établissemens indiens, qui semblaient avoir été récemment habités.

" Nous abordâmes, dit le voyageur, une petite île ronde—qui sans doute avait quelque chose de sacré pour les Indiens, puisque l'endroit le plus élevé contenait un grand nombre de tombeaux. Nous y vîmes un petit canot, des gamelles, des baquets et d'autres ustensiles qui avaient appartenu à ceux qui ne pouvaient plus s'en servir; car dans ces contrées, ce sont les offrandes accoutumées que reçoivent les morts."

M. Mackenzie parle souvent de la religion de ces peuples et de leur vénération pour les tombeaux. Donc un malheureux sauvage bénit Dieu sur les glaces du pôle, et tire de sa propre misère des espérances d'une autre vie, tandis que

l'homme civilisé renie son âme et son créateur sous un ciel clément, et au milieu de tous les dons de la providence.

Ainsi nous avons vu les habitans de ces contrées danser à la source du fleuve dont le voyageur nous a tracé le cours, et nous trouvons maintenant leurs tombeaux près de la mer, à l'embouchure de ce même fleuve; emblême frappant du cours de nos années, depuis ces fontaines de joie où se plonge notre enfance, jusqu'à cet océan de l'éternité qui nous engloutit. Ces cimetières indiens répandus dans les forêts américaines, sont des espèces de clairières ou de petits enclos dépouillés de leurs bois. Le sol en est tout hérisé de monticules de forme conique, et des carcases de buffles et d'orignaux, ensevelies sous l'herbe, s'y mêlent çà et là à des squelettes humains. J'ai quelquefois vu dans ces lieux un pélican solitaire perché sur un ossement blanchi et à moitié rongé de mousse, semblable, par son silence et son attitude pensive, à un vieux sauvage pleurant et méditant sur ces débris. Les coureurs de bois qui font le commerce de pelleteries, profitent de ces terrains à demi défrichés

par la mort, pour y semer en passant différentes sortes de graines. Le voyageur rencontre tout-à-coup ces colonies de végétaux européens, avec leur port, leur costume étranger, leurs mœurs domestiques, au milieu des plantes natives et sauvages de ce climat lointain. Elles émigrent souvent le long des collines, et se répandent à travers les bois, selon les habitudes et les amours qu'elles ont apportées de leur sol natal ; c'est ainsi que des familles exilées choisissent de préférence dans le désert, les sites qui leur rappellent la patrie.

Le 12 de Septembre 1789, après une absence de 102 jours, M. Mackenzie se retrouve enfin au fort *Chipiouyan.*—Trois ans après son premier voyage, il part une seconde fois de ce fort, traverse le lac des *Montagnes* et gagne la *Rivière de la Paix.* Il en refoule les eaux pendant vingt journées, et arrive le 1er Novembre 1792, dans un endroit où il se propose de bâtir une maison, et de passer l'hiver. Il emploie toute la saison des glaces à faire le commerce avec les Indiens, et à prendre des renseignemens sur son voyage.

" Le 20 d'Avril 1793 la rivière était encore

couverte de glaces. Sur l'autre rive, on voyait des plaines charmantes. Les arbres bourgeonnaient, et plusieurs plantes commençaient à fleurir." Ce qu'on appelle le *grand dégel,* dans l'Amérique septentrionale, offre aux yeux d'un Européen un spectacle non moins pompeux qu'extraordinaire.—Dans les premiers 15 jours du mois d'Avril, les nuages qui jusque là venaient rapidement du nord-ouest, s'arrêtent peu à peu dans les cieux, et flottent quelque temps incertains de leur course. Le colon sort de sa cabane, et va sur ses défrichemens examiner le désert. Bientôt on entend un cri: *voilà la brise du sud-est!* A l'instant un vent tiède tombe sur vos mains et sur votre visage, et les nuages commencent à refluer lentement vers le septentrion. Alors tout change dans les bois et dans les vallées. Les angles moussus des rochers se montrent les premiers sur l'uniforme blancheur des frimas; les flèches rougeâtres des sapins appraissent ensuite, et de précoces arbrisseaux remplacent, par des festons de fleurs, les cristaux glacés qui pendaient à leur cime. La nature aux approches du soleil, entr'ouvre par degrés son voile de

neige. Les poètes Américains pourront un jour la comparer à une épouse nouvelle, qui dépouille timidement, et comme à regret, sa robe virginale, décelant en partie, et essayant encore de cacher ses charmes à son époux.

C'est alors que les sauvages, dont M. Mackenzie allait visiter les déserts, sortent avec joie de leurs cavernes. Comme les oiseaux de leurs climats, l'hiver les rassemble en troupe, et le printemps les disperse : chaque couple retourne à son bois solitaire, pour bâtir son nouveau nid et chanter ses nouvelles amours.

Cette saison, qui met tout en mouvement dans les forêts américaines, donne le signal du départ à notre voyageur. Le Jeudi 9 Mai 1793, M. Mackenzie s'embarque dans un canot d'écorce avec sept canadiens et deux chasseurs sauvages. Si des bords de la rivière de la Paix il avait pu voir alors ce qui se passait en Europe, chez une grande nation civilisée, la hutte de l'Esquimaux lui eût semblé préférable au palais des rois, et la solitude au commerce des hommes.

Le traducteur du voyage de M. Mackenzie observe que les compagnons du marchand anglais,

un seul excepté, étaient tous d'origine française, Les Français s'habituent facilement à la vie sauvage, et sont fort aimés des Indiens. Lorsqu'en 1729, le Canada tomba entre les mains des Anglais, les naturels s'aperçurent bientôt du changement de leurs hôtes. « Les Anglais, dit le père Charlevoix, dans le peu de temps qu'ils furent maîtres du pays, ne surent pas gagner l'affection des sauvages : les Hurons ne parurent point à Québec ; les autres, plus voisins de cette capitale, et dont plusieurs, pour des mécontentemens particuliers, s'étaient ouvertement déclarés contre nous à l'approche de l'escadre anglaise, s'y montrèrent même assez rarement. Tous s'étaient trouvés un peu déconcertés, lorsqu'ayant voulu prendre, avec ces nouveaux venus, les mêmes libertés que les Français ne faisaient aucune difficulté de leur permettre, ils s'aperçurent que ces manières ne leur plaisaient pas. Ce fut bien pis encore, au bout de quelque temps, lorsqu'ils se virent chassés à coups de bâton des maisons, où jusque-là ils étaient entrés aussi librement que dans leurs cabanes. Ils prirent donc le parti de s'éloigner,

et rien ne les a, dans la suite, attachés plus fortement à nos intérêts que cette différence de manières et de caractère des deux peuples qu'ils ont vu s'établir dans leur voisinage. Les missionnaires qui furent bientôt instruits de l'impression qu'elle avait déjà faite sur eux, surent bien en profiter pour les gagner à Jésus-Christ, et pour les affectionner à la nation française. Les Français ne cherchent point à civiliser les sauvages, cela coûte trop de soins ; ils aiment mieux se faire sauvages eux-mêmes. Les forêts n'ont point de chasseurs plus adroits, de guerriers plus intrépides. On les a vus supporter les tourmens du bûcher avec une constance qui étonnait jusqu'aux Iroquois, et malheureusement devenir quelquefois aussi barbares que leurs bourreaux. Serait-ce que les extrémités du cercle se rapprochent, et que le dernier degré de la civilisation, comme la perfection de l'art, touche de près la nature ? ou plutôt est-ce une sorte de talent universel ou de mobilité de mœurs qui rend le Français propre à tous les climats et à tous les genres de vie ? Quoiqu'il en soit, le Français et le sauvage ont la même bravoure,

la même indifférence pour la vie, la même imprévoyance du lendemain, la même haine du travail, la même facilité à se dégoûter des biens qu'ils possèdent, la même constance en amitié, la même légéreté en amour, le même goût pour la danse et pour la guerre, pour les fatigues de la chasse et les loisirs du festin. Ces rapports d'humeur entre le Français et le sauvage, leur donnent un grand penchant l'un pour l'autre, et font aisément de l'habitant de Paris, un *coureur de bois canadien.*

M. Mackenzie remonte la rivière de la Paix avec ses français-sauvages, et décrit la beauté de la nature autour de lui :

" De l'endroit d'où nous étions partis le matin jusque-là, la rive occidentale présenta le plus beau passage que j'aie vu. Le terrain s'élève par gradins à une hauteur considérable, et s'étend à une très-grande distance. A chaque gradin on voit de petits espaces doucement inclinés, et ces espaces sont entrecoupés de rochers perpendiculaires qui s'élèvent jusqu'au dernier sommet, ou du moins aussi loin que l'œil peut le distinguer. Ce spectacle magnifique est dé-

coré de toutes les espèces d'arbres, et peuplé de tous les genres d'animaux que puisse produire le pays.... "

Ces paysages en amphithéâtre sont assez communs en Amérique. Aux environs *d'Apalachucla*, dans les Florides, le terrain à partir du fleuve *Chatalèche*, s'élève graduellement, et monte dans les airs, en se retirant à l'horizon ; mais ce n'est pas par une inclinaison ordinaire, comme celle d'une vallée ; c'est par des terrasses posées régulièrement les unes au-dessus des autres, comme les jardins artificiels de quelque puissant potentat. Ces terrasses sont plantées d'arbres divers, et arrosées d'une multitude de fontaines, dont les eaux, exposées au soleil levant, brillent parmi les gazons, ou ruissèlent en filets d'or le long des roches moussues. Des blocs de granit surmontent cette vaste structure, et sont eux-mêmes dominés par de grands sapins. Lorsque du bord de la rivière vous découvrez cette superbe échelle et la cime des rochers qui la couronnent au-dessus des nuages, vous croiriez voir le sommet des colonnes du temple de la nature, et le magnifique perron qui y conduit.

Le voyageur arrive au pied des *Montagnes Rocheuses*, et s'engage dans leurs détours. Les obstacles et les périls se multiplient : là, on est obligé de porter les bagages par terre, pour éviter des cataractes et des *rapides* ; ici on refoule l'impétuosité du courant, en halant péniblement le canot avec une cordelle.... Tout le passage de M. Mackenzie à travers ces montagnes est d'un grand intérêt. Tantôt, pour se frayer un chemin, il est forcé d'abattre des forêts et de tailler des marches dans de hautes futayes ; tantôt il saute de rochers en rochers, au péril de ses jours, et reçoit l'un après l'autre ses compagnons sur ses épaules. La cordelle se rompt, le canot heurte des écueils ; les Canadiens se découragent et refusent d'aller plus loin. En vain M. Mackenzie s'égare dans le désert pour découvrir le passage au fleuve de l'ouest ; quelques coups de fusil qu'il entend avec effroi retentir dans ces lieux solitaires, lui font supposer l'approche des sauvages ennemis. Il monte sur un grand arbre ; mais il n'aperçoit que des monts couronnés de neige au milieu de laquelle on dis-

tingue quelques bouleaux flétris, et au-dessous, des bois qui se prolongent sans fin.

Rien n'est triste comme l'aspect de ces bois, vus du sommet des montagnes, dans le nouveau monde. Les vallées que vous avez traversées, et que vous dominez de toutes parts, apparaissent au-dessus de vous, régulièrement ondées, comme les houles de la mer après une tempête. Elles semblent diminuer de largeur à mesure qu'elles s'éloignent. Les plus voisines de votre œil sont d'un vert rougeâtre ; celles qui suivent, prennent une légère teinte d'azur; et les dernières forment des zônes parallèles d'un bleu céleste. M. Mackenzie descend de son arbre, et cherche à rejoindre ses compagnons. Il ne voit point le canot au bord de la rivière : il tire des coups de fusil, mais on ne répond point à son signal. Il va, revient, monte et descend le long du fleuve. Il retrouve enfin ses amis ; mais ce n'est qu'après 24 heures d'angoisses et de mortelles inquiétudes. Il ne tarde pas à rencontrer quelques sauvages. Interrogés par le voyageur, ils feignent d'abord d'ignorer l'existence du fleuve de l'ouest;

mais un vieillard, bientôt gagné par les caresses et les présens de M. Mackenzie, lui dit en montrant de la main le haut de la rivière de la *Paix :* " Il ne faut traverser que trois petits lacs et autant de portages pour atteindre à une petite rivière qui se jette dans la grande."

Qu'on juge des transports du voyageur à cette heureuse nouvelle. Il se hâte de se rembarquer avec un Indien qui consent à lui servir de guide jusqu'au fleuve inconnu. Bientôt il quitte la rivière de la *Paix*, entre dans une autre petite rivière qui sort d'un lac voisin, traverse ce lac, et de lacs en lacs, de rivières en rivières, après un naufrage et divers accidens, il se trouve enfin, le 18 de Juin 1793, sur le Tacoutché-Tessé, ou le fleuve *Colombia,* qui porte ses eaux à l'Océan pacifique.

Entre deux chaînes de montagnes s'étend une superbe vallée qu'ombragent des forêts de peupliers, de cèdres et de bouleaux, au-dessus de ces forêts, montent des colonnes de fumée qui décèlent au voyageur les invinsibles habitans de ces déserts. Des argiles rouges et blanches, placées dans l'escarpement des montagnes, imi-

tent çà et là des ruines d'anciens châteaux. Le fleuve *Colombia* serpente au milieu de ces belles retraites; et sur les îles nombreuses qui divisent son cours, on voit de grandes cabanes à moitié cachées dans des bocages de pins, où les naturels viennent passer les jours de l'été.

Quelques sauvages s'étant montrés sur la rive, le voyageur s'en approcha, et parvint à tirer d'eux quelques renseignemens utiles.

« La rivière, dont le cours est très-étendu, lui dirent les indigènes, va vers le soleil du midi, les eaux coulent avec une force toujours égale: mais il y a trois endroits où des cascades et des courans extrêmement rapides, en interceptent la navigation. . . . Mais indépendamment des difficultés et des dangers de la navigation, il faut combattre les divers habitans de ces contrées, qui sont très-nombreux."

Ces détails jetèrent M. Mackenzie dans une grande perplexité, et découragèrent de nouveau ses compagnons. Il cacha le mieux qu'il put son inquiétude, et suivit encore pendant quelque temps le cours des eaux. Il rencontra d'autres indigènes qui lui confirmèrent le récit des pre-

miers, mais qui lui dirent que s'il voulait quitter le fleuve, et marcher droit au couchant, à travers les bois, il arriverait en peu de jours à la mer, par un chemin fort aisé et fort connu des sauvages.

M. Mackenzie se détermine aussitôt à prendre cette nouvelle route. Il remonte le fleuve, jusqu'a l'embouchure d'une petite rivière qu'on lui avait indiquée, et laissant là son canot, il s'enfonce dans les bois, sur la foi d'un sauvage qui lui servait de guide; et qui, au moindre caprice pouvait le livrer à des hordes ennemies ou l'abandonner au milieu des déserts.

Chaque Canadien portait sur ses épaules une charge de 90 livres, indépendamment de son fusil, d'un peu de poudre et de quelques balles. M. Mackenzie, outre ses armes et son télescope, portait lui-même un fardeau de vivres et de quincailleries, du poids de 70 livres.

La nécessité, la fatigue, et je ne sais quelle confiance, qu'on acquiert par l'accoutumance des périls, ôtèrent bientôt à nos voyageurs toute inquiétude. Après de longues journées de marche au travers des buissons et des halliers, tantôt

exposés à un soleil brûlant, tantôt inondés par de grandes pluies, le soir ils s'endormaient paisiblement au chant des Indiens.

Il consistait, dit M. Mackenzie, en sons doux, mélancoliques, d'une mélodie assez agréable, et ayant quelque rapport avec le chant de l'église. " Lorsqu'un voyageur se réveille sous un arbre, au milieu de la nuit, dans les déserts de l'Amérique, qu'il entend le concert lointain de quelques sauvages entrecoupé par de longs silences et par le murmure des vents dans la forêt; rien ne lui donne plus l'idée de cette musique aérienne dont parle Ossian, et que les bardes décédés font entendre, aux rayons de la lune, sur les sommets du *Slimora*. Bientôt nos voyageurs arrivèrent chez les tribus indiennes, dont M. Mackenzie cite des traits de mœurs fort touchans. Il vit une femme presque aveugle, et accablée de vieillesse, que ses parens portaient tour-à-tour, parce que l'âge l'empêchait de marcher. Dans un autre endroit, une jeune femme, avec son enfant, lui présenta un vase plein d'eau, au passage d'une rivière, comme Rébecca pencha son vase pour le serviteur

d'Abraham au puits de Nâcher, et lui dit: *Bibe, quin et camelis tuis dabo potum.* Buvez, je donnerai ensuite à boire à vos chameaux.

J'ai passé moi-même chez une peuplade indienne qui se prenait à pleurer à la vue d'un voyageur, parce qu'il lui rappelait des amis partis pour la *contrée des Ames*, et depuis long-temps en *voyage*....

Tout est important pour le voyageur des déserts. La trace des pas d'un homme, nouvellement imprimée dans un lieu sauvage, est plus intéressante pour lui que les vestiges de l'antiquité, dans les champs de la Grèce. Conduit par les indices d'une peuplade voisine, M. Mackenzie traverse le village d'une nation hospitalière, où chaque cabane est accompagnée d'un tombeau. De là, après avoir franchi des montagnes, il atteint les bords de la rivière du *Saumon* qui se décharge dans l'Océan pacifique. Un peuple nombreux plus propre, mieux vêtu et mieux logé que les autres sauvages, le reçoit avec cordialité. Un vieillard perce la foule et vient le presser dans ses bras; on lui sert un grand festin; on lui fournit des vivres en abon-

dance. Un jeune homme détache un beau manteau de ses épaules, pour le suspendre aux siennes. C'est presque une scène d'Homère. M. Mackenzie passa plusieurs jours chez cette nation. Il examina le cimetière qui n'était qu'un grand bois de cèdres, où l'on brûlait les morts, et le temple où l'on célébrait deux fêtes chaque année, l'une au printemps, l'autre en automne. Tandis qu'il parcourait le village, on lui amena des malades pour les guérir ; naïveté touchante d'un peuple chez qui l'homme est encore cher à l'homme, et qui ne voit qu'un avantage dans la supériorité des lumières, celui de soulager des malheureux.

Enfin le chef de la nation donne au voyageur son propre fils pour l'accompagner et un canot de cèdres pour le conduire à la mer. Ce chef raconta à M. Mackenzie que dix hivers auparavant s'étant embarqué dans le même canot, avec quarante Indiens, il avait rencontré sur la côte deux vaisseaux remplis d'hommes blancs; c'était le bon Tooler*, dont le souvenir sera

* Le Capitaine Cook.

long-temps cher aux peuples qui habitent les bords de l'Océan Pacifique.

Le Samedi 20 de Juillet 1793, à huit heures du matin, M. Mackenzie sortit de la rivière du Saumon, pour entrer dans le bras de mer où cette rivière se jette par plusieurs embouchures. Il serait inutile de le suivre dans la navigation de cette baie, où il trouva partout les traces du capitaine Vancouver. Il observa la latitude à 52° 21′ 31″, et il écrivit avec du vermillon sur un rocher: *Alexandre Maokenzie est venu du Canada ici par terre, le* 22 *Juillet* 1793.

Les découvertes de ce voyageur offrent deux résultats très-importans. L'un pour le commerce, l'autre pour la géographie.—Ainsi l'Angleterre voit, par les découvertes de ses voyageurs, s'ouvrir devant elle une nouvelle source de trésors et une nouvelle route à ses comptoirs des Indes et de la Chine.

Quant aux progrès de la géographie qui, en dernier résultat, tournent également au profit du commerce, le voyage de M. Mackenzie à l'ouest est, sous ce point de vue, moins important que son voyage au nord. Le capitaine Vancouver

avait suffisamment prouvé qu'il n'y a point de passage sur la côte occidentale de l'Amérique, depuis Nootka-Sund jusqu'à la rivière de Cook. Grâce aux travaux de M. Mackenzie, ce qui reste maintenant à faire au nord est très-peu de chose.

Le fond de la baie du Refus se trouve à peu près par les 68° de latit. N. et les 85° de longit. occid. méridien de Greenwich.

En 1771, M. Hearne, parti de la baie d'Hudson vit la mer à l'embouchure de la rivière *des Mines de Cuivre*, à-peu-près par les 69° de latit. et par le 110° et quelques minutes de longitude.

Il n'y a donc que 5 ou 6° de longit. entre la mer vue par M. Hearne et la mer du fond de la baie d'Hudson.

A une latitude si élevée, les degrés de longitude sont fort petits. Supposez-les de douze lieues, vous n'aurez guère plus de soixante-douze lieues à découvrir entre les deux points indiqués.

A 5° de longitude, à l'ouest de l'embouchure de la rivière *des Mines de Cuivre*, M. Mackenzie vient de découvrir la mer par les 69° 7′ nord.

En suivant notre premier calcul, nous

n'aurons que soixante lieues de côtes inconnues, entre la mer de M. Hearne et celle de M. Mackenzie.

Continuant de toucher à l'occident, nous trouvons enfin le détroit de Behring. Le capitaine Cook s'est avancé au-delà de ce détroit, jusqu'au 69° ou 70° de latit. N. et au 275° de longit. occid. soixante-douze lieues, où tout au plus 6° de longit. séparent l'océan boréal de Cook de l'océan boréal de M. Mackenzie.

Voilà donc une chaîne de points connus, où l'on a vu la mer autour du pôle, sur le côté septentrional de l'Amérique, depuis le fond du détroit de Behring, jusqu'au fond de la baie d'Hudson. Il ne s'agit plus que de franchir par terre les trois intervalles qui divisent ces points (et qui ne peuvent pas composer entre eux plus de 250 lieues d'étendue) pour s'assurer que le continent de l'Amérique est borné de toutes parts par l'océan, et qu'il règne à son extrémité septentrionale une mer peut-être accessible aux vaisseaux.

Me permettra-t-on une réflexion ? M. Mackenzie a fait, au profit de l'Angleterre, des

découvertes que j'avais entreprises et proposées jadis au gouvernement, pour l'avantage de la France. Du moins le projet de ce voyage qui vient d'être achevé par un étranger, ne paraîtra plus chimérique. Comme d'autres sollicitent la fortune et le repos, j'avais sollicité l'honneur de porter au péril de mes jours, des noms français à des mers inconnues, de donner à mon pays une colonie sur l'Océan Pacifique, d'enlever les trésors d'un riche commerce à une puissance rivale; et de l'empêcher de s'ouvrir de nouveaux chemins aux Indes.

En rendant compte des travaux de M. Mackenzie, j'ai donc pu mêler mes observations aux siennes, puisque nous nous sommes rencontrés dans les mêmes desseins, et qu'au moment où il exécutait son premier voyage je parcourais aussi les déserts de l'Amérique ; mais il a été secondé dans son entreprise, il avait derrière lui des amis heureux et une patrie tranquille : je n'ai pas eu le même bonheur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE SCHULZE ET DEAN,
13, POLAND STREET, OXFORD STREET, A LONDRES.



